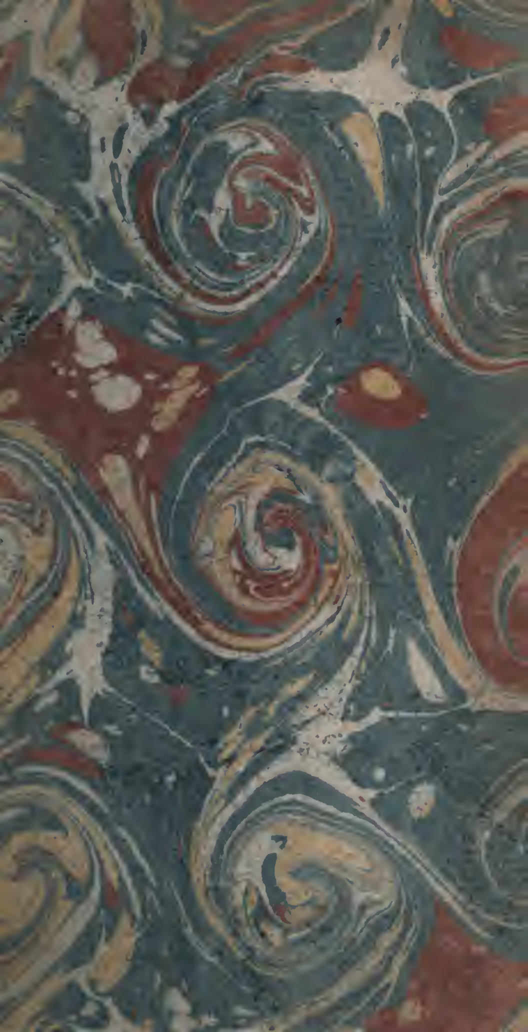







943

MEMOIRES
ET AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ

Qui s'est retiré du monde.

NOUVELLE EDITION

Revûe & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort.

TOME I.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris

Chez
- *MARTIN*, rue S. Jacques.
- *DESAINT* & *SAILLANT*, rue Saint Jean de Beauvais.
- *POIRION*, rue S. Jacques.
- *DURAND*, rue du Foin.
- *HOCHEREAU*, *PISSOT* } Quai de Conti.

M. DCC. LVI.

AVIS
DE L'EDITEUR.

CEt Ouvrage me tomba, l'Automne passé, entre les mains, dans un voïage que je fis à l'Abbaïe de . . . où l'Auteur s'est retiré. La curiosité m'y avoit conduit. J'étois bien aise de connoître un homme si digne de compassion par ses malheurs, & si estimable par la fermeté d'ame avec laquelle il les a supportés. Tous ceux qui ont quelque commerce avec les Peres... ne sçauroient ignorer le nom de cet illustre Avanturier : je serai néanmoins fidele à la promesse que je lui ai faite, de ne le pas placer à la tête de son Histoire. Je ne l'ai obtenu de lui qu'à cette condition ; & l'honneur ne me permet pas d'y manquer. On verra, dans les divers événemens de sa vie, de nouveaux exemples de l'inconstance ordinaire de la fortune ; & l'on admirera qu'un homme ait pu trouver assez de ressources dans son courage & dans sa vertu, pour se soutenir parmi tant d'agitations. Une félicité constante, ou des malheurs continuels, sont une épreuve trop équivoque de la grandeur d'ame : on s'accou-

tume à ce qui dure toujours : & ſouvent ce qui paroît une marque de vertu, n'eſt qu'un pur effet de l'habitude. Mais lorſqu'on a paſſé ſucceſſivement par tous les degrés du bonheur & de l'adverſité, lorſqu'on a ſenti les extrémités du bien & du mal, de la douleur & de la joie, on a fait ſes preuves, pour ainſi dire, & ce mélange diſtingue véritablement les caracteres héroïques, parce qu'il faut autant de force pour ſoûtenir le plaiſir avec modération, que pour réſiſter invinciblement à la peine. Au reſte, quoique Monſieur... ſoit encore plein de vie & de ſanté, on peut dire, ſans bleſſer ſa modeſtie, qu'il a été dans ſa jeuneſſe un des hommes de France les mieux faits, & du meilleur air. Je lui ai entendu rendre cette juſtice par pluſieurs perſonnes qui l'ont connu, il y a plus de 35 ans : il eſt encore, malgré ſon grand âge, d'une figure très-prévenante, & du caractere le plus aimable du monde. Si l'on trouve dans cette hiſtoire quelques avantures ſurprenantes, on doit ſe ſouvenir que c'eſt ce qui les rend dignes d'être communiquées au Public. Des événemens communs intéreſſent trop peu, pour mériter d'être écrits. Le ſtile eſt ſimple & naturel, tel qu'on le doit attendre d'une perſonne de Condition, qui s'attache plus à l'exactitude de la vérité, qu'aux ornemens du langage.

MEMOIRES



MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE PREMIER.

JE n'ai aucun intérêt à prévenir le Lecteur, ſur le récit que je vais faire des principaux évenemens de ma vie. On lira cette Hiſtoire, ſi l'on trouve qu'elle mérite d'être lûë. Je n'écris mes malheurs que pour ma propre ſatisfaction : ainſi je ſerai content, ſi je retire, pour fruit de mon Ouvrage, un peu de

tranquillité dans les momens que j'ai dessein d'y employer.

Carminibus quæro miserarum oblivia rerum.
Præmia si studio consequar ista, sat est. *

La naissance & les grands biens ne sont pas toûjours des moyens d'être heureux. On peut mener, avec l'un & l'autre, une vie très-malheureuse, quand on a le cœur formé d'une certaine façon. Je n'expliquerai point aisément ce que j'entens, par cette certaine façon dont on peut avoir le cœur formé; mais on le comprendra sans peine, en lisant les tristes accidens de ma vie. Je sors d'une Maison illustre, & qui a produit de grands hommes. Mes ancêtres étoient établis, depuis plusieurs siécles, dans une Province voisine de

* Ovide.

la France, & qui a paſſé enfin ſous ſa domination, après avoir été long-tems ſous celle d'Eſpagne. Ce changement de Maître fut embarraſſant pour eux. Comme ils avoient des établiſſemens conſidérables au ſervice du Roi d'Eſpagne, ils ſe trouverent dans la néceſſité, ou d'y renoncer, ou de perdre leurs biens, qu'ils ne pouvoient conſerver en portant les armes contre la France. Mais enfin la fidélité qu'ils crurent devoir à leurs premiers engagemens, les détermina à devenir tout-à-fait Eſpagnols. De quatre freres, il n'y eut que le ſecond qui ſe ſentit le cœur François, & qui vint offrir ſes ſervices au Roi Loüis XIV. Il en fut reçû comme il l'eſpéroit. Dès la premiere campagne, il eut une Compagnie de Cavalerie. Sa bonne fortune lui

procura plusieurs occasions de se distinguer, dont il sçut profiter avec tant d'honneur, qu'il se vit bientôt à la tête d'un Régiment, avec l'estime de la Cour & de toute l'armée. Il continua de servir pendant plusieurs années; jusqu'à ce qu'il vînt à songer qu'étant le seul héritier de sa Maison dans le Royaume, l'amour qu'il devoit à son nom l'obligeoit de ne pas le laisser éteindre dans sa personne. Cette réfléxion lui fit prendre le parti de quitter entierement le service, & de se retirer dans sa Province, pour y faire choix d'une Epouse. Il se présenta au Roi, & lui apprit, en remettant son emploi, par quels motifs il se déterminoit à la retraite. Loüis XIV. plein de cette bonté généreuse qu'il a toûjours fait paroître pour les Officiers qui l'avoient bien

ſervi, lui permit de vendre ſon Régiment, & d'en tirer tout l'argent qu'il pourroit. Il partit fort ſatisfait de la Cour, & ſe rendit dans ſa Province, où il épouſa bientôt une perſonne de qualité & de mérite, qui lui apporta un bien conſidérable. Le ſien l'étoit auſſi, depuis la renonciation volontaire de ſes freres. Ainſi il ſe vit en état de ſoutenir ſon nom, & de lui donner un nouveau luſtre, ſi le Ciel béniſſoit ſon mariage. Il ſe fit appeller le Comte de...... c'eſt le nom que les Aînés de notre Maiſon ont toujours porté; & ſe voyant un fils dès la premiere année, il lui donna celui de Marquis de..... qu'il avoit porté lui-même juſqu'alors. Sa Femme eut le malheur de perdre la vie, en le mettant au monde. Comme ce fils eſt mon Pere, il

eſt néceſſaire de m'étendre un peû plus ſur ce qui le regarde, parce que les avantures de ſa vie ont été la ſource de toutes les miennes.

Mon Grand-pere ne négligea rien pour l'éducation d'un fils ſi cher, & il eut la ſatisfaction de le voir répondre à ſes eſpérances. Il l'envoia de bonne heure à Paris. Ses progrès furent prompts dans toutes les ſciences, & particulierement dans les exercices qui conviennent aux perſonnes de qualité. Il s'y diſtingua ſi glorieuſement, que le ſouvenir s'en conſervoit encore à l'Académie, lorſque j'y fus envoié au bout de vingt ans. Après s'être formé heureuſement pour tout ce qui regarde l'eſprit & le corps, il acheva de ſe polir dans le commerce des plus honnêtes gens de Paris & de la Cour. Il paſſa ainſi quelques ans

nées, sans autre occupation que celle de s'instruire & de se donner du plaisir. Heureux s'il eût sçu profiter de l'estime où il étoit déja dans le monde! Mais la fortune lui préparoit des obstacles, que tout son mérite ne lui put faire surmonter.

Le Comte, charmé d'apprendre, par les lettres de ses amis, les belles qualités d'un fils qui lui tenoit lieu de tout, ne put résister à l'impatience de le revoir. Il lui écrivit de se rendre promptement près de lui. Le Marquis revint, & trouva, en arrivant au Château, toute la Noblesse voisine, que la nouvelle de son retour y avoit assemblée. Il fut reçu comme on peut se l'imaginer. Son mérite lui gagna d'abord l'estime & l'amitié de tout le monde. Il y avoit, parmi cette Noblesse, un

Gentilhomme attaché particulierement à mon Grand-pere. C'étoit un cadet d'une fort bonne Maiſon de Normandie, qui avoit été ſon Lieutenant, lorſqu'il n'étoit encore que Capitaine de Cavalerie. Un ſervice important, qu'il en avoit reçu dans une bataille, le lui avoit rendu ſi cher, qu'il prit ſoin de ſa fortune, lorſqu'il fut dans un poſte plus élevé. Mais comme il ne put alors ſatisfaire entiérement l'envie qu'il avoit de lui faire du bien, il lui propoſa un autre parti, qui fut de le ſuivre, lorſqu'il quitta le métier de la guerre, avec parole de lui faire paſſer, dans quelqu'une de ſes Terres, une vie douce & honorable. Le Chevalier, qui ſe trouvoit ſans biens, accepta volontiers cette offre; & mon Grandpere la remplit d'une maniere

bien généreuse. Il lui abandonna, pour toute sa vie, le revenu d'une Terre, qui étoit voisine de celle où il faisoit lui-même sa demeure. Il fit meubler pour lui la Maison Seigneuriale, qui étoit d'ailleurs en fort bon état. Il ne se borna point là : il l'engagea à prendre une Epouse ; & ce fut lui-même qui négocia ce mariage, après lui avoir promis que s'il lui venoit des enfans, il en auroit soin comme des siens. Le Chevalier en eut deux ; mais l'aîné, qui étoit un garçon, mourut dans le premier âge. Il ne lui resta qu'une fille fort aimable, qui avoit seize ou dix-sept ans, lorsque mon Pere revint de Paris.

On s'imagine bien que parmi ceux qui s'empresserent de lui faire honneur, le Chevalier ne fut pas des plus lents. A peine les pre-

miers jours furent paſſés, qu'il lui propoſa une partie de chaſſe, dans les grandes forêts, qui ſont le principal bien de notre Maiſon. Son deſſein étoit de le ramener par la ſienne, où il faiſoit préparer un magnifique ſouper. Sa fille, qui n'avoit pas encore vû mon Pere, & qui brûloit d'envie de le voir, ſur ce qu'elle avoit appris de ſon mérite, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit ſervir à la faire paroître avec avantage. Elle fit plus; elle ſe mit dans un caroſſe avec quelques-unes de ſes amies, & ſe fit mener vers le lieu de la chaſſe, ſous prétexte qu'elle vouloit prendre ſa part du plaiſir. Je ne ſçais s'il n'entroit pas déja, dans cet empreſſement, quelque inclination pour mon Pere, & quelque deſir de lui en inſpirer pour elle; mais, ſi ce fut-là ſon deſ-

ſein, elle y réuſſit plus promptement qu'elle ne pouvoit l'eſpérer. Les chaſſeurs s'étoient diſperſés dans la forêt. Le Marquis fut un des premiers que le hazard conduiſit vers le caroſſe. Il l'aborda ; & ſi ſes premiers regards lui firent une conquête de la fille du Chevalier, il devint lui-même la ſienne en un inſtant. Jamais paſſion ne fit de plus prompts progrès dans une ame. Je lui ai entendu dire bien des fois qu'il n'avoit rien aimé ſérieuſement juſqu'alors, & que ſe ſentant tout d'un coup ſi exceſſivement touché, il en avoit frémi, comme par un preſſentiment ſecret des peines que l'amour alloit lui cauſer. Mais toutes ſes réflexions furent trop foibles contre le penchant de ſon cœur. Il ne trouva, dans toute la ſoirée, que de nouvelles raiſons

de s'enflammer davantage, & il sortit de cette maiſon le plus paſſionné de tous les hommes.

Qu'il me ſoit permis de faire quelques réflexions, ſur cette premiere époque de nos infortunes domeſtiques. C'eſt un ſoulagement que je ne puis refuſer à ma douleur, & que je prie le Lecteur de m'accorder quelquefois dans cet ouvrage. Perſonne n'eſt plus perſuadé que moi de la réalité d'un premier crime, qui a rendu tous les hommes coupables, foibles & malheureux. C'eſt le fondement du Chriſtianiſme, & je ne vois rien de mieux établi. Mais ſi, par un effet de ce premier crime, toutes nos paſſions ſont de nous, & ont leur ſource dans notre propre cœur, pourquoi ne ſommes-nous pas portés également vers tout ce qui en peut être

l'objet ? J'explique ma pensée. Pourquoi, par exemple, tandis que le penchant général que nous avons pour les femmes n'a qu'un certain degré de force, une passion particuliere dont nous sommes atteints tout d'un coup, en a-t-elle quelquefois infiniment davantage ? Il me semble qu'un sentiment d'amour, qui naît avant la réflexion, ne sçauroit avoir plus d'étendue que ce qu'on appelle communément la concupiscence. Or la concupiscence, à l'égard des femmes, n'est que ce penchant général que nous avons pour elles. Je voudrois conclure de là, que les passions extraordinaires, telles que fut celle de mon Pere, ont quelqu'autre principe, qui se joint au déréglement causé par le péché d'origine. La Providence les permet, pour des fins qui ne

nous ſont pas toujours connues ; mais qui ſont toujours dignes d'elle. Cette penſée n'a rien d'offenſant pour la ſainteté de Dieu : car enfin l'amour ne nous rend point criminels , lorſque l'objet eſt légitime , & qu'il ne fait point négliger ce que nous devons au Créateur. Il ſuivroit ſeulement de l'opinion que je propoſe, qu'au lieu de maltraiter un fils qui ſe trouve atteint tout d'un coup d'une paſſion exceſſive, & de le vouloir guérir par la rigueur, un Pere devroit recourir à des remedes plus doux, pour éviter les ſuites funeſtes que la violence produit preſque toujours.

Mon Pere eût été trop heureux, ſi le ſien eût été capable de cette réfléxion. Mais l'ambition ne lui permit point de la faire ſitôt ; & l'on verra qu'il étoit trop tard,

lorsqu'il la fit. Le Chevalier s'apperçut bientôt de ce que le Marquis avoit dans le cœur, par l'assiduité de ses visites, & par mille manieres tendres, qui trahissent toujours les Amans. Il se trouva d'abord dans un grand embarras. Il avoit assez d'expérience pour juger que la passion du jeune homme étoit extrême, & il y trouvoit son compte pour l'intérêt de sa fille; mais il étoit généreux, & l'honneur ne lui permettoit pas d'abuser de la foiblesse du fils de son bienfaiteur. Le parti qu'il prit, fut de s'en ouvrir à mon Grand-pere, & de lui demander de quelle maniere il vouloit qu'il se conduisît. Il en reçut une réponse honnête, & telle que la méritoit son désintéressement. Mais la premiere chose que fit le Comte fut de faire appeller son fils, & de lui

demander à quoi il penſoit, de s'amuſer à faire l'amour dans un village, lorſqu'il ne devoit penſer qu'à ſe diſtinguer dans le monde, & à commencer l'ouvrage de ſa fortune. Le Marquis, ſans rien déguiſer, lui fit l'aveu de ſon attachement; mais il l'aſſura que l'amour qu'il avoit pour la gloire n'en ſouffriroit rien, & qu'il eſpéroit en donner des preuves, s'il vouloit lui procurer de l'emploi pour la premiere campagne. Cette réponſe ne ſatisfit point le Comte; il voulut abſolument qu'en attendant l'ouverture de la campagne, le Marquis retournât à Paris. Son deſſein étoit de l'éloigner de ſa Maîtreſſe. Cet ordre parut ſi dur au jeune Amant, qu'il ne put s'empêcher de témoigner ſa répugnance à obéir. Je vois bien ce qui t'arrête, lui dit

mon Grand-pere, qui étoit fort absolu, & même un peu emporté; ce n'est pas moi, c'est ta Maîtresse: mais tu te flattes, si tu crois que j'approuverai ton fol amour, & que je souffrirai que tu l'entretiennes sous mes yeux: en un mot, je te laisse deux partis à prendre, & n'attens pas que je puisse changer; choisis, de partir dans deux jours, ou de ne plus voir la fille du Chevalier.

Un coup de foudre auroit moins abbatu le pauvre Marquis. Le respect qu'il avoit pour son Pere l'arrêta quelques momens; mais sa passion étoit trop forte pour céder. Il fit part de sa douleur à son Amante, & il la trouva aussi affligée que lui. Le Chevalier, à qui mon Grand-pere avoit laissé voir qu'il n'approuvoit pas cette passion, avoit déja fait défense, à sa

fille, de marquer le moindre retour pour la tendresse du Marquis. Les deux Amans se vengerent de cette conduite, qui leur parut une injustice, par des sermens réïtérés de s'aimer toujours. Cependant le Comte fit réflexion que malgré l'autorité paternelle, il auroit peut-être peine à se faire obéir de son fils. Pour se délivrer de cette inquiétude, il résolut de marier la fille du Chevalier, & de lui faire assez de bien pour lui procurer un parti avantageux. Il proposa la chose au Chevalier, qui y consentit avec reconnoissance. Il ne fut pas difficile de lui trouver un Mari. Les conditions furent acceptées en peu de tems, & le jour marqué pour la cérémonie. Quel fut le désespoir du Marquis à cette funeste nouvelle ! Il ne pouvoit être égalé que par ce-

lui de sa Maîtresse. Ils se virent pour déplorer leur sort ; & se trouvant l'un & l'autre plus aimables que jamais, ils firent de nouveaux sermens de s'être toujours fideles. Cependant quel moien d'éviter le malheur qui les menaçoit ! Ils crurent qu'il ne leur en restoit plus d'autre que la fuite ; & ils s'y résolurent, dans le dessein de se lier par les nœuds du Sacrement, lorsqu'ils seroient en sûreté. Dès le même jour, mon Pere affecta une grande tranquillité, pour réussir mieux dans ses mesures. Il emprunta secrettement des sommes considérables de ses amis & de quelques fermiers ; il s'ouvrit de tout à son valet de chambre, qui étoit un garçon fidele & de bon sens : il lui donna ordre de faire secrettement les apprêts nécessairas. Enfin lorsque tout fut disposé

pour ſon départ, il ſe mit dans ſa chaiſe, comme s'il n'eût eu deſſein que d'aller voir un ami, & il ſe rendit le ſoir chez ſa Maîtreſſe, qui l'attendoit, comme ils en étoient convenus, & qui s'abandonna à ſa conduite pour ſe ſauver enſemble à la faveur de la nuit, & ſous les auſpices de l'amour.

Ils prirent le chemin de la Frontiere, qui n'eſt éloignée que de quelques lieues; de ſorte qu'ils ſe trouverent hors du Roiaume, lorſque le jour vint les éclairer. Dans un pays qui n'eſt point ſujet aux Loix Françoiſes, ils ſe firent marier ſans peine par le Curé du premier village où ils s'arrêterent. Ils commencerent alors à vivre en Epoux : mais comme il importoit au Marquis de ne pas demeurer long-tems dans un lieu où il pou-

voit être reconnu, ils allerent droit à N..... grande ville & bien peuplée, dans l'espérance d'y vivre avec plus de liberté. Ils changerent de nom en arrivant, & se firent appeller Monsieur & Madame de Montjeu. Après avoir passé quelques jours dans une hôtellerie, ils louerent un appartement meublé, chez un riche Négociant, qui avoit encore plus de probité que de richesses, & dont l'amitié fut dans la suite très-avantageuse à mon Pere. Ce fut-là qu'ils commencerent à goûter les douceurs d'un amour tranquille; & loin que l'habitude de se voir ait jamais pû le diminuer, il ne fit qu'augmenter sans cesse jusqu'à la fin de leur vie. Ma naissance en fut le premier fruit. Je vins au monde le 7 d'Avril 16...... J'y fis mon entrée d'une maniere plaisante,

& qui mérite d'être rapportée. Ma Mere fut ſaiſie ſi ſubitement de ſes premieres douleurs, qu'on n'eut point le tems de faire venir l'Accoucheuſe. Sa femme de chambre, & la Brie, le fidele valet de mon Pere, en firent l'office; mon Pere lui-même fut obligé d'y prêter quelques ſecours; & grace à leur adreſſe, ma Mere, ni moi, n'en reſſentîmes aucun accident fâcheux. Je fus adoré dans notre petite famille. Mon Pere m'appelloit l'enfant de ſon amour. Il ne pouvoit me perdre un moment de vûe ſans inquiétude; & lorſqu'il étoit à la maiſon, ſes yeux étoient preſque toujours attachés ſur ſon épouſe & ſur ſon fils.

Quelques mois avant ma naiſſance, il avoit envoié la Brie en France pour s'informer ſecrettement de l'effet que ſa fuite avoit

produit, & de la diſpoſition où mon Grand-pere étoit à ſon égard. La Brie étoit revenu avec les nouvelles les plus affligeantes. Mon Grand-pere, qui avoit toujours été d'une humeur fort vive, & que ſon grand âge ne rendoit pas plus modéré, avoit donné des marques furieuſes de colere à la premiere nouvelle du départ & de l'enlevement. Lorſqu'il fut las de ces témoignages extérieurs d'emportement & de fureur, le reſſentiment de ſon cœur n'en fut pas moindre. Déſeſpéré de voir tous les projets, qu'il avoit formés pour la grandeur de ſa Maiſon, & auxquels il avoit tout rapporté depuis ſon mariage, s'en aller en fumée par la mauvaiſe conduite de ſon fils, il entra dans une rage qui ne peut être exprimée; & il protesta à ſes amis, qu'il ſouhai-

toit, pour mourir content, de pouvoir tuer ce fils ingrat de ſa propre main. La premiere marque qu'il lui donna de ſa haine, fut de le deshériter par un Acte authentique. Enſuite, pour le mieux punir, il penſa à ſe remarier, & il jetta les yeux ſur une fille aſſez jolie, qui n'avoit gueres plus de dix-huit ans. Il en eut deux enfans, malgré ſon grand âge. Ces nouvelles chagrinerent extrêmement mon Pere. Quoiqu'il ſe fût aſſez attendu que la colere du Comte ne manqueroit pas d'abord d'éclater, il ne s'étoit pas imaginé qu'il en pût jamais venir à de telles extrémités, & il avoit toujours fait fond ſur le retour de ſa tendreſſe, après ſes premiers tranſports. Il ne pouvoit penſer, ſans une extrême douleur, qu'il étoit l'objet de toute la haine, & peut-

peut-être de la malédiction de celui dont il tenoit la vie. Mille idées effraiantes venoient l'assiéger du côté de l'avenir. Il considéroit quel alloit être le sort de sa femme, de son fils & peut-être de plusieurs autres enfans, qu'il n'étoit point en état d'entretenir selon leur condition. Il n'avoit lui-même que vingt ans. Où trouver des ressources contre les nécessités d'une longue vie ? Ces cruelles inquiétudes l'agitoient si vivement, qu'il n'étoit pas toujours le maître de les tenir renfermées dans son cœur, & qu'il en paroissoit malgré lui quelque chose sur son visage Lorsque ma Mere s'appercevoit de son trouble, il s'efforçoit de prendre un air plus tranquille, pour lui cacher des peines qu'elle auroit partagées, si elle en eût connu la cau-

ſe ; & il lui reprochoit tendrement de s'allarmer mal-à-propos. Mais il n'eut point tant de réſerve avec un intime ami, qu'il s'étoit fait depuis ſon ſéjour à N.... C'étoit le Négociant, chez lequel j'ai dit que nous étions logés. Il s'appelloit Monſieur Puget, & mon Pere ſe tenoit fort aſſuré de ſa droiture & de ſa diſcrétion. Un jour qu'ils étoient enſemble à la promenade, & que cet honnête homme lui eut demandé le ſujet de cette profonde triſteſſe où il le voioit ſouvent ; il ne fit pas difficulté de lui raconter ſon avanture, ſans prendre d'autre précaution que de lui cacher ſon nom & le lieu de ſa naiſſance. Il ne lui déguiſa pas même l'embarras où il appréhendoit de tomber, par rapport à ſa petite famille, ni tout ce qu'il enviſageoit de triſte du

côté de l'avenir. Ce discours attendrit Monsieur Puget, qui avoit le cœur excellent. Il fit des reproches à mon Pere, de ne l'avoir pas jugé plutôt digne de sa confiance ; il témoigna prendre un intérêt sincere à son infortune, & il finit en l'assurant qu'il vouloit partager avec lui ses richesses, qui passoient pour être immenses. Je ne suis point marié, ajouta-t-il, vous me tiendrez lieu d'un enfant chéri : j'ai assez d'années pour être votre Pere, & je m'estimerai très-heureux, si vous me permettez de vous regarder désormais comme mon fils.

Dans la surprise de l'entendre, mon Pere fut quelque tems à chercher sa réponse. Enfin il reprit la parole, pour exprimer sa reconnoissance à un ami d'une trempe si rare. Il lui dit que son

deſſein, en lui expoſant l'état de ſa fortune, n'avoit point été de s'attirer une marque d'affection ſi peu commune ; que s'il lui demandoit quelque choſe, c'étoit ſeulement de la tendreſſe, & un peu de compaſſion pour ſes peines : qu'au reſte, en ſe ménageant comme il faiſoit depuis ſon arrivée, il comptoit d'être en état pendant quelques années de ne pas craindre la miſere, parce qu'il avoit eu la précaution de recueillir quelque argent avant ſon départ : qu'il eſpéroit que le Ciel lui feroit naître l'occaſion de s'emploier à quelque choſe, ſoit à la guerre, où ſa naiſſance & ſon courage lui pourroient attirer quelque diſtinction, ſoit dans quelqu'autre rencontre, qu'il ne prévoioit point, mais qu'il oſoit eſpérer de la bonté du ſouverain

Maître, qui n'abandonne jamais l'innocence malheureuse. Je vois bien, repartit Monsieur Puget, que vous ne me jugez pas digne de l'honneur que je vous demandois : je ne m'en plains point, pourvû que vous soiez persuadé que mes offres venoient d'estime & d'amitié. Voici une autre maniere de vous rendre service, que vous goûterez peut-être davantage. Je fais un trafic considérable, qui m'a rendu riche en peu d'années ; il faut que vous preniez part à mon commerce. Ne croiez pas que je veuille faire de vous un Marchand. Vous me confierez une partie de votre argent, & vous vous reposerez sur moi du soin de le faire valoir. Une offre de cette nature ne pouvoit être refusée : mon Pere l'accepta. Il mit entre les mains de

Monſieur Puget deux mille écus, qui étoient à peu près le tiers de l'argent qui lui reſtoit. Son bonheur, ou plutôt, le zele de ſon généreux ami fut tel, que dès la premiere année ces deux mille écus lui en valurent quatre autres mille. Il retira alors les ſix mille livres, & laiſſa dans le commerce les douze cens piſtoles qu'il avoit gagnées. Elles multiplierent de telle ſorte par les ſoins de Monſieur Puget, qu'un ſi prompt accroiſſement ne me parut pas vraiſemblable, lorſque je fus en âge d'en prendre connoiſſance; & j'ai cru juſqu'aujourd'hui, quoique cet illuſtre Négociant nous ait toujours proteſté le contraire, qu'il y mettoit du ſien, lorſqu'il apportoit à mon Pere des ſommes ſi conſidérables.

Ce changement, dans notre

fortune, nous en fit mettre aussi dans notre maniere de vivre. Le nombre de nos domestiques fut augmenté, & notre table servie avec plus d'ordre & d'abondance. Pour moi, qui commençois à sortir de l'enfance, on me donna un laquais, qui eut ordre de me suivre en tous lieux. Mon Pere & ma Mere étendirent leurs connoissances dans la ville, & furent reçus avec agrément chez tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction. Ce n'est pas qu'ils n'y fussent déja connus : car, soit qu'il fût échappé quelque indiscrétion à M. Puget ou à la Brie, soit que leur figure, & certain air que les personnes de distinction ne sçauroient déguiser, les eût trahis, ils passoient publiquement dans la ville pour deux jeunes Amans d'une naissance illustre, qui avoient

été forcés de quitter le Royaume par quelque avanture amoureuse. Cette idée ne leur fut pas désavantageuse ; elle leur avoit déja procuré la compassion de tout le monde, lorsqu'une connoissance plus particuliere de leur mérite leur en attira l'estime. Nous passions donc la vie assez agréablement : mais nous ne trouvions nulle part plus de plaisir que dans notre propre maison. Mon Pere avoit une tendresse & des complaisances pour ma Mere, qui augmentoient tous les jours. Pour moi, j'avois la compagnie de ma sœur, que j'aimois à l'adoration. Elle étoit née un an après moi. Nous étions à peu près de la même grandeur, & de la même portée de raison. Il n'y eut peut-être jamais d'amitié si tendre & si parfaite que la nôtre. Je puis dire

auſſi que nous avions tous deux quelque choſe d'aimable, & toute la ville en jugeoit comme nous. Ce n'eſt pas bleſſer la modeſtie que de me repréſenter à mon Lecteur ſous une figure avantageuſe, puiſque je parle d'un tems fort éloigné. Nous faiſions, ma chere ſœur, & moi, l'admiration de tous ceux qui nous connoiſſoient. J'ai encore le portrait de mon aimable Julie ſi bien gravé dans le cœur, depuis plus de trente ans que je l'ai perdue, que je tracerois ici ſans peine les charmes de ſon viſage, de ſa taille & de ſon eſprit, ſi ces ſortes de deſcriptions ne convenoient plus à un Roman, qu'à une hiſtoire ſérieuſe.

On nous élevoit avec un ſoin & des attentions incroiables. Mon Pere s'appliquoit lui-même à nous

former les manieres & les sentimens, tandis que les meilleurs Maîtres nous apprenoient la danse, la musique, & l'histoire. J'allois en classe chez les Peres Jésuites ; mais il ne se reposoit pas tellement sur eux de mon instruction, qu'il ne veillât sur mon travail. Il prenoit plaisir à me faire lire en sa présence les Epîtres & les Satyres d'Horace, & les Ouvrages Philosophiques de Cicéron. C'étoient les Auteurs de l'Antiquité, pour lesquels il avoit le plus d'estime & de goût. Il m'en faisoit remarquer les beautés. Il étendoit leurs pensées par ses réflexions, pour me les imprimer mieux dans l'esprit. Je profitai si bien de ses leçons, que je l'emportai sur tous mes condisciples pendant les cinq ans d'Humanité. Quand je fus arrivé à la Philoso-

phie, il se chargea de m'enseigner cette partie qu'on nomme la Morale. Il le fit, non pas de cette maniere séche & stérile, dont on le fait dans les Ecoles; mais en me mettant devant les yeux tout ce que la raison, éclairée des lumieres du Christianisme, fournit de plus propre à former les mœurs, & à nous rendre véritablement sages & heureux. Il voulut que ma sœur fût présente à toutes les leçons qu'il me donna sur cette importante matiere, afin qu'elle en pût tirer le même fruit que moi. Elle ne se fit pas presser, parce qu'elle aimoit naturellement tout ce qui peut servir à éclairer & à polir l'esprit. Après la Philosophie, je fis une année de Mathématique, & je finis par-là le cours de mes études.

J'étois alors dans ma dix-sep-

tiéme année, & Julie dans sa seiziéme. C'étoit l'âge où mon Pere attendoit impatiemment que nous fussions arrivés, pour exécuter un dessein qu'il méditoit depuis long-tems. Quoiqu'il parût assez tranquille, depuis que le zele de M. Puget l'avoit mis en état de vivre suivant sa condition, il étoit dévoré dans le fond de l'ame par un chagrin secret qui ne lui laissoit point de repos. Le souvenir d'un Pere irrité lui revenoit sans cesse à l'esprit; & il ne pouvoit soutenir cette affligeante idée. Il n'avoit pas manqué d'envoier la Brie en France, tous les six mois, pour s'assurer que mon Grand-pere étoit encore en vie, & se conserver ainsi l'espérance de rentrer quelque jour dans ses bonnes graces. Il avoit eu cent fois la pensée de lui écrire, ou

de s'aller jetter à ſes pieds ; mais la connoiſſance qu'il avoit de ſon humeur inflexible, & les terribles excès où le Comte s'étoit porté contre lui, l'avoient toujours retenu, dans la crainte de l'aigrir peut-être encore plus par ſa préſence ou par ſes lettres. Lorſqu'il ſe vit deux enfans, & qu'à meſure que nous avancions en âge, il crut découvrir en nous quelques bonnes qualités, il réſolut de nous emploier, ma ſœur & moi, à ſa réconciliation. J'étois, à dix-ſept ans, d'une taille aſſez avantageuſe : ma ſœur étoit, comme j'ai déja dit, d'une figure à s'attirer tous les regards. Il nous crut en état d'entrer dans ſes deſſeins ; & il nous prit un jour en particulier pour nous en faire l'ouverture.

Il commença par nous apprendre notre naiſſance, & le verita-

ble nom de notre Maison, que nous avions toujours ignoré. Nous en eûmes une joie extrême; car l'ignorance où l'on nous tenoit là-dessus, nous avoit affligés; & quoique la curiosité nous eût portés plusieurs fois à en demander quelque chose à mon Pere, le respect nous avoit toujours retenus. Ensuite il nous raconta l'histoire de son amour, de sa fuite & de son mariage, la colere du Comte son Pere, les suites qu'elle avoit eues; & tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici dans ces Mémoires. Il nous communiqua le dessein qu'il avoit de nous envoier en France, pour travailler à remettre la paix dans la famille. Enfin il nous demanda si nous n'entreprendrions pas volontiers ce voiage, dont le succès nous devoit être aussi avantageux qu'à lui.

Je répondis qu'aiant un empire absolu ſur nous, il ne devoit point douter de notre obéiſſance, ſurtout pour une entrepriſe de cette nature, où notre inclination nous porteroit encore plus que ſes commandemens. Ma ſœur fit à peu près la même réponſe : c'eſt aſſez, reprit-il, en nous embraſſant tendrement ; je ne me défiois point de votre bon naturel. Vous partirez donc inceſſamment ; je vais faire part à votre Mere de notre réſolution, & donner ordre qu'on prépare ce qui eſt néceſſaire pour votre départ. Il nous quitta ; & nous demeurâmes, Julie & moi, fort ſatisfaits de tout ce que nous venions d'entendre. Ma Mere ne le fut pas tant, lorſqu'elle eut appris notre projet. La tendreſſe infinie qu'elle avoit pour nous, lui faiſoit tout craindre d'un voiage

qui alloit nous séparer d'elle. Tout ce que nous pûmes lui dire, pour la rassurer, ne diminua point ses craintes; elle trembloit, comme si elle eût prévû une partie du cruel malheur qui devoit nous arriver. Nous ne laissâmes point de partir quelques jours après. Mon Pere me donna la Brie, en qui il avoit une entiere confiance; & je pris avec lui Scoti, qui me servoit depuis plusieurs années. Ma Mere donna sa femme de chambre à ma sœur. Nous nous mîmes dans une berline à quatre chevaux, la femme de chambre avec nous. La Brie & Scoti étoient à cheval.

Nous fîmes la route heureusement, & nous arrivâmes à la belle Terre de mon Grand-pere, après cinq jours de marche. Nous étions convenus, ma sœur & moi, de la maniere dont nous nous y pren-

dtions pour l'aborder, & pour découvrir ſes ſentimens avant que de nous faire connoître. Nous ne jugeâmes point à propos d'aller deſcendre au Château : nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie, d'où j'envoiai Scoti, pour ſçavoir ſi Monſieur le Comte pouvoit recevoir la viſite de deux jeunes perſonnes de qualité, qui paſſoient par ſes Terres. On lui fit une réponſe civile. Nous nous rendîmes auſſitôt au Château. On nous introduiſit dans une ſalle baſſe, où nous trouvâmes M. le Comte ſeul. Je fus frappé d'abord de la reſſemblance, que je crus remarquer entre ſes traits & ceux de mon Pere. Quoiqu'il n'eût gueres moins de ſoixante & dix ans, il étoit encore frais, droit & vigoureux. Nous lui fîmes une révérence fort profonde. Je lui dis que l'honneur

que nous avions, ma sœur & moi, d'être connus particulierement d'une personne qui le touchoit de fort près, nous procuroit celui de lui présenter nos civilités respectueuses; que devant faire le voiage de France, & aiant offert nos services à M. le Marquis de.... il nous avoit chargés de..... Que me dites-vous? Monsieur, s'écria-t-il en m'interrompant. Mon fils vit-il encore? Est-il possible qu'il vive, & que depuis dixhuit ans il ne m'ait pas donné la moindre marque qu'il se souvienne de moi? Ah le fils dénaturé! Me suis-je trompé dans l'opinion que j'ai toujours eue de lui? & n'ai-je pas fait encore trop peu pour punir un tel monstre? Si vous voulez m'obliger, Monsieur, continua-t-il, vous ne me parlerez pas davantage de ce fils in-

grat ; je l'abandonne à sa mauvaise destinée : ce qui n'empêche point que je ne vous voie chez moi, vous & Mademoiselle votre sœur, avec beaucoup de satisfaction, & que je ne sois très-sensible à l'honneur que vous me faites.

Je ne m'étois pas attendu, Monsieur, repris-je en affectant de l'étonnement, que la commission dont je me suis chargé vous dût être désagréable. C'en sera une bien fâcheuse pour moi, que de rapporter à Monsieur votre fils ce que je viens d'entendre de votre bouche. Brûlant, comme je l'ai vû, de se remettre dans vos bonnes graces, il mourra de douleur lorsque cette espérance lui sera ôtée ; ou si le ciel lui conserve la vie, ce sera pour en traîner une bien languissante & bien malheu-

reuſe. Cependant, Monſieur, j'oſe dire que Monſieur votre fils méritoit une autre ſort. Il eſt inconcevable qu'avec tant de mérite & l'honneur d'être né de vous, il puiſſe lui manquer quelque choſe pour être heureux. C'eſt un exemple étrange de la bizarrerie de la fortune; mais il n'eſt pas croiable que cela puiſſe durer. Pour moi, ſur ce que je commence à voir aujourd'hui de vos manieres généreuſes & pleines de bonté, je ſuis perſuadé, Monſieur, que la douleur & le reſpect de Monſieur le Marquis vous toucheront à la fin, & que vous ne vous réſoudrez jamais à laiſſer périr du regret de vous avoir offenſé, un fils ſi aimable & ſi vertueux. Je vois bien, Monſieur, reprit-il, qu'il vous a impoſé par une fauſſe apparence de vertu : mais ſçachez

que la premiere & la plus essentielle est de rendre ce qu'on doit aux personnes de qui l'on tient la naissance. Rien ne peut dispenser d'un si juste devoir. Un fils ingrat ne sçauroit être qu'un malhonnête homme. Jugez donc du mien, non par quelques qualités superficielles qui peuvent éblouir, mais par l'indigne conduite qu'il continue de tenir à mon égard, après m'avoir causé par sa fuite le plus mortel chagrin qu'un Pere puisse recevoir.

Je craignis de l'aigrir, en lui répliquant d'une maniere qui sentît la contestation. Mon entreprise alloit bien jusques-là; car il paroissoit assez par le discours que je viens de rapporter, que ce n'étoit plus tant la fuite de mon Pere qui lui tenoit au cœur, que son silence obstiné, qu'il regardoit comme

l'effet d'un mauvais naturel, ou comme une marque de mépris pour ſa perſonne. Je fis cette réflexion ſur le champ, & je trouvai que c'étoit déja beaucoup que ſa colere eût changé d'objet. Il m'étoit facile de lui faire perdre cette derniere idée, en lui expoſant, ſelon la vérité, les ſentimens de mon Pere. C'eſt ce que je crus devoir faire ſans attendre davantage. Je commençai donc une peinture vive & touchante de la triſte ſituation du Marquis, depuis qu'il avoit eu le malheur de tomber dans ſa diſgrace. J'exprimai ſes agitations, ſes inquiétudes, le changement de ſon humeur, & celui même de ſa ſanté, qui s'affoibliſſoit tous les jours. J'appuiai beaucoup ſur le ſoin qu'il avoit eu d'envoyer plus d'une fois, tous les ans, un de ſes domeſtiques en

France, ſans autre intérêt que celui qu'un amour vraiment filial lui faiſoit prendre à la conſervation de ſon Pere. J'ajoutai que cet amour & ce reſpect alloient ſi loin, que l'exhérédation même ne les avoit point altérés : qu'à la vérité il avoit eu des raiſons de n'être pas ſi ſenſible à ce ſujet de peine, parce que la fortune l'avoit aſſez favoriſé, pour l'empêcher de craindre la miſere ; mais qu'il n'en étoit que plus eſtimable, d'avoir ſçû conſerver de pareils ſentimens pour un Pere, dont il ſe voioit maltraité, & duquel il pouvoit néanmoins ſe paſſer aiſément. Qu'au reſte ſa douleur étoit devenue celle de toute ſa famille ; qu'il l'avoit communiquée à ſa femme & à ſes enfans ; que rien n'étoit plus triſte que de les entendre accuſer la fortune, & ſe

plaindre enſemble du malheur qu'ils avoient de ne pouvoir paſſer leurs jours auprès de leur Pere commun, dont la préſence feroit toute leur joie & tout leur bonheur.

Le vieillard m'interrompit encore en cet endroit, & me dit d'un air qui me fit lire dans ſes yeux l'agitation de ſon ame : Il a donc des enfans ? Je me jettai à ſes genoux ſans tarder plus longtems, ma ſœur fit la même choſe : Vous les voiez à vos pieds, lui dis-je, ces enfans affligés de la douleur de leur Pere, & pleins de leur propre douleur. Nous ſommes tous deux de votre ſang ; accordez-nous la grace de notre Pere & de votre fils. Julie ne pouvoit retenir ſes larmes ; & je me trouvai le cœur ſi ſerré, que je ne pus m'empêcher d'en répandre auſſi.

aussi. Il n'y a point d'expressions, qui puissent représenter tout ce qui se passa dans ce tendre moment. Nous nous levâmes pour nous jetter au cou du Vieillard, qui paroissoit comme immobile de surprise & de saisissement. Ah mes enfans ! s'écria-t-il, en nous embrassant tous deux avec une tendresse admirable ; je n'ai jamais senti comme aujourd'hui ce que c'est que la nature. Ah ! que vous m'allez être chers ! Mais vous m'avez causé trop de joie tout d'un coup, & je crains bien de ne la pouvoir soutenir. En disant cela, un ruisseau de larmes couloit le long de ses joues ; & ma sœur & moi, nous n'en répandions pas moins. Nous nous assîmes tous deux près de lui : il nous prit à chacun une de nos mains, qu'il tenoit serrées dans

les ſiennes ; & il voulut que nous lui fiſſions le récit de tout ce qui étoit arrivé à mon Pere, depuis leur funeſte diviſion. Je priai Julie, qui n'avoit point encore parlé, de lui donner cette ſatisfaction : elle le fit avec une grace merveilleuſe. Nous ſaluâmes enſuite la Belle-mere de mon Pere, qui étoit une Dame de fort bonne mine : mais je découvris aiſément, par ſes manieres contraintes, qu'elle ne nous voioit pas de bon œil, quoiqu'elle affectât de nous faire mille careſſes, pour ne pas déplaire à mon Grand-pere. Elle nous fit venir ſes deux fils, qui nous parurent fort bien élevés. Le cadet ſurtout avoit déja bien du mérite pour ſon âge, qui n'étoit que d'onze ou douze ans. Cet enfant, par un mouvement de ſimpathie naturelle, prit tant

d'amitié pour moi, qu'il ne pouvoit me quitter un moment. J'en conçus aussi beaucoup pour lui ; & l'on verra, dans la suite de cette histoire, combien son affection me devint avantageuse.

Cependant le Château retentissoit de cris de joie & d'étonnement. Les paysans du Bourg se joignirent aux domestiques, pour nous donner des témoignages de leur zele. Ils allumerent des feux. Ils tirerent quantité de coups, qui se firent entendre pendant toute la nuit. Notre dessein étoit d'aller voir, dès le lendemain, Monsieur le Chevalier. . . . . qui étoit notre Grand-pere maternel ; mais la nouvelle de notre arrivée étant allée le soir même jusqu'à lui, il ne put résister à l'impatience de nous voir. Nous fumes surpris lorsqu'on vint avertir pendant le

ſouper, qu'il entroit dans la cour du Château. Nous nous levâmes pour aller au-devant de lui ; & cette ſcène fut encore des plus touchantes. Il ſe mit à table avec nous. Les deux Vieillards ne ſe laſſoient point de nous regarder, & de nous faire entrer dans toutes ſortes de détails par rapport à mon Pere & à ma Mere. Nous ſatisfaiſions à toutes leurs queſtions, & nous leur donnions, ma ſœur & moi, des marques de reſpect & de tendreſſe, dont ils paroiſſoient charmés.

Nous nous retirâmes aſſez tard. Il n'y a perſonne qui ne juge qu'après une journée paſſée ſi heureuſement, & d'ailleurs un peu fatigué du voiage, je ne dûſſe dormir toute la nuit d'un profond ſommeil. Je me mis au lit avec cette eſpérance ; mais, juſte Ciel !

dans quel état me trouvai-je bientôt ! Tout ce qu'il y eut jamais de ſonges affreux & funeſtes ſe préſenterent à mon imagination. Je vis une foule de Spectres qui m'environnoient. La terre, ſur laquelle je marchois, étoit couverte de corps morts, & à demi pourris. J'entendis des cris perçans & lugubres, qui me pénétroient d'horreur & de ſaiſiſſement. Je jettois les yeux de tous côtés ; mais il ne ſe préſentoit rien qui pût me r'aſſurer. J'entrai dans une forêt fort ſombre, que j'apperçus devant moi tout d'un coup : à peine euſ-je fait les premiers pas, que mes pieds devinrent immobiles ; mes habits ſe changerent en écorce, mes mains en branches ; en un mot je me vis transformé en un grand arbre. Je trouvai d'abord quelque conſolation dans un ſort

ſi bizarre, parce qu'il me ſembloit que cette métamorphoſe me déroberoit aux terribles fantômes qui m'avoient cauſé tant de frayeur ; mais, un moment après, je les vis venir plus affreux que jamais. Ils m'eurent bientôt démêlé parmi les autres arbres ; il y en eut un qui monta ſur mes branches, pour les couper avec un fer tranchant. Mes prieres ni mes larmes ne purent l'attendrir. Il me donna pluſieurs coups, dont il m'abbattit autant de branches. Mon ſang couloit à grands flots, & je reſſentois des douleurs inexprimables. Pendant que je ſouffrois ce cruel martire, & que la forêt retentiſſoit de mes cris, il me ſembla que je voiois Julie toute éplorée, qui accouroit à mon ſecours : mais les ſpectres ne l'eurent pas plutôt apperçûe, qu'ils

me quitterent, pour aller vers elle, comme s'ils eussent eu dessein de s'en saisir. Ce fut alors que ne me possédant plus, je m'agitai si furieusement, que je tombai de mon lit avez assez de violence. Cette chûte me réveilla ; & j'eus beaucoup de joie, en reconnoissant que tout ce qui venoit de m'arriver n'étoit qu'un songe.

Scoti, qui étoit couché dans un cabinet, dont la porte communiquoit à ma chambre, accourut au bruit que je fis en tombant. Il fut tout effraié de me trouver à terre, mouillé de sueur, & le visage enflammé. Je lui fis allumer du feu, & je m'assis avec ma robe de chambre. Cependant l'affection extrême, que j'avois pour ma sœur, me fit craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, dont le Ciel eût voulu m'avertir pen-

dant mon ſommeil. Je courus vîte à ſon appartement, qui n'étoit pas éloigné du mien. Elle s'éveilla au bruit que je fis en ouvrant ſa porte ; & m'aiant apperçû, elle mè demanda comment je me portois, & pourquoi je m'étois levé ſi matin. Ah ! ma chere ſœur, lui dis-je, vous portez-vous bien vous-même ? Que vous m'avez cauſé d'allarmes pendant cette nuit ! & que j'ai de joie de vous voir tranquille & en sûreté dans votre lit ! Elle voulut ſçavoir ce qui me faiſoit tenir ce langage. Je lui racontai mon rêve, dont nous ne fimes que rire, lorſqu'elle m'eut aſſuré qu'elle avoit bien paſſé la nuit, & qu'elle n'avoit pas vû de Spectres qui euſſent couru après elle. Je ne me remis point au lit, quoiqu'il fût tout au plus trois heures du matin. Je m'oçcu-

pai à écrire une longue lettre au Marquis mon Pere, par laquelle je lui apprenois l'heureux ſuccès de notre voiage, & je le preſſois de ſe rendre inceſſamment auprès du vieux Comte, qui n'avoit point de plus forte envie que de le revoir. Je chargeai la Brie de ma lettre ; & je le fis partir en poſte dès qu'il fut jour, afin qu'il pût confirmer de bouche ces agréables nouvelles.

J'allai rendre enſuite mes devoirs au Comte & au Chevalier, mes deux Grands-peres. Je trouvai le premier avec un grand mal de côté, qui l'avoit tourmenté pendant toute la nuit. Il ſe fit ſaigner, & il prit quelques remedes, qui n'empêcherent point que la fiévre ne le ſaisît l'après-midi. Elle fut néanmoins ſi légere pendant les huit premiers jours,

qu'elle n'étoit point capable de nous allarmer ; mais elle augmenta tout d'un coup si violemment, que le Vieillard s'apperçut bien lui-même qu'il lui restoit peu de tems à vivre. La premiere chose à laquelle il fit attention, fut de révoquer, dans toutes les formes, l'acte par lequel il avoit exclu mon Pere de sa succession, & de le déclarer son héritier. Il fit venir ensuite son Chapelain, auquel il fit sa confession, & reçut de lui les Sacremens de l'Eglise. Comme je ne le quittois pas un moment, il me parloit de tems en tems avec beaucoup de tendresse, & il me marquoit surtout un extrême regret, de s'être privé si long-tems de la satisfaction qu'il auroit pû trouver à vivre en bonne intelligence avec le Marquis. Il défendit absolument qu'on l'en-

voiât chercher, pour recevoir ses derniers soupirs; & la raison qu'il en apportoit, c'est que se sentant trop proche de la mort pour espérer que le Marquis pût le trouver en vie à son arrivée, il ne vouloit point lui donner la fatigue d'un voiage inutile, ni l'affliger trop en lui apprenant tout d'un coup la perte qu'il alloit faire. Effectivement, il s'affoiblit si fort vers le soir du neuvieme jour de sa maladie, qu'il ne put résister à un furieux redoublement qui lui survint pendant la nuit. Il mourut, après nous avoir donné sa bénédiction à Julie & à moi.

Cette perte imprévûe nous affligea sensiblement; mais nous étions touchés, surtout, de la douleur que nous sçavions qu'elle causeroit à mon Pere. Le même jour, comme nous nous entrete-

nions là-dessus, on m'apporta une lettre de lui, par laquelle il me marquoit que l'unique raison qui l'eût empêché de partir, après avoir reçu la mienne, étoit une maladie considérable, survenue à ma Mere depuis notre départ; qu'il avoit appréhendé de la perdre, & qu'elle n'étoit point encore hors de danger. Cette nouvelle me jetta dans une extrême inquiétude. Je me trouvois partagé entre l'obligation de rendre les derniers devoirs à mon Grand-pere, qui venoit de mourir, & celle d'aller consoler mon Pere, & contribuer de tout mon pouvoir à la guérison de ma Mere. J'appris qu'il y avoit deux lettres du Marquis, avec celle qui étoit pour moi; l'une pour le feu Comte, & l'autre pour mon Grand-pere le Chevalier. J'allai prendre

conſeil du ſecond, qui étoit déja inſtruit de la maladie de ſa fille par la lettre qu'il venoit de recevoir. Il prévint la demande que j'allois lui faire : Je vais partir en poſte, me dit-il, pour me rendre auprès de ma fille ; vous me ſuivrez ſi vous voulez dans quelques jours ; mais il faut auparavant que vous faſſiez les funérailles de Monſieur le Comte. Il partit ſur le champ. Nous demeurâmes encore trois jours au Château, occupés de l'appareil funébre, & des viſites de toute la Nobleſſe du Pays.

Nous ne fûmes pas plûtôt libres, que nous nous mîmes dans notre Berline, avec une grande impatience de revoir ce que nous avions de plus cher au monde. Nous n'étions plus de cette humeur gaie, ni dans cette diſpoſi-

tion à la joie que nous avions apportée en venant. La mort de mon Grand-pere, qui venoit d'expirer à nos yeux, & la pensée du péril où se trouvoit ma Mere, nous jetterent dans un abbattement dont tous nos entretiens se ressentirent. Julie pensoit d'une maniere fort juste, & s'exprimoit avec une douceur & un agrément infinis. Mais tous les efforts que nous fimes pour surmonter notre mélancolie, dans l'espoir de trouver la Marquise en meilleur état à notre arrivée, furent inutiles. La conversation retomboit toujours sur des sujets tristes & affligeans. Nous dîmes les choses les plus touchantes du monde sur la mort, sur le peu de raison qu'on a de compter sur la vie, & sur la vanité de tout ce qu'on appelle les biens & les plaisirs de la terre. Je

me ſouviens que ma chere ſœur me diſoit : Mais pourquoi regarder la mort comme une choſe ſi terrible ? Ne devroit-on pas ſe rendre juſtice, & conſidérer qu'étant mortels par nature, il n'y a pas plus de raiſon de s'affliger de la néceſſité de mourir, que de mille autres néceſſités, auxquelles on eſt aſſujetti ? C'eſt notre ſort ; nous ſommes nés à cette condition-là. Pour moi, je ſuis jeune & d'aſſez bonne Maiſon, continua-t-elle ; on me dit tous les jours que j'ai de l'eſprit, & que je ſuis belle ; voilà bien des raiſons qui pourroient m'attacher à la vie : avec tout cela, j'ai pour elle une indifférence qui n'eſt pas croiable. Je conſentirois de bon cœur à la perdre aujourd'hui ; ou ſi j'emportois quelque regret, ce ſeroit, ajoûta-t-elle en me regar-

dant tendrement, de laiſſer après moi mon cher frere, à qui je ſuis bien sûre que ma mort cauſeroit un peu de douleur. Mon Dieu, ma chere Julie, lui répondis-je d'un air chagrin, parlons tant qu'il vous plaira de la mort en général ; mais n'entrons point dans des applications ſi triſtes & ſi déſolantes. Si vous êtes perſuadée, comme vous devez l'être, que votre mort me jetteroit dans un affreux déſeſpoir, & qu'elle ſeroit ſans doute ſuivie de la mienne, il faut que vous ne m'aimiez gueres, pour prendre plaiſir à me troubler par des images ſi funeſtes. Aimez la vie pour l'amour de moi, ſi vous ne l'aimez pas pour vous-même. Elle conſentit là-deſſus à nous entretenir de choſes moins ſérieuſes ; mais cela ne duroit gueres, & nous en revenions

à notre triste morale, presque sans nous en appercevoir. Hélas ! n'étoit-ce pas un présage du malheur qui nous menaçoit ? Et si le plus cruel de tous les destins ne m'eût pas rendu aveugle, au moment de ma perte, n'y aurois-je pas assez fait d'attention pour la prévenir ? Mais il étoit arrêté que je serois un jour le plus infortuné de tous les hommes, & je touchois à l'instant fatal où mes malheurs devoient commencer.

Les premiers jours de notre voiage se passerent donc fort tristement. Nous mangions peu, quoique nous trouvassions de quoi faire bonne chere dans les hôtelleries qui sont sur la route. J'eus encore, pendant ces deux jours, mille songes effraians, qui troublerent mon sommeil. Si je parois trop exact à rapporter jus-

qu'à mes ſonges, ce n'eſt pas que j'en veuille conclure qu'ils aient un rapport néceſſaire avec les choſes qui doivent nous arriver; mais on me permettra de croire du moins que le Ciel peut s'en ſervir, pour nous donner une maniere d'avertiſſement à l'approche de certains malheurs. Quoiqu'il en ſoit, comme nous avions toujours marché grand train, nous étions déja fort avancés le troiſieme jour, & nous comptions d'arriver le ſoir chez nous, lorſque notre caroſſe fut arrêté dans un bois par ſix hommes, maſqués & montés ſur de bons chevaux. Je ne les apperçus pas d'abord; mais, aiant entendu la voix de Scoti, qui leur diſoit : eh! Meſſieurs, à qui en voulez-vous ? je mis la tête à la portiere, & je vis un de ces Scélérats qui l'avoit ſurpris, & qui

lui tenoit le pistolet appuyé sur la poitrine. Deux autres arrêtoient le Cocher; & les trois derniers s'avancerent aussi-tôt vers moi, en criant : Pied à terre, Monsieur, pied à terre. Je n'avois point d'autres armes que mon épée : cependant je ne balançai point à descendre, après avoir recommandé à ma sœur de ne point se montrer. Je leur dis honnêtement : est-ce mon argent, Messieurs, que vous demandez ? Je vais vous le donner sans difficulté ? Non, répondit l'un d'eux, qui paroissoit le plus considéré dans la troupe; on ne vous demande point votre argent, on en a même à vous offrir, si vous en aviez besoin : mais Mademoiselle votre sœur n'est-elle point dans ce carosse ? En achevant de parler, il descendit de cheval, & voulut s'appro-

cher de la portiere. Je l'arrêtai par le bras. Que prétendez-vous faire, lui dis-je tout transporté ? vous aurez ma vie, ou vous n'avancerez pas. J'avois l'épée nue à la main, & je le menaçois de la pointe : mais il me répondit sans s'émouvoir : Monsieur, vous n'y gagnerez rien. Songez que la partie n'est pas égale ; & là-dessus il voulut prendre ma sœur par la main, pour la faire descendre. Elle la retira, en jettant un grand cri. Pour moi, je perdis le jugement à cette vûe ; & ne suivant plus que ma fureur, j'allongeai un grand coup à ce Scélérat, qui retira le corps assez promptement pour n'avoir que le bras percé. Un brutal de la troupe, voiant son Maître blessé, me tira sur le champ un coup de pistolet ; mais par le plus étrange de tous les

malheurs, au lieu de me tuer, comme il le devoit, ne m'ayant tiré qu'à dix pas, la balle frisa ma tête, perça la Berline, & s'en fut atteindre la trop malheureuse Julie deux doigts au-dessous du sein. Elle s'écria qu'elle étoit blessée, & elle se laissa tomber sur la Femme de chambre. J'oubliai tout autre intérêt que celui de sa vie. Je la pris aussitôt entre mes bras. Je la mis à terre pour chercher sa blessure. Ses cruels assassins voulurent lui donner du secours : elle les repoussa avec horreur, & fixant ses yeux sur les miens, elle me dit d'une voix mourante : Je suis blessée mortellement. Je sens que je n'ai plus qu'un moment à vivre. C'est Dieu qui me sauve l'honneur. Priez-le, mon cher frere, qu'il ait pitié de mon ame ; & n'oubliez jamais une sœur qui

vous aime plus que ſoi-même. Un inſtant après elle pouſſa un grand ſoûpir, qui fut le dernier de ſa vie. Les Scélérats, qui venoient de la lui arracher, remonterent à cheval dès qu'ils la virent expirée, & ſe ſauverent à toute bride au travers de la forêt. Il y en eut un qui s'écria en s'éloignant : Ah ! que je ſuis malheureux ! Il fut entendu de Scoti, qui me l'a dit depuis : car pour moi, j'étois hors d'état de rien entendre, étant tombé tout de mon long ſans connoiſſance, lorſque je crus reconnoître que ma ſœur ne vivoit plus.

Il eſt impoſſible que je décrive ici tout ce qui ſe paſſa dans mon ame, & quels furent les excès de ma douleur, lorſqu'étant revenu à moi par le ſecours de mes gens, j'apperçus le corps pâle &

ſanglant de ma chere ſœur à mes pieds : j'ai eu aſſez de force pour ſoûtenir de ſi cruels déchiremens ſans mourir, mais je n'ai point aſſez d'éloquence pour les exprimer. Je fus quelque tems ſans pouvoir prononcer une parole. Je levois les yeux en tremblant, pour demander juſtice au Ciel, qui étoit témoin d'un ſi tragique ſpectacle. Je pris le corps dans mes bras, & lorſque je pûs ouvrir la bouche, j'appellois Julie par ſon nom, ne pouvant me perſuader que je l'euſſe perdue tout à fait. Je lui parlois, comme ſi elle eût été en état de m'entendre. Mais hélas ! ma chere & trop aimable Julie ne vivoit plus ; ſa belle ame étoit déja dans le ſein de Dieu : car où ſeroit-elle allée avec tant d'innocence & de vertu ?

Cependant Scoti, qui m'étoit extrêmement affectionné, me ſupplioit avec larmes de remonter dans la Berline, pour gagner promptement un gros Bourg qui étoit à deux petites lieues de l'endroit où nous étions. Je remontai, ſans quitter ma ſœur, que je tins toujours ſur mes genoux. Lorſque nous fumes deſcendus dans une hôtellerie du Bourg, je la fis deshabiller par ſa Femme de chambre, & je la fis coucher dans un lit : car quoique je n'euſſe gueres de raiſon de croire qu'elle fût en vie, je me flattois néanmoins d'un reſte d'eſpérance, ſur ce que je lui trouvois encore un peu de chaleur. J'envoiai quérir ſur le champ le Curé & le Chirurgien du Bourg. Ils vinrent auſſitôt; mais ce fut pour confirmer mon malheur, en m'aſſurant qu'il n'y

n'y avoit plus rien à eſpérer. Le Curé avoit beaucoup de piété & de bon ſens ; il fut ſurpris, & même effrayé du déſeſpoir où il me vit. Il s'approcha de moi, & me tint d'abord quelques diſcours de conſolation que je n'écoutai point. Il continua ſans ſe rebuter ; mais voiant qu'il perdoit ſes peines, & craignant que le déſordre de ma raiſon n'aboutît à quelque choſe de funeſte, il me prit adroitement par un autre intérêt que le mien. Je ne ſuis pas ſurpris, Monſieur, me dit-il, que vous regrettiez ſi amérement Mademoiſelle votre ſœur; je viens d'apprendre qu'elle étoit infiniment aimable. Mais ſi vous l'aimiez d'une ſincere affection, comment pouvez-vous l'abandonner, lorſqu'elle a le plus de beſoin de vous ? Croiez-vous lui

être bon à quelque chose par vos larmes ? Elle est devant un Juge, aux yeux duquel tous vos cris & tous vos regrets sont comptés pour rien. Il faut de la piété de votre part, & des prieres ferventes pour attirer sur elle la miséricorde de ce Juge redoutable. Voilà de quoi vous devriez vous occuper, si vous avez quelque sentiment de Religion, & une véritable tendresse pour la personne que vous regrettez. Pour moi, je m'offre à conjurer le Ciel avec vous, de lui être favorable. C'est la meilleure marque que je puisse vous donner, de la part que je prens à votre perte.

Ce discours fit quelque impression sur moi. J'avois reçû une éducation chrétienne, & j'étois bien instruit des devoirs de la Religion. Je pensai qu'effectivement

ma sœur pouvoit avoir besoin de quelques prieres : je me souvins même qu'elle me l'avoit demandé en grace en expirant. Je consentis donc à la proposition du Curé, & je lui demandai s'il étoit seul de sa profession dans le Bourg. Il me dit qu'il feroit venir son Vicaire ; & que si je voulois plus de monde, il y avoit près de là un Couvent de Recollets assez considérable. Je le priai d'en envoier chercher deux. Le Pere Gardien vint avec son compagnon ; de sorte qu'ils se trouverent quatre, à prier Dieu pendant toute la nuit près de ma sœur. Je la passai moi-même à genoux avec eux, les interrompant à tous momens par mes soupirs & mes sanglots.

Le lendemain il me vint un Médecin & deux Chirurgiens,

que j'avois envoié chercher dans la Ville la plus voisine, avec des parfums, & tout ce qui étoit nécessaire pour embaumer le corps. Je le fis mettre dans un cercueil de fer blanc, n'en pouvant avoir un de plomb; & je fis couvrir ce cercueil d'un bois léger, que je fis revêtir de velours noir. Tout cela s'exécuta si lentement, que je fus obligé de passer, dans cet endroit, le reste du jour & la nuit suivante. Je la passai comme j'avois fait la premiere, c'est-à-dire en prieres avec les quatre Prêtres, n'aiant pris ni sommeil ni nourriture depuis deux jours; ce qui me rendoit méconnoissable. Je me disposai à partir le troisieme jour au matin; mais je me trouvai dans un embarras extrême, lorsque je vins à songer de quelle maniere j'apprendrois mon malheur

à mon Pere & à ma Mere. Il n'y avoit pas moien de différer davantage, car je leur avois écrit, la veille de notre départ ; & je jugeois bien que ne nous voiant point arriver, ils étoient déja dans l'inquiétude. Cependant je ne pouvois me résoudre à leur aller offrir un aussi mortel spectacle, que celui de ma sœur ensevelie. Cette pensée, jointe à ma douleur, me causa une fiévre violente. Mais j'étois peu touché de mes propres maux. Je priai le Pere Gardien des Recollets de prendre le devant, pour préparer mon Pere à de si tristes nouvelles. Je lui fis donner un cheval, afin qu'il pût aller plus vîte. Pour moi je me mis dans ma Berline, auprès du cercueil, sur lequel j'eus la tête & les mains continuellement appuiées.

Lorſque je fus arrivé près de la Ville, je mis pied à terre dans un petit village, où j'avois dit au Pere Gardien de venir me rejoindre. Je le vis bientôt paroître. Mais il n'étoit pas ſeul; le Marquis mon Pere étoit avec lui. Auſſitôt que je l'eus apperçû, je marchai douze ou quinze pas au-devant de lui, & je me jettai à ſes pieds, en pouſſant un cri pitoiable. Il m'embraſſa en verſant un torrent de larmes, ſans pouvoir prononcer un ſeul mot. Mais il fut bien ſurpris, lorſqu'il vit qu'au lieu de me relever, je demeurai ſur la terre ſans connoiſſance & ſans ſentiment. C'étoit un évanouiſſement, dont on eut aſſez de peine à me faire revenir. Nous entrâmes dans l'hôtellerie où je m'étois arrêté. La premiere choſe, que fit mon Pere, fut de ſe met-

tre à genoux devant le Crucifix, qui étoit sur le cercueil, & de lui adresser sa priere d'un ton capable d'attendrir les plus durs. Il me dit ensuite qu'il avoit appris du Pere Gardien que je n'avois pas pris de nourriture depuis trois jours ; qu'il n'étoit pas content de moi, & qu'il m'ordonnoit de prendre quelque chose à l'heure même. J'obéis sans répliquer. Nous prîmes, avant que de partir, quelques mesures pour conduire le cercueil dans un Couvent de Religieuses, où il demeura quelque tems en dépôt, jusqu'à ce qu'il fût porté en France, dans le tombeau de nos Ancêtres. Qui pourroit s'imaginer tout ce que je souffris, lorsqu'il fallut abandonner ce précieux cercueil, dans lequel il me sembloit que la moitié de moi-même étoit renfermé.

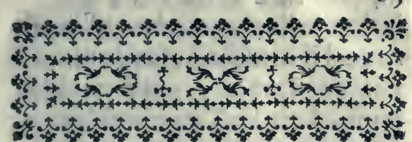
Cependant la Marquiſe étoit dangereuſement malade. On ſe garda bien de l'informer de la mort de ſa fille, & de l'état où j'étois réduit moi-même ; car ma fiévre continuoit toujours, avec beaucoup de violence. On ne lui parla pas même de mon arrivée. Mais il étoit impoſſible que l'état des choſes lui fût caché longtems. J'ai déja dit que nous lui avions écrit lorſque nous nous étions mis en chemin, & elle nous attendoit avec la derniere impatience. Lorſqu'elle vit, au bout de quelques jours, que nous ne paroiſſions point, elle tomba dans des allarmes qui augmenterent beaucoup ſon mal. Mon Pere tâchoit de la raſſurer par des raiſons inventées, auxquelles il attribuoit notre retardement. Il lui dit que j'étois tombé malade en

chemin ; mais que c'étoit une maladie légere, dont il n'y avoit rien à redouter. Il contrefit même l'écriture de ma sœur, pour la tromper plus sûrement, & il lui montra des lettres qu'il feignoit d'avoir reçûes de nous. Cet artifice lui réussit pendant quelque tems ; mais elle ne commença pas plûtôt à se porter un peu mieux, qu'elle voulut monter en carosse, pour se rendre dans l'endroit où on lui avoit dit que j'étois demeuré malade. En vain trouva-t-on de nouveaux prétextes pour l'en détourner ; elle persista si absolument dans cette résolution, qu'on n'eut plus d'autre parti à prendre, que de lui découvrir nos malheurs, tels qu'ils étoient. Mon Pere s'acquitta lui-même de ce triste office. Il prit la chose de fort loin, de peur qu'elle

ne se trouvât trop saisie tout d'un coup. Mais qu'il est difficile d'en imposer à une Mere tendre, & passionnée pour ses enfans ! Elle n'eut pas besoin de tout entendre, pour concevoir de quoi il étoit question. Le Lecteur me pardonnera, si je n'entreprens point de rapporter l'effet que cet affreux récit fit sur elle. Il y a des choses qu'il vaut mieux supprimer tout-à-fait, que de les décrire imparfaitement. L'infortunée Marquise retomba dans sa maladie, pour n'en revenir jamais. Elle appella tant de fois la mort à son secours, qu'elle mourut effectivement dix jours après, avec le nom de sa chere fille à la bouche.

Fin du premier Livre.





MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE SECOND.

MON Pere, consterné de cette triple perte, fut long-tems incapable de consolation. Il se retira chez les Peres de l'Oratoire, dans le dessein de renoncer absolument au monde. Mes prieres, mes raisons, mes pleurs, ne purent changer cette terrible réso-

lution : l'unique adouciſſement auquel il conſentit, fut de retourner en France, pour quelque tems, dans les Terres qui lui appartenoient depuis la mort de mon Grand-pere. J'eſpérois que cette diverſion, qu'il feroit à ſa douleur, pourroit inſenſiblement la lui faire oublier.

Nous partîmes enſemble, trois mois après la mort de ma Mere. Nous fimes tranſporter avec nous les deux corps, pour être inhumés avec nos Ayeux. Ce ſpectacle nous fit paſſer le voiage bien triſtement. Enfin nous arrivâmes en des lieux, où contre mon eſpérance, tout ne ſervit qu'à renouveller la triſteſſe de mon Pere. Que ne dit-il point à la vûe de cette forêt fatale, où ſa paſſion avoit commencé ? Ce ſouvenir me touche encore. Il refuſa toute

ſorte de viſites, pendant ſix ſemaines qu'il demeura dans ſon Château : il les emploia à la priere, & à divers exercices de religion, ſe réſervant à peine quelques momens pour mettre ordre à ſes affaires, & pour m'aſſurer ſa ſucceſſion. Enfin, lorſqu'il crut avoir aſſez fait pour moi, il me fit appeller dans ſa chambre, & me tint ce diſcours, qui fit trop d'impreſſion ſur mon ame, pour qu'il en puiſſe jamais être effacé : Si vous avez fait attention à ma conduite, mon fils, depuis que j'ai perdu votre Mere & votre ſœur, vous avez dû remarquer que cette perte m'a changé tout entier. Je ſuis mort avec elles, car elles ont emporté la moitié de moi-même ; & ce qui me reſte de vie ne mérite plus d'en porter le nom. Mettez-moi donc auſſi

au rang des perſonnes cheres qui vous manquent : accoutumez-vous à cette idée, pour vous préparer à la perte réelle que vous allez faire bientôt de moi. Je vous préviens, parce que je connois votre tendreſſe. Je ſuis certain que vous ne me perdrez pas ſans douleur ; & le Ciel ſçait auſſi que vous êtes l'unique choſe que j'excepte, de l'indifférence & du mépris que j'ai pour tous les biens du monde. Vous ſerez toujours mon cher fils, malgré notre ſéparation ; mon cœur eſt encore capable de ce tendre ſentiment. Mon deſſein eſt d'entrer chez les Chartreux. N'allez point le combattre, & n'eſpérez point de le pouvoir détruire. J'ai mis ordre à mes affaires, & j'ai diſpoſé de tous mes biens en votre faveur. Jouiſſez-en long-tems. Soiez plus

heureux que moi. Adieu. Je vous défens de me répondre ; vous m'attendririez trop.

Je me jettai à ses genoux pour l'arrêter : il m'embrassa dans cette situation, en laissant tomber quelques larmes, & sortit aussitôt en feignant de ne point entendre mille choses touchantes, que la douleur me faisoit dire. Quoique je ne doutasse point de la sincérité de sa résolution, & que je fusse extrêmement affligé de ne pouvoir en arrêter l'effet, j'étois bien éloigné de penser qu'il dût l'exécuter sitôt. Je fus plus surpris que je ne le puis dire, lorsque j'appris le lendemain à mon réveil, qu'il étoit parti sur les trois heures du matin pour se rendre à N...... C'est une Chartreuse, qui est située à une lieue & demie de chez nous. La Brie entra dans ma chambre

à ſept heures. Je dormois encore : il m'éveilla, & me dit en pleurant : Ah ! Monſieur, quelle nouvelle je viens vous apprendre ! mon Maître eſt allé ſe faire Chartreux. Je l'y ai conduit moi-même ce matin. En arrivant au Monaſtere, il m'a ordonné de revenir ici promptement, & de vous remettre cette clé, qui eſt celle de ſon cabinet.

Un coup de foudre m'auroit moins abbattu, que cette courte harangue. Je me jettai hors du lit, ſans répondre ; & me donnant à peine le tems de m'habiller, je pris le chemin de la Chartreuſe, dans la même chaiſe, dont mon Pere s'étoit ſervi. Je demandai qu'on me fît parler à lui. On me répondit qu'on l'alloit avertir. Je demeurai à la porte plus d'un quart d'heure, ſans voir paroître

personne. Mon impatience étoit si grande, que je l'aurois enfoncée si j'en eusse eu la force. Enfin je la vis ouvrir, & ce fut le Pere Prieur qui se présenta à mes yeux. Eh quoi! mon Pere, lui dis-je avec un air d'indignation, est-ce un homme comme moi, qu'on laisse une heure dehors sans répondre? Le Pere m'assura, d'un air fort doux, qu'il avoit ignoré que je fusse dehors, & que c'étoit la faute du Portier, qui peut-être un peu effraié de la vivacité avec laquelle je lui avois parlé, s'étoit retiré sans m'avoir introduit dans la Maison. L'excuse étoit assez vraisemblable; d'autant plus que j'étois à la porte intérieure du Monastere, qui n'étoit qu'un grillage de fer, au travers duquel le Portier m'avoit parlé. Je ne laissai pas de reprendre avec chaleur;

Mais, mon Pere, ce n'eſt pas vous qu'il falloit avertir; je demande Monſieur le Marquis : me ſera-t-il permis de lui parler ? Je ſuis fâché, Monſieur, me dit le Pere, de ne pouvoir vous procurer cette ſatisfaction. Monſieur le Marquis eſt réſolu de ne voir perſonne, pendant tout le tems du Noviciat. Il m'a chargé de vous dire qu'il vous aime plus que jamais; mais qu'il ſouhaite auſſi que vous lui donniez un témoignage d'amour & de reſpect, en le laiſſant tranquille du moins cette année. Cette réponſe me mit preſque en fureur. Quoi ? m'écriai-je, vous oſez me refuſer de voir mon Pere ! Je le verrai malgré vous. C'eſt par vos conſeils, qu'il a pris la réſolution d'entrer ici; vous l'avez ſéduit, & vous voulez le retenir par vos artifices. J'ajoûtai quan-

tité d'autres choſes de même nature, auſquelles le Pere Prieur n'oppoſa que le ſilence, & beaucoup de modeſtie. J'eus quelque honte, de traiter ſi mal un homme qui le méritoit ſi peu. Je lui dis plus doucement : Eſt-il poſſible que je ſois privé de la vûe de mon Pere, & qu'il m'impoſe lui-même un ordre ſi cruel ! Allez le conjurer de ma part, d'en uſer moins durement avec moi. Qu'il m'apprenne du moins par où j'ai mérité ſon mépris ou ſa haine. J'irai volontiers, répondit le Pere ; mais je vous aſſure déja que ce n'eſt, ni haine, ni mépris, qui l'empêche de vous voir.

J'attendis le retour du Pere Prieur, avec beaucoup d'agitation. Il revint au bout d'une demi-heure, chargé d'une lettre qu'il me préſenta ſans parler. Il

m'eſt aiſé de la tranſcrire ici, puiſque je la conſerve encore.

» Si c'eſt pour me détourner » de mon deſſein, que vous avez » tant d'impatience de me voir, » c'eſt une eſpérance à laquelle il » faut que vous renonciez abſo- » lument. J'ai fait à Dieu le ſa- » crifice de ma vie; il n'y a point » de conſidération humaine, qui » puiſſe me le faire rétracter. Si » c'eſt pour me marquer votre » tendreſſe & votre attachement, » e vous tiens compte, mon cher » fils, de ce témoignage d'affec- » tion, & je vous aſſure que vo- » tre ſouvenir ne laiſſera pas de » tenir toujours place, dans un » cœur que la Religion & la dou- » leur occuperont déſormais tout » entier. Accordez-moi ce que le » Pere Prieur vous a demandé de » ma part. Ce n'eſt que pour un

» an. Je vous conſeille de l'aller
» paſſer à Paris, pour achever de
» vous former à l'Académie. Ne
» m'oubliez pas ; mais penſez à
» moi ſans vous affliger. Pour-
» quoi vous affligeriez-vous ? S'il
» me reſte quelque douceur à eſ-
» pérer ſur la terre, ce n'eſt que
» dans la ſolitude que je la puis
» trouver. Ah ! laiſſez-moi pren-
» dre Dieu pour partage, puiſ-
» qu'il y a ſi peu de fond à faire
» ſur les félicités humaines. A-
» dieu. Vivez heureux, & ne vous
» ſouvenez de moi, que pour me
» rendre le Ciel favorable par vos
» prieres.

Je connoiſſois ſi bien mon Pere, que je ne doutai plus, après la lecture de cette lettre, de l'inutilité de mes inſtances Je quittai le Pere Prieur, & je retournai fort triſte au Château. J'y demeurai

encore quelques ſemaines, pendant leſquelles je ne laiſſai point paſſer de jour ſans viſiter la Chartreuſe. L'air de ſainteté qu'on y reſpiroit, l'exemple de mon Pere & peut-être auſſi la triſteſſe dont j'étois accablé, me firent naître quelques deſirs de retraite & de ſolitude. J'en communiquai quelque choſe au Pere Prieur; mais il me conſeilla, en homme de bon ſens, de ne pas prendre pour la voix du Ciel un mouvement qui ne venoit que de la mauvaiſe aſſiette de mon ame, & de ſuivre plutôt la volonté du Marquis mon Pere, qui m'avoit ordonné d'aller paſſer quelque tems à Paris. Je me laiſſai perſuader par ces raiſons. Je partis peu de jours après; & je ne pris avec moi que la Brie & Scoti, qui m'étoient également affectionnés.

J'arrivai dans cette grande ville au commencement de l'année 1680. Le surnom de Grand, qui venoit d'être donné au Roi Louis XIV. du consentement de toute l'Europe, fut l'occasion de quantité de fêtes publiques. Chacun s'empressoit de marquer son zele pour un Maître, qui faisoit tant d'honneur à la France. On ne parla, pendant plusieurs jours, que de feux de joie, de danses, & de festins. J'évitai des plaisirs que je n'étois point en état de goûter. Le fond de mélancolie que je portois sans cesse me fit choisir ma demeure, dans une rue écartée du fauxbourg Saint Germain. Je n'en sortois que le matin, pour aller prendre mes leçons à l'Académie. J'avois appris à monter à cheval, dans la ville où j'avois reçu ma premiere éducation; mais je

trouvai, dans les Maîtres de Paris, un air auquel les Etrangers ne ſçauroient atteindre. Il en eſt de même pour la danſe, les armes & les autres exercices du corps. Je me rendois enſuite chez moi, où différens Maîtres venoient m'apprendre la Muſique, & à jouer de quelques inſtrumens, pour leſquels j'avois de l'inclination. Le reſte du jour, je l'emploiois à la lecture, & principalement à l'étude de l'Hiſtoire. Je gardai cette conduite pendant trois mois, ſans lier connoiſſance avec perſonne; ce qui me fit regarder long-tems comme un homme d'un caractere farouche & peu ſociable.

Un jour que j'étois à l'Académie; je m'apperçus qu'un homme de bonne mine & fort bien mis, qui conſidéroit nos exercices, attacha les yeux ſur moi,

comme ſi ma phyſionomie l'eût frappé, & qu'il m'examina longtems avec beaucoup d'attention. Je vis enſuite que ſans ceſſer de me regarder, il parloit d'une voix baſſe à quelques Officiers de l'Académie. Je ne ſçais comment je remarquai tout cela; mais je n'y fis que légérement réflexion, & je l'oubliai tout-à-fait un moment après. Lorſque je fus retourné chez moi, Scoti qui me ſuivoit tous les jours au Manége, me dit que la même perſonne l'avoit abordé fort honnêtement, & lui avoit demandé qui j'étois: qu'aiant ſçu mon nom, il s'étoit informé d'où venoit la mélancolie qui paroiſſoit ſur mon viſage, & s'il étoit vrai que je fuſſe un ſauvage qui fuioit le commerce des hommes; qu'après avoir été ſatisfait là-deſſus, il avoit voulu

ſçavoir la rue & la maiſon où je demeurois. Je n'attribuai toutes ces queſtions qu'à la curioſité qu'on a quelquefois pour un inconnu, & je n'y penſai pas davantage. Le lendemain qui étoit un jour de fête, Scoti vint m'avertir ſur les huit heures du matin, que le Curieux étoit à ma porte, dans un caroſſe, & qu'il demandoit à me voir. J'étois encore au lit. Cette viſite, d'un homme que je ne connoiſſois point, me ſurprit. Je lui fis dire que je n'étois pas levé; & que s'il avoit quelque choſe de preſſant à me communiquer, je le priois d'entrer ſans façon. Il ſe fit conduire auſſitôt à ma chambre, & me dit en s'approchant d'un air fort noble, qu'il venoit me demander mon amitié, & m'offrir la ſienne. Je ſuis perſuadé, Monſieur, con-

tinua-t-il, que nous lierons facilement connoiſſance. Je me ſuis ſenti porté à le ſouhaiter, dès le premier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir au Manége ; & quoique je n'eſpére pas que vous puiſſiez prendre les mêmes ſentimens pour moi ſur ma phyſionomie, je me flate que mon zele & mes ſervices pourront vous les inſpirer.

Un début ſi obligeant demandoit une réponſe civile. Je la tournai le moins mal qu'il me fut poſſible ; & lui aiant fait quelques excuſes ſur ce qu'il me trouvoit au lit, je le priai de trouver bon que je priſſe du moins ma robe de chambre, pour l'entretenir plus décemment. Nous nous aſſîmes auprès du feu. Nous prîmes du chocolat ; & ce ne fut qu'après un quart d'heure de converſation

indifférente, qu'il fit retomber le discours ſur le motif de ſa viſite. Il me dit que quelque eſtime qu'il eût conçue pour moi ſur ma ſeule figure, il l'auroit peut-être conſervée ſans me la témoigner; mais qu'aiant demandé quelque éclairciſſement à un de mes domeſtiques, ſur ma naiſſance, & ſur la triſteſſe dont je lui avois paru poſſédé, il n'avoit pû réſiſter à l'envie de me connoître; qu'étant malheureux comme moi, & peut-être encore plus ſolitaire, il s'étoit imaginé que la communication de nos chagrins pourroit avoir quelque douceur pour l'un & pour l'autre: qu'il étoit rare de trouver parmi les perſonnes heureuſes & contentes, des amis qui priſſent part à nos peines, juſqu'à s'en affliger avec nous; au lieu que les perſonnes

malheureuſes trouvoient de la conſolation à s'attendrir enſemble, & à ſe plaindre de la dureté de la fortune ou de l'injuſtice des hommes. Enfin il m'apprit qu'il étoit l'aîné des neveux de Monſieur le Cardinal de Janſon : qu'aiant eu le malheur de ſe battre en duel, & de tuer ſon homme, il avoit été contraint de ſortir du Roiaume : qu'il avoit erré long-tems, toujours perſécuté par la fortune : que tout le crédit de ſon oncle ne pouvoit lui faire obtenir ſa grace ; que preſſé cependant du deſir de revoir ſa patrie, il étoit rentré en France, malgré les ordres du Roi : qu'il ſe faiſoit appeller le Marquis de Roſambert : que ſa vie étoit continuellement en danger ; mais que cette penſée faiſoit moins d'impreſſion ſur lui, que mille ſujets particu-

liers de douleur, qui rendoient ſa vie très-malheureuſe. Il me promit le récit de ſes avantures, lorſque l'habitude de nous voir nous auroit rendus plus familiers, & il me pria, de la maniere la plus tendre, de lui accorder ma confiance, comme il m'aſſuroit de toute la ſienne.

Je trouvai quelque choſe de ſi relevé & de ſi touchant dans les manieres & dans les diſcours du Marquis de Roſambert, que je n'eus pas de peine à prendre pour lui tous les ſentimens qu'il déſiroit. Nous devînmes inſéparables dès ce moment. Nos intérêts, nos occupations, nos chagrins, nos promenades, nos lectures, tout fut bientôt commun entre nous. Nous trouvâmes, dans nos caracteres & dans nos inclinations, des rapports qui ſervirent encore

à redoubler notre amitié. Combien de fois admirâmes-nous l'heureux hazard, qui avoit produit notre connoissance ? Nous passions souvent des jours entiers à nous entretenir, & nous nous séparions toujours sans lassitude. Nos entretiens rouloient sur nos malheurs, sur notre amitié, sur quelque point d'histoire, de morale, ou de religion. Le Marquis s'exprimoit avec beaucoup d'élégance & de facilité. Il pensoit juste & solidement. Cet exercice nous instruisoit, en même tems qu'il faisoit toute la douceur de notre vie. Quand il nous prenoit envie de sortir, c'étoit pour aller faire quelques tours de promenade dans un endroit écarté, ou pour visiter quelque Bibliothéque. Nous allions avec plaisir à celle de Saint Victor, les jours

qu'elle s'ouvre au Public. Le Bibliothécaire s'accoûtuma ſi fort à nous voir, qu'il nous regarda à la fin comme des perſonnes de connoiſſance, & qu'il ne fit pas difficulté de nous prêter des livres. Mais nos principales promenades étoient le Parc de Vincennes, lorſque nous voulions nous écarter de Paris, & le jardin des Chartreux, quand nous n'étions point d'humeur à paſſer plus loin. Ce fut-là qu'un jour, après avoir commencé par quelques réflexions ſur la vie tranquille de ces Solitaires, je rappellai au Marquis la promeſſe qu'il m'avoit faite de me raconter les accidens de ſa vie. Il y conſentit volontiers. Nous nous aſsîmes, & voici ce qu'il me dit; le ſincere intérêt, que j'y ai toujours pris, ne m'a pas permis de l'oublier.

HISTOIRE DU MARQUIS DE ROSAMBERT.

JE ne vous dirai rien de ma naissance, qui vous est connue; ni de mon éducation, qui n'a rien eu d'extraordinaire. Le mérite de mon Oncle a beaucoup servi à la grandeur de notre Maison. Je suis l'aîné : c'étoit sur moi que reposoient tous ses desseins : & je ne doute point qu'il ne les eût fait réussir selon ses espérances, si ma mauvaise fortune ne les eût entiérement dérangés.

Le Marquis de Forbin mon Pere, qui étoit Gouverneur d'Antibes, où il demeuroit assez ordinairement, m'envoia à Paris vers l'année 1673. pour entrer

dans les Mousquetaires. Je n'avois que dix-huit ans. De quelles folies n'est-on pas capable à cet âge, où les passions sont vives, & la raison si peu capable de leur résister ? Je donnai bientôt dans tous les excès de la jeunesse. Je fis mon apprentissage de débauche, par une avanture qui pensa me coûter la vie. Deux Mousquetaires de ma Province, qui cachoient une ame des plus basses & des plus noires sous un air noble & poli, me marquerent quelque empressement de lier une étroite amitié avec moi. Ils me regardoient comme un nouveau débarqué, qui étoit encore sans expérience, & dont il leur seroit aisé de faire leur dupe. Je ne me défiai point de leur dessein. Après quelques jours de connoissance, ils m'offrirent de

me donner à dîner chez Fracin, qui étoit, me dirent-ils, un Traiteur excellent du Fauxbourg Saint Honoré. J'acceptai la proposition. Nous fîmes effectivement bonne chere ; le vin étoit délicat ; nous demeurâmes à table jusqu'à trois heures. Un de mes compagnons se leve, fait deux tours dans la chambre, & s'avance vers la fenêtre qui donnoit sur la rue : il l'ouvre comme sans dessein ; à peine y eut-il mis la tête, qu'il se tourna promptement vers son ami qui étoit encore assis, & qu'il lui dit : Chevalier, voilà la Chesnaye qui passe ; veux-tu que je l'appelle ? Volontiers, répondit l'autre. Est-il seul ? Non, reprit celui-ci, il est avec deux Messieurs que je ne connois point : mais n'importe, nous en passerons le reste du jour plus

agréablement. Il appelle auſſitôt Monſieur de la Cheſnaye, qui ne ſe fait pas prier pour monter avec ſes deux amis. On s'aſſied, & l'on recommence à boire. Un quart-d'heure après, l'un des deux Mouſquetaires dit à l'autre : Nous demeurons ſans rien faire, nous pourrions nous occuper mieux. Veux-tu me donner ma revanche, des quatre parties de picquet que tu me gagnas hier ? La partie eſt acceptée ; on fait venir des cartes, & mes Mouſquetaires ſe mettent au jeu. Nous nous amusâmes quelque tems à les voir jouer. Enfin Monſieur de la Cheſnaye, paroiſſant ſe laſſer d'être ſpectateur oiſif, me propoſe une partie de triomphe, deux contre deux. J'y conſens. Nous jouons d'abord un écu ſeulement chaque partie. Nous en gagnâmes

dix en une heure, mon ſecond & moi. On propoſa de jouer le tout ; nous gagnons encore : le jeu s'anime. Pendant ce tems-là les Mouſquetaires ſe ſouviennent, qu'ils avoient ordre de ſe rendre à cinq heures chez Monſieur le Commandant ; ils nous demandent permiſſion de ſe retirer, ſeulement pour une demi-heure, avec promeſſe de venir nous rejoindre auſſi-tôt qu'ils ſeroient libres. Ils ſortent, & nous laiſſent aux mains. La Cheſnaye, qui perdoit, voulut jouer au lanſquenet. Je ne me fis pas preſſer, croiant que la fortune continueroit de m'être favorable : elle changea pourtant, & ſi triſtement pour moi, qu'en moins d'une heure je perdis vingt piſtoles ; c'étoit à peu près ce que j'avois d'argent ſur moi. Un air go-

guenard, répandu ſur le viſage de mes Joueurs, m'ouvrit les yeux tout d'un coup, & me fit juger qu'on m'avoit trompé : cependant comme ce n'étoit encore qu'un ſoupçon, je feignis de ne rien appercevoir, & je me diſpoſai ſeulement à me retirer, ſans attendre les deux Mouſquetaires, qui me paroiſſoient avoir oublié leur promeſſe. Je prétextai quelque affaire, & je pris congé de Monſieur de la Cheſnaye & de ſes amis. Je n'étois pas au bout de l'avanture. Fracin, qui me vit traverſer la cour, vint au-devant de moi, avec un papier qu'il me préſenta. Je lui demandai de quoi il s'agiſſoit. C'eſt, me dit-il, la carte de la dépenſe, Monſieur. Cela ne me regarde pas, lui répondis-je. Meſſieurs...... ne vous ont-ils pas ſatisfait ? Point du

tout, reprit Fracin ; ils m'ont dit en ſortant, que s'ils ne revenoient point, ce ſeroit vous, Monſieur, qui auriez la bonté de me paier. Je n'eus pas de peine alors à connoître que j'étois joué tout-à-fait. Je pris mon parti tout d'un coup ; ce fut de tirer ma montre, qui valoit trente piſtoles, & de la laiſſer à Fracin, en lui diſant que je viendrois la reprendre le jour même, & lui apporter de l'argent. Je ſortis plein de honte & de fureur ; mais ce qui acheva de me déſeſpérer, ce fut qu'en ſortant j'entendis la Cheſnaye rire de tout ſon cœur avec ſes compagnons, qui s'étoient mis à la fenêtre. Je feignis de ne les pas voir : je m'en fus droit au quartier, en roulant dans ma tête mille projets de vengeance. Je n'y trouvai point ceux que je

cherchois ; ma fureur en redoubla, & je résolus de courir tout Paris pour les trouver. Après avoir fait quantité de tours, je les apperçus enfin dans la rue de la Comédie, qui sortoient d'un Caffé. Lorsqu'ils me virent avancer vers eux, ils vinrent eux-mêmes au-devant de moi, & me firent d'abord des excuses vagues & sans vraisemblance, qui ne servirent qu'à m'irriter davantage. Je leur dis nettement qu'ils s'étoient mal adressés pour faire une dupe, & que je voulois les voir l'épée à la main l'un après l'autre. Ils se regarderent un moment ; & l'un d'eux me répondit qu'ils n'avoient pas dessein de se battre ; qu'ils alloient à la Comédie, & qu'ils vouloient bien me la payer, si je voulois les y accompagner. Vous êtes des Misé-

rables, leur dis-je d'un air furieux, qui joignez la lâcheté à la friponnerie ; mais vous me la payerez, & comptez que je trouverai le moien de vous rejoindre. Je les quittai brusquement, & je retournai à ma chambre pour prendre un peu de repos, dont j'avois besoin. A peine une heure s'étoit passée, que mon Laquais vint m'éveiller, & me remit une lettre qu'on l'avoit chargé de m'apporter promptement. Je la lûs, & j'y trouvai ces termes.

» Ce n'est point en pleine rue » qu'on attaque les gens, comme » vous avez fait tantôt. Mais si » vous avez tant d'envie de vous » battre ; ne manquez point de » vous rendre, à huit heures, der» riere le jardin des Chartreux. » On vous y attendra de pied » ferme.

Ce billet n'étoit ſigné que d'un ſeul ; & comme c'étoit de celui qui étoit demeuré en ſilence dans la rue de la Comédie, je m'imaginai qu'aiant plus de cœur que ſon compagnon, il ſe preſſoit de réparer la foibleſſe qu'il avoit marquée en ſe taiſant, dans la crainte d'être deshonoré, ſi je la publiois. Je me diſpoſai à me rendre au lieu qu'il m'aſſignoit, & j'y arrivai un peu avant huit heures, fort éloigné de penſer au malheur qui me menaçoit. Mon ennemi y étoit déja. Nous mîmes l'épée à la main, & nous nous pouſsâmes quelques bottes de fort bonne grace. J'y allois ſi vivement, que le ſang n'auroit pas tardé à couler, lorſque j'entendis crier tout d'un coup derriere moi : Tue, tue, point de quartier. Je ne fus pas maître du

premier mouvement, qui me porta à tourner la tête ; & dans l'inſtant je reçus un coup qui me perça le côté : mais heureuſement cette bleſſure ne m'affoiblit point. Je me jettai ſur la droite pour faire face aux nouveaux aſſaillans ; c'étoit l'autre Mouſquetaire, avec la Cheſnaye, qui avoient apparemment concerté de ſe défaire de moi. Ah ! lâches, m'écriai-je, trois contre un ! N'importe, vous n'aurez pas ma vie aiſément. Ils m'allongeoient pendant ce tems-là de grands coups, dont pluſieurs me percerent ; & malgré toute mon adreſſe à parer, j'aurois péri infailliblement, ſi le Ciel n'eût veillé à mon ſecours. Un Capitaine de Cavalerie, deux Lieutenans aux Gardes, & un Tréſorier de France, avoient fait une partie de mail en pleine cam-

pagne ; & cherchant une boule égarée, ils s'avancerent assez vers le lieu de notre combat, pour nous appercevoir. Leur générosité les fit accourir promptement pour nous séparer. Comme ils ne se doutoient point de l'inégalité des combattans, ils furent fort surpris de voir mes trois assassins s'enfuir à leur approche, & moi tomber presque aussitôt sur l'herbe, sans avoir la force de soutenir mon épée. Mon sang couloit à grands flots ; ils s'empresserent de me donner du secours, & banderent d'abord mes plaies avec leurs mouchoirs & leurs cravates. J'avois reçu cinq coups dans le corps, dont l'un me perçoit de part en part, & un sixiéme au travers du bras. Ils me prirent tous quatre ; & me porterent avec assez de peine jusqu'à la maison

du Trésorier de France, qui s'appelloit M. Olivier, & qui demeuroit heureusement à l'entrée du Fauxbourg Saint Michel. On fit venir promptement des Chirurgiens, qui jugerent mes plaies mortelles, & qui ne me promirent pas deux heures de vie. Ils ne laisserent pas de me traiter avec soin. Je repris peu à peu mes esprits. La quantité de sang que j'avois perdu m'avoit tellement affoibli, que je n'avois pas senti jusques-là le secours qu'on m'avoit donné. Je remerciai mes Libérateurs; & après leur avoir appris en deux mots qui j'étois, & la lâcheté de mes perfides Ennemis, je ne songeai plus qu'à me préparer à la mort. M. Olivier envoia chercher, à la hâte, un Prêtre dans son carosse. Il arriva; je me confessai. Pendant ce tems-là,

M. de la Broye, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment d'Anjou, & l'un des quatre qui m'avoient ſecouru, ſe ſouvint qu'un vieux Cavalier de ſa Compagnie, qu'il avoit amené à Paris avec lui pour faire ſa recrue, avoit un ſecret admirable pour guérir les plaies. Il prit la peine de l'aller chercher lui-même, & me l'amena lorſque je finiſſois ma Confeſſion. Je demandai ce qu'on ſouhaitoit de moi, en le voiant approcher de mon lit. Cet homme vous apporte la vie, me dit M. de la Broye; ſouffrez qu'il voie vos bleſſures. J'y conſentis, ſans difficulté. Mais le Prêtre qui m'avoit confeſſé, & qui étoit un ſaint homme, s'avança vers moi, & me dit à l'oreille : Ce ſoldat veut apparemment vous penſer du ſecret. Songez, Monſieur,

que vous venez de vous réconcilier avec Dieu. L'espérance d'une guérison incertaine vous fera-t-elle retomber dans sa disgrace ? Je répondis sans balancer : S'il y a du péché, je ne veux point être guéri. Qu'on me laisse mourir, si l'on ne peut me sauver par des voies permises. Mes quatre Libérateurs combattirent en vain cette résolution. Le Cavalier juroit, de son côté, que son remede étoit innocent ; & que l'aiant éprouvé sur plusieurs Officiers de distinction, il n'en avoit pas manqué un seul. C'est cette certitude même, reprit le Prêtre, qui me le rend suspect. Mais faisons mieux, dites-nous en quoi consiste votre secret : s'il peut être emploié sans crime, je serai le premier à vous presser de le faire. Après quelque résistance, le Ca-

valier consentit à ce qu'on lui demandoit. Mon Confesseur n'y trouva de choquant que la récitation du second verset de l'Hymne *Vexilla Regis*, qu'il falloit prononcer, en faisant trois signes de Croix aux trois mots *Mucrone diro lanceæ*. Il demanda si cela étoit absolument nécessaire. Oui, répondit brusquement le Cavalier ; mais si vous avez peur que je n'y mêle quelque diablerie, prononcez-les, & faites les bénédictions vous-même. Cette proposition parut raisonnable à tout le monde, excepté au Prêtre, qui y trouvoit toujours de la difficulté. Enfin Monsieur Olivier proposa que pour lever les scrupules, on consulteroit Monsieur l'Evêque de Vence, qui étoit à Paris, & qui avoit pris une maison dans le voisinage. Il fut sur le champ le

consulter lui-même, & mena le severe Ecclésiastique avec lui. L'Evêque de Vence étoit ami de mon Pere. Lorsqu'on lui eut proposé le cas, & qu'il l'eut décidé favorablement, il fut curieux de sçavoir mon avanture, & mon nom. On ne lui eut pas plutôt appris l'un & l'autre, qu'il se mit en chemin pour me venir voir, & m'offrir tous les secours qui dépendoient de lui. Il voulut que le Cavalier fît l'épreuve de son secret en sa présence. Nous n'en fimes plus de scrupule, sur la décision d'un homme tel que Monsieur Godeau. Il prit lui-même des Heures, se mit à genoux, & récita le *Vexilla* tout entier, en faisant des signes de croix sur mes plaies aux paroles marquées. Pendant ce tems-là, le Cavalier travailloit de son côté : il s'étoit

fait apporter du vin blanc, de la meilleure huile d'olive, & du feu dans un réchaud. Il commença par ſuçer mes bleſſures; ce qui m'affoiblit d'abord juſqu'à me faire perdre une ſeconde fois toute connoiſſance; mais je revins à moi, avec le ſecours de quelque liqueur ſpiritueuſe. Il fit chauffer enſuite du vin blanc, dont il lava mes plaies juſqu'à ce que le ſang ceſsât de couler. Il verſa quelques goutes d'huile ſur les charbons ardens; & par le moien d'un papier, roulé en forme de tuiau, il en dirigea la fumée dans mes bleſſures; ce qu'il renouvella pluſieurs fois dans l'eſpace d'un quart d'heure. Lorſqu'il eut fait cette premiere opération, il me dit d'un air gai: Je vous répons, Monſieur, que dans huit jours vous vous porte-

rez aussi bien que moi. J'étois si foible, que je ne pouvois proférer une parole. Il demanda du linge, il en fit des compresses qu'il imbiba de fumée d'huile, & me les appliqua avec autant d'adresse que le meilleur Chirurgien. Il m'ordonna d'éviter toute sorte de mouvemens, pendant vingt-quatre heures; de me tenir assez couvert pour conserver une chaleur modérée, & de prendre un consommé de trois en trois heures. Je suivis ce régime avec exactitude. Mon Esculape continua, pendant deux jours, de me visiter soigneusement. Il changeoit l'appareil quatre fois le jour, & quatre fois la nuit, en gardant des intervalles réglés, & sans emploier autre chose que sa fumée d'huile. Enfin je me trouvai si fortifié dès le troisiéme

jour, que je ne doutai plus de ma guérison.

Les premieres marques de ma reconnoissance furent pour Monsieur Olivier, qui m'avoit reçu si généreusement dans sa maison, & pour Monsieur de la Broye qui m'avoit procuré le Médecin, à qui je devois la vie. Je donnai cent écus à cet habile Cavalier; & je lui promis que tant que je serois au monde, il ne manqueroit jamais du nécessaire. Mon dessein étoit après cela, de me faire transporter chez moi, de peur de causer quelque incommodité à mes Bienfaicteurs : mais M. Olivier s'y opposa avec tant d'honnêteté & d'affection, que je fus obligé de ceder. Je demeurai chez lui quinze jours, au bout desquels je fus entiérement rétabli.

Monſieur Godeau me faiſoit l'honneur de me viſiter tous les jours, pendant ma maladie. Cet illuſtre Prélat, à qui l'âge & l'étude avoit acquis une expérience conſommée, jetta dès lors dans mon ame des ſemences de religion, & des principes de probité & de droiture, qui n'en ſont jamais ſortis. Je dois cette juſtice au Ciel, que dans tous les égaremens où je ſuis tombé depuis, j'ai toujours ſenti de vifs remords qui ont troublé mes plaiſirs, & des mouvemens ſecrets qui me rappelloient à la vertu. Je n'avois eu juſques-là que de foibles idées de religion; mais la préſence de la mort, que je ne croiois pas pouvoir éviter, me fit écouter avidement tous les diſcours de M. de Vence. Tant que je lui parus être en péril, il ne

m'en tint point d'autres que de la certitude & de la longueur de l'Eternité, & de la néceſſité de recourir à Dieu pour mériter ſes récompenſes. Il m'expliqua l'eſprit du Chriſtianiſme, & m'apprit ſur cette matiere quantité de choſes qui me ſemblerent ſurprenantes, parce que je les avois ignorées juſqu'alors. Cependant, lorſque je commençai à me trouver mieux, il y mêla des choſes moins ſérieuſes. On ſçait que la Poëſie faiſoit ſes délices; il me mit dans le goût des vers; il m'en apprit les regles, & me donna pour modele pluſieurs de ſes Piéces. Il laiſſoit paſſer peu de jours ſans compoſer quelque choſe en ce genre. Je fis plus d'une fois l'eſſai de mon talent, même avant que d'être rétabli de mes bleſſures. Enfin mon malheur ne fut

pas ſans utilité, puiſqu'il me procura les conſeils & les inſtructions de ce ſage Prélat.

Cependant je dois dire, à ma honte, que je n'en devins gueres plus ſage après ma guériſon. L'amour du plaiſir me fit bientôt oublier mes meilleures réſolutions. Je m'attachai fort à M. de la Broye, qui avoit de la naiſſance, & les manieres les plus polies. Il étoit joueur. Je le ſuivis d'abord, par complaiſance, dans quelques Académies, car je n'avois jamais aimé le jeu; mais inſenſiblement j'y pris tant de goût, que je croiois avoir perdu les jours que je paſſois ſans jouer. La baſſette étoit alors à la mode. Je m'y livrai pendant cinq ou ſix mois avec tant de fureur, que je ne pouvois m'occuper d'autre choſe. Je ne fis, pendant tout ce tems,

ni perte, ni gain considérable ; c'est-à-dire, que si je perdois quelquefois de grosses sommes, je réparois ensuite si heureusement ma perte, que je n'en étois point incommodé. Il m'arriva d'être si heureux dans une semaine, que je gagnai cinquante mille francs. Cette bonne fortune, qui sembloit devoir naturellement m'attacher encore plus au jeu, comme il arrive presqu'à tous les joueurs, fut néanmoins ce qui servit à m'en dégoûter entiérement. Je ne fus pas plutôt retiré chez moi, que je fis réflexion qu'il y avoit de la folie pour un jeune homme, à s'ensevelir dans une chambre, comme je faisois le jour & la nuit, pour se livrer aux agitations de la crainte & de l'espérance, & quelquefois au désespoir & à la fu-

reur. Je résolus de profiter de mon bonheur, en faisant servir à mes plaisirs la somme que j'avois gagnée. Cette résolution me changea tout d'un coup : je repris l'humeur gaie, & les manieres enjouées que le jeu m'avoit fait perdre, & je tâchai de me dédommager de tous les mauvais momens qu'il m'avoit fait passer. Qu'un jeune homme est content, lorsqu'avec beaucoup de disposition au plaisir, il se trouve la bourse assez bien garnie, pour ne rien refuser à ses inclinations !

Je n'avois point encore connu ce que c'est que les passions tendres ; j'en voulus faire l'épreuve. Je fus assez long-tems à trouver une personne qui me parût digne de mes désirs : enfin le hazard m'en présenta l'occasion dans une

promenade que je fis à Verſailles. Je ne manquai point d'aſſiſter au ſouper du Roi. Je me trouvai dans la ſalle près d'une vieille Dame, qui me donna lieu par ſon attention curieuſe, de lui demander ſi c'étoit la premiere fois qu'elle voioit ce ſpectacle. Elle me répondit fort honnêtement que, quoiqu'elle fût Pariſienne, elle n'étoit jamais venue à Verſailles que ce jour-là ; qu'elle voioit le Roi pour la premiere fois ; que malgré la curioſité naturelle à ſon ſexe, elle n'auroit jamais été tentée de faire ce petit voiage, ſi ſa fille, plus curieuſe qu'elle, ne l'en eût ſollicitée long-tems ; mais qu'elles auroient mieux fait de demeurer à Paris, puiſque ſa fille avoit été ſaiſie, en arrivant, d'une colique violente qui l'avoit fait ſouffrir

cruellement pendant trois ou quatre heures ; qu'à la fin son mal étoit passé, & qu'elle s'étoit endormie : que pour elle, se trouvant seule, & s'ennuiant pendant le sommeil de sa fille, elle étoit sortie de son Auberge pour voir souper le Roi. Le visage & les manieres de cette Dame me revinrent beaucoup, & je continuai de m'entretenir tout bas avec elle pendant le reste du souper. Lorsqu'il fut fini, je m'offris à la reconduire ; elle accepta mon offre. Je quittai mes amis sans les avertir, & je descendis l'escalier avec elle. Un Laquais, qui l'avoit suivie, se présenta ; nous nous rendîmes à son Auberge. Lorsque nous fûmes à la porte, elle me remercia de la maniere la plus civile : mais je la priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de sa-

luer sa fille ; elle y consentit, & nous entrâmes Si la Mere m'avoit paru agréable, je fus charmé tout d'un coup de la figure de son aimable fille. Nous la trouvâmes auprès du feu, s'entretenant avec sa femme de chambre. Elle étoit en deshabillé : elle fit d'abord quelques reproches à sa Mere, de l'avoir surprise avec moi dans cet état. La vieille Dame lui dit que je lui avois paru si sage, & que j'en avois agi si honnêtement avec elle, qu'elle n'avoit pû me refuser la liberté d'entrer, que je lui avois demandée avec instance. Nous passâmes une demi-heure, dans un entretien qui eut mille charmes pour moi : enfin la crainte de me rendre incommode, m'obligea de me retirer.

Le lendemain, je retournai vers les dix heures à leur Auber-

ge ; mais je ne les y trouvai plus. On m'apprit que la Demoiselle avoit fort mal passé la nuit, & que l'inquiétude qu'en avoit eue sa Mere lui avoit fait prendre le parti de retourner à Paris de grand matin. Cette nouvelle me toucha sensiblement ; & faisant réflexion sur la douleur qu'elle me causoit, je commençai à juger que mon cœur étoit atteint d'une sérieuse passion. Je n'étois pas assez fâché de la sentir, pour y résister. Je repris dès le même jour le chemin de Paris, dans la résolution de découvrir, à quelque prix que ce fût, un objet qui m'étoit déja si cher ; car je n'avois point eu la précaution de m'informer de son nom, ni du quartier où elle demeuroit.

J'emploiai plus de quinze jours à chercher inutilement. Enfin me

trouvant un jour dans l'Eglise de Saint Louis, au Sermon du fameux Pere Bourdalouë, j'apperçus la mere & la fille, qui n'étoient qu'à dix pas de moi. Cette vûe me fit perdre l'attention que je devois au Prédicateur. J'eus continuellement les yeux attachés sur elles, jusqu'à ce que la vieille Dame s'étant tournée vers moi, je la saluai profondément. Elle me reconnut, & je remarquai qu'elle dit plusieurs mots à sa fille, qui me regarda aussitôt. Je lui fis aussi une profonde révérence. Le Sermon fut à peine fini, que je m'approchai d'elles : je leur reprochai agréablement leur prompte retraite de Versailles, & je les assurai qu'elles ne m'échapperoient plus si facilement. En sortant du Salut, je leur offris la main pour monter dans leur carosse, & je

m'y plaçai moi-même ſans façon. Nous ſortîmes de Paris, pour faire quelques tours de promenade. Au retour, je les accompagnai juſqu'à leur maiſon, qui étoit à l'entrée de la ruë des Francbourgeois. Elles me firent l'honnêteté de m'inviter à ſouper; ce que j'acceptai avec toute la ſatisfaction imaginable.

Tout me parut ſentir ſon bien dans cette maiſon. La livrée étoit propre, les appartemens richement meublés; & ſi l'on ne nous ſervit pas un ſouper magnifique, il n'y eut rien du moins qui ne fût délicat, & bien apprêté. La vieille Dame m'apprit, pendant le repas, qu'elle étoit veuve depuis quelques années; que ſon Mari, qui avoit été long-tems Tréſorier de la Marine, & qui s'appelloit Monſieur de Colman, lui avoit

laiſſé de gros biens avec une fille unique ; qu'elle ne s'étoit occupée depuis ſon veuvage, que du ſoin d'élever ſa fille ; qu'elle voioit peu de monde, & qu'elle étoit à peine connue dans le quartier. Elle me parla néanmoins de quelques perſonnes de qualité, qui avoient de la conſidération pour elle, & qu'elle voioit familiérement.

Je lui découvris de mon côté le nom de ma famille, & les occupations qui me retenoient à Paris. Je lui parlai, avec tranſport, du bonheur que j'avois d'entrer dans ſa connoiſſance, & de l'envie que je ſentois de la cultiver d'une maniere qui la perſuaderoit de l'eſtime que j'en faiſois. La ſoirée ſe paſſa ainſi, avec un contentement qui me parut réciproque. Je jettois ſans ceſſe les yeux

ſur Mademoiſelle de Colman, & j'appercevois quelquefois les ſiens qui ſe tournoient vers moi, avec une douceur dont j'étois charmé.

La nuit étoit fort avancée, lorſque je quittai cette aimable compagnie. Il y avoit aſſez loin de leur maiſon juſqu'à la ruë où je demeurois; je cherchai long-tems un caroſſe de louage ſans en pouvoir rencontrer. Après avoir marché quelque tems à pied, j'entendis ſonner une heure. J'eus quelque inquiétude de me trouver ſi tard, & ſeul dans les ruës. La Police étoit alors fort mal obſervée à Paris, & l'on entendoit parler tous les jours de quelque meurtre qui s'étoit commis la nuit. Cette réflexion m'obligea de tenir mon épée nue à la main, & je marchai ainſi, préparé à tout évenement. Comme je traverſois la rue Saint

Martin, pour gagner celle de Saint Honoré où j'étois logé, je vis à dix pas de moi trois femmes assises sur le seuil d'une porte, qui garderent un profond silence lorsqu'elles m'eurent apperçu. Ce sexe n'est pas fait pour épouvanter. Surpris néanmoins de les voir dans une posture si tranquille à cette heure, j'avançai vers elle. Ma présence les allarma : elles me demanderent fiérement, si je desirois quelque chose. Rien, leur dis-je, que l'occasion de vous rendre service ; mais je vous avoue, Mesdames, que je ne m'attendois pas à une si belle rencontre. Passe ton chemin, me dit l'une d'elles. Je crus reconnoître au son de sa voix, que c'étoit un homme. Je répondis pourtant : Voilà bien de la grossiéreté pour une belle Dame.

Avez-vous entendu que je vous ai offert honnêtement mes ſervices ? Eh bien, Monſieur, reprit une voix plus douce, on les accepte ; mais à condition que vous me direz ſans déguiſement qui vous êtes. Je ſuis Mouſquetaire, lui dis-je. Si vous êtes Mouſquetaire, continua la même perſonne ; je ne doute pas que vous ne ſoyez homme d'honneur : ayez pitié de moi, Monſieur, & donnez-moi quelque ſecours. Ces dernieres paroles furent prononcées d'un ton ſi touchant, qu'elles m'attendrirent. Cependant j'entendis la voix d'un homme, qui diſoit tout bas : Y penſez-vous, Mademoiſelle, de vous fier à un inconnu ? Prenez courage, nous ſommes preſque à la moitié du chemin. Je n'en puis plus, répondit la Demoiſelle ; je m'affoiblis telle-

ment, que j'appréhende de ne pouvoir aller plus loin. Que voulez-vous que je faſſe ? Monſieur le Mouſquetaire aura compaſſion d'une Malheureuſe, qui eſpére tout de ſa généroſité.

Du caractere dont je ſuis, il n'en falloit pas tant pour m'exciter à tout entreprendre. J'offris, à cette Demoiſelle affligée, tous les ſecours qui dépendoient de moi ; & je l'aſſurai d'un ton à me faire croire, qu'elle n'avoit rien à craindre, tant qu'il me reſteroit un ſouffle de vie. Elle me dit que la premiere faveur qu'elle attendoit de moi, étoit de la conduire dans quelque endroit où elle pût ſe repoſer & demeurer inconnue ; qu'elle m'inſtruiroit-là de toutes ſes infortunes ; qu'en attendant, elle pouvoit m'aſſurer que je n'obligerois pas

une ingrate, ni une personne du commun. Je lui fis entendre que, si elle vouloit être bien cachée, elle ne pouvoit être mieux que dans mon appartement. En effet j'occupois deux chambres & un cabinet fort bien meublés. Mon valet de chambre, & un laquais que je m'étois donné depuis que j'avois gagné quelque chose au jeu, logeoient au-dessus de moi; de sorte que j'étois seul maître de l'escalier, dans un bâtiment qui n'avoit que deux étages. Il étoit situé d'ailleurs au fond d'une cour, où j'étois aussi tranquille, que si j'eusse été seul à Paris.

La Demoiselle consentit à me suivre. Je lui prêtai le bras pour la soûtenir; elle s'appuioit, de l'autre côté, sur une des deux femmes qui l'accompagnoient. Nous marchâmes ainsi jusqu'à

mon logis, ſans mauvaiſe rencontre. Mes deux valets, qui m'attendoient, ouvrirent la porte, & nous montâmes dans mon appartement. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'aiant regardé plus attentivement mes trois compagnes, j'en reconnus une pour un Cordelier ! Que vois-je ? mon Pere, lui dis-je avec une eſpece de ſaiſiſſement ; n'êtes-vous pas Cordelier ? Oui, Monſieur, me répondit-il, je le ſuis ; il ne faut point que cela vous cauſe de peine ; nous vous informerons de tout, lorſque Mademoiſelle aura commencé à reprendre ſes eſprits. Je fis apporter ſur le champ des liqueurs, des biſcuits, & tout ce qui ſe trouva chez moi de plus propre à la ſoulager. Nous nous mîmes tous quatre auprès d'un grand feu. Ce fut alors que je

commençai à me ſçavoir bon gré de ma généroſité. La jeune Demoiſelle, malgré ſa pâleur, qui étoit l'effet de la crainte, paroiſſoit d'une beauté éblouiſſante. L'inquiétude, qui étoit peinte dans ſes yeux, n'avoit pu en obſcurcir entiérement l'éclat : elle y répandoit une langueur, qui les rendoit infiniment touchans. Je n'épargnai rien pour la raſſurer, par toutes ſortes d'honnêtetés & d'aſſurances de ſervices. Je fis préparer un lit qui étoit dans le cabinet, afin qu'elle y pût paſſer tranquillement le reſte de la nuit, & je la preſſai d'aller prendre le repos dont elle avoit beſoin. Il n'eſt pas juſte, me dit-elle, que je vous laiſſe ignorer plus longtems l'obligation que je vous ai ; vous me ſauvez la vie, & vous la ſauvez en même tems à un inno-

cent, qui auroit été la malheureuse victime d'une barbare colere. Permettez-moi de vous cacher mon nom pour aujourd'hui. Je suis d'une des meilleures familles de Paris. J'ai un Amant, qui mérite mille morts, s'il m'est infidele, mais qui ne sçauroit être assez plaint, si me conservant la tendresse qu'il me doit, il ignore mes malheurs & les siens. Ma foiblesse m'a fait consentir à ses désirs. Je porte dans mon sein le fruit de nos amours. Mes deux freres, sous la puissance desquels je suis restée après avoir perdu mon Pere & ma Mere, ont découvert ce que j'ai tâché inutilement de leur déguiser; ils y ont cru leur honneur intéressé, & cette imagination leur a fait former le dessein d'une cruelle vengeance. Voilà le Pere, continua-t-elle

t-elle en montrant le Cordelier, qui vous apprendra tout le reste; pour moi je vais user à présent de la liberté que vous m'accordez de me retirer. Après m'avoir salué avec beaucoup de grace, elle passa dans le cabinet, & se fit suivre de l'autre personne, qui étoit sa Femme de chambre.

Je priai le Cordelier, avec impatience, de me raconter la suite d'une histoire si intéressante. Il prit la parole, & me dit qu'il avoit cru périr cette nuit; que jamais il n'avoit eu tant de fraieur, ni tant de sujet d'en avoir: qu'il étoit Cordelier du grand Couvent, & que depuis long-tems il ne s'occupoit qu'à confesser, & à diriger les consciences, ce qui l'avoit rendu célébre dans Paris. Il m'apprit aussi son nom, que je n'ai pas retenu. Cette nuit,

me dit-il, comme je me levois pour aller à Matines, le Portier du Couvent m'eſt venu avertir qu'il y avoit un caroſſe qui m'attendoit à la porte, pour aller confeſſer promptement M. le Duc de Briſſac, qui ſe mouroit d'une attaque d'apoplexie. Je m'habille à la hâte, ſans la moindre défiance, & je me rens à la porte. Je n'avois pas beſoin de parler au Pere Gardien, parce que j'ai une permiſſion générale de ſortir, dans de pareilles néceſſités. Un Laquais ouvre la portiere du caroſſe; je monte, on la referme; & nous marchons grand train. Je me ſuis bien apperçu, malgré l'obſcurité, qu'on me faiſoit faire plus de chemin qu'il n'y en avoit juſqu'à l'hôtel de Briſſac, & que nous nous éloignions du Fauxbourg Saint Germain : mais comme je

ne me défiois de rien, je me ſuis imaginé que Monſieur le Duc étoit tombé malade ſubitement, dans quelqu'autre Hôtel que le ſien. Enfin le caroſſe s'arrête, après de longs détours, dans une rue du Marais, vis-à-vis une grande porte cochere. Cette porte s'ouvre auſſitôt ; je vois paroître trois ou quatre perſonnes maſquées, qui s'approchent de moi avec un mouchoir à la main, & qui me prient aſſez honnêtement, de permettre qu'on me bande les yeux avant que de ſortir du caroſſe. Sur quelques difficultés que je faiſois d'abord, on m'a dit que je n'avois rien à craindre ; qu'on n'avoit à faire de moi que pour une demi-heure ; qu'au reſte il ſeroit inutile de réſiſter, puiſque je n'étois pas le plus fort. J'ai ſouffert, en tremblant, tout ce

qu'on a voulu. On m'a fait descendre, les yeux bandés. J'ai marché pendant quelque tems, sans sçavoir où j'allois : on me conduisoit par la main, & l'on me répétoit de tems en tems de ne rien craindre. Enfin l'on m'a débandé les yeux, & je me suis trouvé dans une grande salle, fort bien meublée. Un de mes conducteurs m'a dit : Reprenez vos esprits, mon Pere ; entrez dans cette salle voisine ; vous y trouverez deux femmes, qu'il faut que vous confessiez le plus promptement que vous pourrez : on vous reconduira ensuite à votre Couvent, sans vous faire aucun mal. On m'a laissé seul. Je suis entré dans une chambre, dont la porte étoit entr'ouverte, & j'y ai trouvé effectivement les deux Demoiselles qui sont ici, toutes

deux les larmes aux yeux, & poussant de grands soupirs. Dès qu'elles m'ont vû paroître, elles se sont jettées à mes pieds, en me priant de leur faire accorder du moins la vie. Je leur ai dit que je n'avois aucun pouvoir, que j'avois reçu ordre de les confesser, que j'ignorois absolument de quoi il s'agissoit. On parle de me confesser! s'est écriée la jeune Demoiselle; les Cruels ont donc résolu de m'ôter la vie! Ah! Marianne soutiens-moi, a-t-elle dit à sa Femme de chambre; je suis perdue, mes cruels freres vont nous donner la mort. Là-dessus, elles se sont mises à pousser toutes deux des cris pitoiables. Les Masques sont revenus au bruit qu'elles faisoient; & loin d'en paroître touchés, ces Misérables ont insulté brutalement à la dou-

leur de leur ſœur. Allons, ont-ils dit, Meſdames les P....., il faut expier votre folie. Finiſſez, je vous prie, ce tintamare, & ſongez plutôt à faire votre paix avec le Ciel ; nous ne vous donnons qu'un quart-d'heure pour penſer à vous. Ils ont regardé enſuite à leur montre quelle heure il étoit, & ſont ſortis, en jurant qu'ils reviendroient au bout d'un quart-d'heure. Je vous avoue, continua le Cordelier, que ce ſpectacle m'a épouvanté moi-même ; & qu'au lieu d'exhorter mes Pénitentes à ſe préparer à la mort, je leur ai dit tout bas : Meſdemoiſelles, nous ſommes ſeuls ; n'y a-t-il point moien de ſe ſauver ? Où donnent ces fenêtres ? Malheureuſement, elles donnoient ſur le jardin. Cependant lorſque j'ai ſçû que les murailles du jardin

bordoient la rue, j'ai conçu quelque espérance de sortir d'un si mauvais lieu. Nous sommes descendus dans le jardin, sans faire le moindre bruit. Nous nous étions munis de trois chaises, pour faciliter notre évasion; mais elles ont été inutiles. La Femme de chambre nous a fait remarquer un grand espalier, qui s'élevoit jusqu'au haut du mur. Je suis monté le premier, pour prêter la main aux deux Demoiselles; elles m'ont suivi avec un courage admirable. Il étoit plus difficile de descendre, que de monter; mais la nécessité ne permet pas de songer au péril. Je me suis coulé fort heureusement jusqu'à terre, & je les ai reçues sur mes bras. Nous nous sommes éloignés, sans perdre de tems, de ce lieu maudit; & la lassitude avoit contraint ces

deux pauvres Demoiselles à se reposer un moment, lorsque vous nous avez rencontrés. Mon dessein étoit de les conduire chez une Dame de mes amies, qui demeure près de notre Couvent; mais je ne suis pas fâché que nous soions tombés entre les mains d'un aussi honnête homme que vous le paroissez.

Ce récit me causa une véritable compassion. Je fis coucher le Cordelier dans le lit de mon valet de Chambre; & je me couchai dans le mien, en m'entretenant d'une si étrange avanture. Je ne fus pas plutôt reveillé, que je pensai sérieusement aux suites qu'elle pouvoit avoir. Je trouvois fort plaisant qu'un Mousquetaire de mon âge fût obligé de donner sa chambre pour asile à une Demoiselle de dix-sept ou dix-huit

ans. Un Cordelier, une Femme de chambre ſous ma protection; tout cela avoit l'air d'une petite République d'Avanturiers, dont je pouvois me conſidérer comme le Chef. Je me levai dans ces réflexions; & lorſque la jeune Demoiſelle fut en état d'être vûe, je me préſentai à elle, avec une gravité qui confirma l'opinion qu'elle avoit de ma ſageſſe. Je lui renouvellai l'offre de mes ſervices. Elle jetta d'abord quelques ſoupirs, qui furent ſuivis des aſſurances les plus vives de ſa reconnoiſſance. Elle me pria de faire appeller le Pere Cordelier : elle le remercia de la fatigue qu'il avoit eſſuiée pour elle; elle lui fit promettre un ſecret inviolable ſur tout ce qui s'étoit paſſé. Le bon Pere s'y engagea par ſerment. Il ſortit, pour retourner à ſon Couvent, où il

craignoit qu'une ſi longue abſence ne le rendît ſuſpect.

Je demeurai ſeul, près du lit de la Demoiſelle. Après m'avoir appris ſon nom, elle me dit : Il faut, Monſieur, que j'aie une haute idée de votre vertu, pour demeurer avec vous dans la ſituation où je me trouve. Les preuves, que j'en ai déja reçûes, me garantiſſent l'avenir. Mais ce n'eſt point aſſez : puiſque vous êtes devenu mon Libérateur, j'attens des effets conſtans de votre généroſité.

Le plus preſſant de mes déſirs, eſt de donner de mes nouvelles à mon Amant. Hélas ! ſi ma mauvaiſe Etoile ne lui a pas changé le cœur, quelle va être ſa déſolation, lorſqu'il apprendra ce que je ſouffre pour lui ! Il eſt Capitaine dans le Régiment de..... les or-

dres de la Cour l'ont obligé, depuis deux mois, de ſe rendre à ſa Garniſon. Trouvons, je vous prie, quelque expédient pour le tirer de-là, & pour l'engager à me venir conſoler par ſa préſence. Je lui répondis qu'une Demoiſelle auſſi accomplie qu'elle, n'aiant pu faire choix que d'un honnête homme pour ſon Amant, je ne doutois point qu'il ne ſe hâtât de venir à la premiere nouvelle de ſon malheur; que pour éviter les riſques d'une lettre & les longueurs des voies ordinaires, je ferois partir volontiers mon Valet en poſte, avec un billet de ſa main; & que ſi elle le jugeoit néceſſaire, j'étois diſpoſé à lui rendre moi-même ce ſervice. Elle accepta la propoſition de faire partir mon Valet. Elle écrivit ſur le champ une lettre de quatre

pages. Les chevaux ſe trouverent prêts en moins d'une heure.

Je fis quelques réflexions ſur cette démarche, pendant qu'elle écrivoit ſa lettre. Comme je n'avois qu'une envie ſincere & déſintéreſſée de la ſervir, il me ſembla que la délicateſſe de ſon Amant pourroit être bleſſée, de la trouver entre les mains & ſous le pouvoir d'un Mouſquetaire. Je lui fis faire cette attention, dont elle me ſçut bon gré, & nous conclumes qu'elle prendroit une chambre dans la même maiſon, mais ſéparée de mon appartement. J'allai auſſitôt propoſer la choſe au maître du logis, qui nous en accorda une, telle que nous la déſirions. Je fis enſuite partir mon Valet, avec les inſtructions néceſſaires.

Je retournai près d'elle, pour

lui offrir ma bourſe : elle fit quelque difficulté d'accepter mes offres, quoiqu'elle manquât de tout. Elle me dit qu'eſpérant de voir bien-tôt ſon Amant, elle comptoit de ſe trouver dans l'abondance à ſon arrivée. Je ne la preſſai point ; mais, en ſortant, je mis ſur la table une bourſe de cent louis d'or, qui faiſoient environ deux mille francs ; & j'ordonnai en particulier, à ſa femme de chambre, d'acheter promptement tout ce qui lui étoit néceſſaire.

Quelque diverſion que cette avanture eût faite à ma paſſion naiſſante, elle n'avoit point effacé dans mon cœur l'image de Mademoiſelle de Colman. Dès que j'eus un moment de liberté, je réſolus d'aller chez elle, & de ne pas différer à lui offrir un cœur

où elle regnoit abſolument. Je crus qu'aiant été élevée dans la retraite, je n'avois point à garder avec elle toutes les régularités de la galanterie. Les Coquettes en ont fait un art, mais il faut de l'uſage pour en ſçavoir les principes; ils ne ſont gueres connus d'une jeune perſonne, qui eſt éloignée du commerce du monde, & qui ne prend point d'autres ſentimens que ceux que la nature lui inſpire. J'entrai chez elle, comme ſi j'y euſſe été connu depuis long-tems. Je me fis conduire à ſa chambre. Heureuſement Madame de Colman n'étoit pas encore levée. Je dis à ſon aimable fille tout ce que la paſſion parut m'inſpirer de plus tendre: elle en rougit d'abord, & elle parut m'écouter à regret; mais je lui marquai tant de reſ-

pect & de véritable tendresse, que je m'apperçus à la fin qu'elle y trouvoit quelque douceur. Monsieur, me dit-elle en finissant notre entretien, je souhaite que tout ce que vous me dites soit sincere. Sa Mere, qui parut en ce moment, m'empêcha de lui renouveller les assurances de ma sincérité. Je les accompagnai à la Messe; j'en revins avec elles: nous dinâmes ensemble, & la journée se passa avec tous les charmes qu'on trouve dans une nouvelle passion. Vous verrez, continua le Comte de Rosambert, que ce n'est pas sans raison que j'entre dans le détail de toutes ces circonstances.

Je me rendis le soir chez moi. La Demoiselle, dont je vous cache le nom par considération pour sa famille, avoit quitté mon

appartement, pour occuper la chambre que j'avois fait préparer. Je la priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de manger avec elle ; & je vous avoue que je remarquai, dans ses manieres, & dans le tour de son esprit, quelque chose de si touchant, que j'eus besoin de toute la force de l'honneur pour retenir mon cœur dans de certaines bornes. Notre entretien tomba insensiblement sur les suites malheureuses des plus cheres passions. Elle me dit qu'elle avoit prévû tout ce qui lui étoit arrivé, mais qu'elle n'avoit pu résister à l'impétuosité de son penchant ; que sa consolation étoit d'avoir un Amant, qui méritoit les peines auxquelles elle s'étoit exposée pour lui : qu'elle étoit presque assurée de n'avoir plus que trois ou quatre

mois à vivre ; mais qu'elle attendoit la mort ſans fraieur, parce qn'elle s'y étoit expoſée volontairement. Ce langage me frappa. Je lui demandai ſur quel fondement elle parloit de ſa mort, comme d'une choſe ſi certaine. C'eſt, me répondit-elle, que je n'eſpére pas de ſurvivre à mes couches. J'ai une horreur inexprimable, pour ce fatal & honteux aſſujettiſſement de notre ſexe. Je n'y ſçaurois penſer ſans reſſentir des mouvemens qui me mettent hors de moi-même, & des douleurs déja pires que celles de la mort. Je ſuis d'ailleurs du tempérament le plus délicat. Ainſi je regarde la fin de ma vie comme fort prochaine. J'en ai fait le ſacrifice à mon Amant, en lui donnant toute ma tendreſſe. Je ſçavois bien, continua-t-elle,

que je n'étois point capable d'aimer médiocrement : j'ai tout envisagé, & jamais il n'y eut de malheurs si prévûs, ni si volontaires que les miens.

Je me hazardai là-dessus à lui demander, pourquoi elle ne s'étoit point opposée au progrès d'une passion, dont elle prévoioit des suites si malheureuses. Je conçois bien, lui dis-je, que lorsqu'un cœur, tel que vous me dépeignez le vôtre, est une fois enflammé, il lui est difficile de garder des mesures, & de modérer ses désirs; mais, vous connoissant si bien vous-même, comment ne vous êtes-vous pas précautionnée contre toutes sortes d'engagemens ? J'ai toujours cru qu'il étoit aisé à une personne de votre sexe, de se garantir de l'amour.

Elle me répondit : Si vous l'avez toujours cru, vous vous êtes toujours trompé. Je juge de toutes les femmes par moi-même. Nos premiers mouvemens nous portent à la tendresse. Cette disposition naît avec nous. Elle ne nous quitte jamais ; & s'il se trouve quelques femmes qui meurent sages, il faut qu'elles aient combattu pendant toute leur vie. Combien croiez-vous, continua-t-elle, que l'éducation qu'on nous donne, & la mollesse dans laquelle on nous éleve, contribuent à fortifier ce premier penchant ? J'ai fait cent réflexions sur la nature de mon esprit, & sur celle de mon corps. Je suis foible & tendre, voilà ce que j'ai apporté en naissant ; mais les lectures, les spectacles, les conversations m'ont rendue folle, voilà

ce que je dois à la maniere dont j'ai été élevée. Dès l'âge de douze ans, je me formois l'idée d'un Amant, tel que je l'aurois souhaité pour être heureuse : ce fantôme m'accompagnoit par-tout, & je sentois déja pour lui les désirs qu'inspire la réalité. J'étudiois tous les hommes que j'avois occasion de connoître, & je les aimois à proportion qu'ils me sembloient approcher de la parfaite image que je portois dans mon cœur. Lorsque je vis pour la premiere fois celui que le sort avoit destiné pour être mon Amant, je sentis des mouvemens extraordinaires, qui sembloient m'avertir que c'étoit-là l'homme que j'aimois depuis quatre ou cinq ans sans le connoître. Il prit pour moi des sentimens, dont il n'eut pas de

peine à me persuader. Plus je le voiois, plus je lui trouvois de rapport avec mon idole, & bientôt il ne fut plus qu'une même chose avec elle. Ce n'est pas que je ne lui aie fait acheter ma conquête assez cher : mais à quoi sert la résistance d'une femme, qu'à irriter ses propres désirs ? Je voulois garder quelque dehors de bienséance, & m'assurer que j'étois aimée. Lorsque je crus l'être, j'ouvris mon cœur à la plus violente passion qui fut jamais. Vous me demanderez pourquoi je n'ai pas du moins évité la derniere foiblesse ? Mais une femme est-elle maîtresse d'elle-même, quand elle est sans cesse avec un homme qu'elle a rendu le maître de son cœur ? J'ai compté sur la tendresse & sur la générosité de mon Amant ; je l'aimerois

bien peu, si je pouvois le croire capable de me trahir.

La conversation dura long-tems sur cette matiere. Je la consolai autant que je pus par l'espérance d'un avenir heureux, qui la rejoindroit bien-tôt à l'objet de ses désirs. Effectivement je ne pouvois m'imaginer qu'il y eût au monde un homme assez lâche, pour abandonner une femme après l'avoir réduite à cet état. J'aurois répondu, sur ma vie, de la fidélité de son Amant. Le portrait, qu'elle m'en avoit fait, me prévenoit en sa faveur ; & je n'avois pas moins d'impatience qu'elle de le voir arriver, pour en faire un Ami.

Je soupai tous les 'ours avec elle, jusqu'au retour de mon Valet. J'avois soin de me rendre de bonne heure au logis, pour la

ménager dans l'état où elle étoit ; car sa grossesse paroissoit avancée. Le reste du jour, je le passois presque entier chez Mademoiselle de Colman. Enfin, huit jours après, je rencontrai mon Valet qui arrivoit en poste. Surpris de le voir seul, je lui demandai si Monsieur de...... ne venoit point par derriere. Il me fit, sans répondre, quelques signes de tête, qui me firent mal augurer du succès de sa commission. Il me présenta une lettre, qui étoit pour la Demoiselle. J'allai chez elle, sans perdre un moment ; & je la lui remis, en lui disant qu'elle devoit connoître cette écriture.

Elle l'ouvrit ; à peine avoit-elle eu le tems d'en lire les premieres lignes, qu'elle tomba sans connoissance à mes pieds. Sa chûte fut si violente, que je craigni-

beaucoup pour elle. Je lui fis donner néanmoins de si prompts secours, qu'elle recouvra la connoissance. Mais, bon Dieu ! qu'il eût bien mieux valu que cet évanouissement eût terminé sa vie ! Malgré la foiblesse qu'il lui avoit causée, elle se leva comme une furieuse, & se jetta sur mon épée, qu'elle tira du fourreau avant que j'eusse le tems de m'en appercevoir. Je l'avois mise, suivant ma coûtume, sur une chaise en entrant dans sa chambre, parce que je croiois n'en devoir sortir qu'après avoir soupé. Elle s'en seroit percée infailliblement, si je ne me fusse jetté sur elle pour l'arrêter. J'eus besoin de toute ma force ; & ce fut avec des difficultés infinies, que je la fis asseoir dans un fauteuil, en lui tenant les mains, de peur qu'elle n'attentât

tenrât autrement ſur elle-même.

Après y avoir demeuré plus d'un quart d'heure, ſans me dire une ſeule parole, je vis que les larmes commençoient à couler de ſes yeux. Elle me pria d'un ton aſſez doux, de lui laiſſer les mains libres, en m'aſſurant qu'elle n'uſeroit pas mal de cette liberté. Je lui dis : Qu'eſt-ce donc, Mademoiſelle, qui a pu vous cauſer tant d'agitation ? Je vous parle depuis un quart-d'heure ; vous ne me répondez pas : craignez-vous de me confier vos peines ? Non, Monſieur, me répondit-elle ; mon deſſein n'eſt pas de vous rien cacher. Ecoutez-moi, je vais vous ouvrir mon cœur. Mon Amant m'abandonne ! Le Soleil n'a peut-être jamais éclairé de perfidie ſi lâche & ſi noire. Le Ciel l'en punira ; il me doit cette

justice. Dans le premier transport où cette funeste nouvelle m'a jettée, j'étois capable de me donner la mort, si vous n'aviez arrêté mes mains : oui, il est certain que j'allois me la donner ; mais c'est cette pensée même, qui m'a ouvert les yeux tout d'un coup sur l'excès de ma folie. Je n'ai pas plutôt été assise sur ce fauteuil, que mes regards sont tombés sur votre épée, que je vois encore là toute nue. J'ai frémi, comme si je l'eusse déja sentie dans mes entrailles. Je ne sçais comment il est arrivé que d'un moment à l'autre, la raison m'est revenue. J'ai fait plus de réflexions, dans l'espace d'un demi-quart d'heure, que je n'en ai fait de toute ma vie. En un mot, vous me voiez non-seulement résolue de vivre, mais de renoncer à l'amour, à la

haine, & au monde même, s'il ſe peut; car je n'ai plus d'autre parti à prendre. Aidez moi dans mon deſſein. Je vous devrai deux ou trois fois la vie. J'ai une Tante à l'Abbaïe de P. R., qui n'eſt qu'à quelques lieues de Paris. Elle m'aime, & je ſuis ſûre qu'elle me fera recevoir volontiers dans cette Maiſon. Je veux l'aller voir promptement, lui faire l'aveu de toutes mes foibleſſes, & lui demander le moien de les réparer. Le Ciel, qui m'inſpire ce deſſein, applanira les difficultés. Que dites-vous de tout cela ? ajouta-t-elle en me regardant.

Je lui répondis que j'avois peine à le comprendre, & que je ne pouvois aſſez l'admirer. Mais, lui dis-je, Mademoiſelle, s'il m'eſt permis de faire quelque réflexion ſur un ſi beau deſſein, il me ſem-

ble que l'embarras où vous êtes y mettra quelque obſtacle : vous ne ſongez point que vous portez un fardeau,dont il faut vous délivrer auparavant. Bien entendu, reprit-elle ; & c'eſt ſur quoi j'ai principalement beſoin de votre ſecours. Nous verrons enſemble,par quels moiens nous pourrons préparer ma Tante à recevoir ma premiere viſite ; car mes freres l'auront prévenue ſans doute ſur mon évaſion. Pendant que je traiterai avec elle , mes couches s'avanceront , & me laiſſeront enfin la liberté que je déſire. Permettez-moi de prendre maintenant un peu de repos ; j'ai beſoin de me remettre de l'agitation où vous m'avez vûe.

Qui n'auroit cru comme moi , après un diſcours ſi tranquille & ſi ſérieux , que cette infortunée

Demoiselle étoit entiérement revenue à elle-même, & que ses résolutions étoient sinceres? Il ne vous paroîtra pas croiable qu'une femme, dans le fort de sa passion, ait pu pousser la dissimulation si loin. Je la quittai, après avoir recommandé à sa Femme de chambre de la faire mettre au lit. Elle consentit à tout ce qu'on voulut. Lorsqu'elle se fut couchée, elle ordonna, sans faire paroître la moindre émotion, qu'on la laissât seule. La Femme de chambre sortit. Je me retirai dans mon cabinet, où je m'occupai de quelque lecture. Environ deux heures après, la maîtresse du logis vint à moi toute effraiée, avec la Femme de chambre, qui étoit pâle comme la mort. Ah! Monsieur, me dirent-elles, il est arrivé quelque malheur. Nous avons vû tom-

her plusieurs goutes de sang, du plancher de la chambre de Mademoiselle. Nous sommes allées à sa porte; nous l'avons trouvée fermée. Elle en a tiré la clé: nous avons heurté assez fort; elle refuse d'ouvrir & de répondre. Venez vous-même; & dites-nous ce qu'il faut que nous fassions. J'y courus sur le champ. Je frappai rudement à la porte. On ne répondit point. Alors, sans balancer, je pris une longue buche que je glissai entre le seuil & la porte; & du premier effort, je la levai de dessus ses gonds. Nous entrâmes, & nous vîmes le plus affreux spectacle du monde. Des flots de sang couloient du lit sur le plancher. Je m'approchai. La pauvre Demoiselle étoit couchée sur le dos, sans vie & sans mouvement; elle s'étoit enfoncé, dans

le cœur, le couteau dont elle avoit coûtume de se servir à table. Je le tirai promptement de la plaie, où il étoit encore. Les deux femmes commencerent à jetter des cris. Je les fis taire, en leur faisant entendre qu'elles alloient se perdre, & moi avec elles. Je les envoiai chercher de l'eau, pour laver les traces du sang. Pendant qu'elles y travailloient de toute leur force, je jettai les yeux sur la table, & j'apperçus un papier : je le pris, & j'y lûs ces mots.

» Trop généreux Mousquetai-
» re, je vous demande pardon de
» vous avoir trompé. Il m'étoit
» impossible autrement d'exécu-
» ter le dessein que j'ai pris de
» mourir. Votre aveugle amitié,
» pour une Malheureuse, vous
» empêcheroit de voir que la

» mort lui eſt devenue néceſſai-
» re, dans l'horrible état où elle
» eſt réduite ; & croiant me ſer-
» vir, vous augmenteriez mes
» maux en me conſervant la vie
» malgré moi. Adieu. Je meurs
» contente. Le Ciel, qui ne pu-
» nit que les crimes, aura pitié
» de mon ame. Je n'ai d'inquié-
» tude, que pour le malheureux
» fruit qui eſt dans mon ſein. Je
» crois que ſi l'on me fait ouvrir
» promptement après ma mort,
» on pourra le baptiſer. J'aurai
» ſoin de me donner le coup
» vers le cœur, pour épargner ce
» pauvre petit Innocent. Adieu,
» généreux Mouſquetaire. J'em-
» porte une parfaite reconnoiſ-
» ſance pour tous vos bienfaits. »

Cette lettre me pénétra d'horreur, de pitié & d'admiration. J'étoit ſi ſaiſi, que je ne ſçavois

à quoi me déterminer. Cependant le péril étoit pressant. J'envoiai mon Valet de chambre avertir, un Chirurgien voisin, de se rendre sur le champ chez moi, avec les instrumens nécessaires pour une opération dangereuse. Il vint aussi-tôt. Je lui fis promettre le secret, avant que de l'introduire dans la chambre ; & lui aiant raconté en peu de mots ce qui venoit d'arriver, je lui fis commencer l'opération en ma présence. Elle fut heureuse. L'enfant avoit assez de vie, pour m'assurer que nos soins n'étoient pas inutiles. Il mourut une demiheure après. Je fis porter, pendant la nuit, les deux corps au Cimetiere de Saint Nicolas des Champs. On les passa par-dessus la muraille, à l'aide de quelques échelles, & je les fis enter-

rer à mes yeux dans une même fosse.

Cette funeste avanture fit sur moi des impressions terribles. Elle servit sur-tout à me dégoûter du commerce des femmes ; & je résolus d'y renoncer entiérement. Je commençai par changer de demeure. Je pris un appartement au Fauxbourg Saint Germain, dans la rue de la Comédie. Les huit premiers jours, je demeurai comme absorbé dans ma chambre, uniquement occupé du tragique évenement dont j'avois été témoin. Mais j'étois né pour les avantures, & j'en avois bien encore à essuier avant que de devenir tranquille.

Je fis connoissance, à la Comédie, avec le Marquis de Sévigny, fils de la célébre Marquise de ce nom. Il étoit de mon âge.

Notre amitié se forma sans préparation. Nous avions à peu près les mêmes goûts & les mêmes penchans. Dès le premier jour de notre connoissance, nous liâmes une partie de plaisir pour le lendemain. Elle s'exécuta très-agréablement. Il amena avec lui Monsieur de Racine, qui s'étoit déja fait connoître par ses belles Tragédies, & Monsieur l'Abbé de Cogan, qui passoit pour un très-bel esprit. Monsieur de Racine nous apprit qu'il devoit être reçu, deux jours après, à l'Académie Françoise. Il nous récita le Discours qu'il avoit préparé pour sa réception. Nous en critiquâmes plusieurs endroits, qu'il eut la complaisance de changer en suivant nos conseils. Le Marquis de Sévigny avoit l'esprit très-fin & très-agréable. On n'a jamais

tourné mieux que lui une polisſonnerie. Le ton de ſa voix, l'air délicat & badin dont il s'exprimoit, donnoit de la grace à ſes moindres paroles. Il étoit paſſionnément épris d'une Comédienne, qui épuiſoit ſa bourſe par de folles dépenſes. Il nous propoſa après ſouper, c'eſt-à-dire, vers minuit, d'aller rendre viſite à ſa Maîtreſſe. Nous y fûmes tous enſemble. Elle ne faiſoit qu'arriver chez elle, dans un caroſſe qu'elle tenoit de la libéralité du Marquis. Malgré les obligations qu'elle lui avoit, elle parut choquée de ce qu'il lui amenoit trois perſonnes inconnues à une telle heure. Il me ſemble que tu veux bouder, lui dit Sévigny : ſçais-tu que je t'amene un Académicien qui t'a fait Reine plus d'une fois, un Mouſquetaire qui paie fort régu-

liérement ses quinze sols au parterre ; & un Abbé, qui joue la Comédie presque aussi-bien que toi ? Allons, Monsieur l'Abbé, dit il à l'Abbé de Cogan, paroissez sur la scène. Mademoiselle fit hier le rolle d'Iphigénie, & vous faites le personnage d'Abbé. Vous êtes Ecclésiastique, à peu près comme elle est Princesse. Il faut, s'il vous plaît, que vous nous donniez tous deux un plat de votre métier. Cette tirade d'éloquence fit rire la Comédienne, & la mit en bonne humeur. On ne parla plus que de rire, & l'on exécuta le projet du Marquis, qui étoit de faire déclamer quelque scène de Racine à l'Abbé de Cogan ; il y consentit. Nous lui mîmes une perruque, un habit galonné, &c. pour faire le rolle de Titus. Je n'ai jamais ri de si bon cœur. La

Comédienne faiſoit Bérénice, d'une maniere enchantée. Le pauvre Abbé, qui n'avoit jamais exercé ſon talent pour la parole que dans quelque miſérable Sermon, exprimoit les agitations de Titus avec un ridicule achevé. Nous paſsâmes ainſi une partie de la nuit; & nous nous ſéparâmes, en promettant à Monſieur de Racine d'aſſiſter à la cérémonie de ſa réception à l'Académie.

Nous lui tînmes parole. La ſalle étoit remplie de quantité de perſonnes de la premiere diſtinction, que la réputation du nouvel Académicien y avoit attirées. Il faut avouer que Racine charma tous ſes Auditeurs. Il étoit bel homme; il déclamoit bien. Son Diſcours étoit bien compoſé. A peine put-il répondre à l'empreſſement de tous ceux qui venoient

l'embraſſer, & le féliciter de ſon ſuccès. Je ne lui dis que deux mots à l'oreille, pour l'inviter à ſouper. Il me promit de s'y rendre. J'avois eu ſoin de prier auparavant Monſieur Boileau, que je connoiſſois, & Monſieur de Moliere, que je ne connoiſſois pas, mais à qui le Marquis de Sévigny avoit fait le compliment de ma part. Il amena encore le Chevalier de Méré, & l'Abbé Geneſt. Nous nous trouvâmes ſept à table, & de la meilleure humeur du monde. Monſieur Boileau nous raconta qu'étant à Verſailles quelques jours auparavant, il avoit eu une plaiſante querelle avec Monſieur Mocolieri, Envoié de Veniſe. Celui-ci lui reprocha, comme une marque de mauvais goût, d'avoir traité les beautés du Taſſe

de clinquant. Monſieur Boileau ne ſe défendit d'abord qu'en badinant ; mais l'Envoié continuant de lui dire d'un ton fort ſérieux, que cette raiſon avoit pourtant empêché les Académiciens della Cruſca de Florence, de lui offrir une place dans leur Corps, comme ils l'avoient réſolu ; qu'après avoir examiné la choſe dans une de leurs aſſemblées, ils avoient conclu que ce ſeroit deshonorer leur nation, que d'accorder cette marque d'honneur à une perſonne qui avoit décrié le plus bel eſprit d'Italie ; Boileau, piqué de ce diſcours, répondit en vrai ſatyrique : Si j'ai traité ſi mal le Taſſe, qui de l'aveu de Meſſieurs de la Cruſca eſt le plus bel eſprit d'Italie, jugez quelle idée je dois avoir de ceux qui ſe reconnoiſſent inférieurs à lui ; & concluez de-

là, que l'estime ou le mépris des Académiciens de Florence est une chose fort indifférente pour moi. Monsieur Mocolieri s'échauffa là-dessus, & traita Boileau de petit Poëte superbe. Boileau appella l'autre, petit Italien ignorant. Quelques personnes de distinction, qui étoient présentes, furent obligées de leur imposer silence, pour arrêter cette querelle.

Nous applaudîmes aux réponses de Monsieur Boileau; & les réflexions que nous fîmes sur son histoire nous conduisirent à parler d'une foule de mauvais Ecrivains, qui inondoient alors Paris. Tous les Convives lâcherent quelques traits plaisans; & Boileau sur-tout triomphoit sur cette matiere. Pradon, Boursault, Perrault, & quantité d'autres ne fu-

rent point épargnés. Monſieur le Chevalier de Méré, qui étoit d'une humeur aſſez grave, nous dit que quoiqu'il trouvât fort raiſonnable la coûtume du Roiaume, qui ne permet point qu'un livre ſoit imprimé, s'il n'a ſubi l'examen des Cenſeurs, il lui ſembloit néanmoins que l'intérêt du Public demandoit quelque choſe de plus : qu'il faudroit que tous ceux qui ſe laiſſent ſurprendre à la démangeaiſon d'écrire, fuſſent obligés de faire preuve de leur capacité ; & qu'au lieu qu'on examine l'ouvrage pour en permettre l'impreſſion, on commençât par examiner l'Auteur, pour lui permettre de compoſer l'ouvrage.

Cette penſée fut trouvée fort judicieuſe, & fort convenable aux beſoins préſens de la République des Lettres. On chargea

Moufieur de Moliere, de dreſſer un Placet, qui ſeroit préſenté à Monſieur le Chancelier, pour lui demander cette réforme dans la Littérature. Nous badinâmes ainſi très-agréablement, le reſte de la ſoirée.

Le lendemain, Monſieur de Racine, qui avoit pris quelque amitié pour moi, me propoſa d'aller promener avec lui juſqu'à l'Abbaie de Port-Roial des Champs, où il avoit une proche Parente, & quantité d'Amis. Le plaiſir de l'accompagner, & la réputation de cette célébre Abbaie, m'y firent conſentir volontiers. Nous y fûmes reçus à merveille. On nous y retint quelques jours. Monſieur Arnauld, qui y étoit alors, me fit mille careſſes. Comme j'avois l'eſprit aſſez cultivé pour un homme de mon âge,

il prit plaisir à m'instruire du sujet des fameuses contestations qui divisoient alors l'Eglise de France. Il me fit même goûter ses sentimens ; & je puis dire que j'étois à demi Janséniste, lorsque je quittai cette Maison. La Mere Agnès, qui étoit parente de M. de Racine, prit fort à cœur ce qu'elle appelloit ma conversion. Elle avoit beaucoup de brillant dans la conversation, & n'avoit pas moins de solidité d'esprit. Elle me fit promettre de retourner de tems en tems pour la voir. Je fus obligé, quelques mois après, de chercher un asyle dans cette Abbaie, pour éviter les suites d'une avanture qui a renversé ma fortune.

Etant retourné à Paris, je trouvai une lettre de Mademoiselle de Colman. Elle n'étoit point signée de son nom, & c'étoit

l'unique que j'euſſe reçûe d'elle. Auſſi ne pus-je connoître d'où elle venoit, que par ſa lecture. C'étoient des reproches d'avoir laiſſé paſſer tant de tems ſans la voir, & des plaintes de la peine que je lui avois fait prendre, pour découvrir le lieu de ma demeure. Quelque réſolution que j'euſſe formée de renoncer abſolument aux femmes, ſon mérite me revint à l'eſprit, & renouvella les premieres impreſſions qu'il y avoit faites. Je trouvai d'ailleurs qu'il y avoit eu de l'impoliteſſe à l'abandonner ſi bruſquement, & je condamnai ma conduite. Je fus la voir dès le lendemain, pour lui en faire mes excuſes. Elle me reçut avec une joie, qui me fit aſſez connoître que j'étois bien dans ſon cœur. Sa Mere n'en marqua pas moins. J'eus la foi-

bleſſe de reprendre mes anciens ſentimens ; mais comme je ne ſuis pas fait pour être heureux, ma tranquillité ne fut pas de longue durée.

Je voiois Mademoiſelle de Colman depuis deux mois, avec beaucoup d'aſſiduité. Sa ſageſſe m'étoit connue. Si je l'aimois, j'étois sûr d'en être aimé. Cependant la jalouſie s'empara tout d'un coup de mon ame, & vint empoiſonner toute ma ſatisfaction. Cruelle & funeſte paſſion ! Un jeune Abbé, qui ſe faiſoit appeller de Levin, trouva le moien de s'introduire dans la maiſon de Madame de Colman. Je m'apperçus, en peu de jours, du deſſein qui l'y amenoit. Ses fréquentes viſites, ſes regards, ſon empreſſement, & mille autres marques, me firent trop con-

noître que j'avois un rival. Je fus indigné qu'un homme de sa profession osât se mettre en concurrence avec moi. Je me croiois néanmoins si assuré du cœur de Mademoiselle de Colman, que je n'appréhendois rien de sa part : mais enfin ma bizarrerie ne me permit pas de souffrir qu'un Abbé entreprît de me le disputer. Je le tirai un jour à l'écart, & je lui dis d'un ton de maître, que je lui défendois de paroître jamais avec moi dans un même lieu ; & que s'il étoit assez hardi pour s'y trouver, je lui donnerois vingt coups de canne. La rougeur lui monta au visage : il me répondit que s'il avoit une épée, je ne lui parlerois pas si fiérement. Je vous avoue que perdant toute patience à cette réponse, je lui donnai effectivement plusieurs coups

d'un bâton que je portois à la main. Il me quitta ſans ajoûter un mot, & ne ſe préſenta plus devant mes yeux. Je crus que la honte & la crainte l'avoient fait diſparoître. Quelques mois ſe paſſerent. J'étois ſi charmé de Mademoiſelle de Colman, que j'avois pris la résolution de l'épouſer. Il falloit obtenir le conſentement de mon Pere ; mais j'eſpérois qu'en faveur des richeſſes il paſſeroit ſur l'inégalité de la naiſſance. Je me diſpoſois à lui demander cet aveu, lorſqu'un jour au matin mon Valet vint m'annoncer un inconnu, qui ſouhaitoit de me parler un moment. J'étois à m'habiller : je lui fis dire d'entrer. Son viſage ſe renouvella tout d'un coup dans ma mémoire ; & quoiqu'il fût ſous les habits d'un homme d'épée, je

le

le reconnus facilement pour ce même Abbé que j'avois maltraité trois mois auparavant. Si vous me reconnoiſſez, Monſieur, me dit-il d'un ton ferme, vous devez concevoir le deſſein qui m'amene chez vous : je ſuis celui que vous outrageâtes indignement, il y a trois mois, ſous l'habit & ſous le nom de l'Abbé de Levin. J'ai quitté l'Egliſe exprès pour en tirer raiſon. Choiſiſſez le tems, le lieu, & les armes.

Ce procédé me parut franc & généreux. Il eſt juſte, mon Brave, lui repartis-je, que je vous ſatisfaſſe : l'honneur offenſé veut du ſang. Ne remettons pas à un autre jour ce que nous pouvons exécuter dès ce moment. Pour les armes nous nous ſervirons, ſi vous voulez, de nos épées. Je vous laiſſe le maître du lieu. Nous

convinmes de nous rendre à dix heures, par des chemins différens, ſur le bord de la Seine, du côté de la Grenouillere. Nous y arrivâmes preſque en même tems. Nous nous battimes un demi-quart d'heure ſans avantage. Je fus bleſſé le premier, d'un coup léger à la cuiſſe; mais, plus heureux que mon adverſaire, je lui enfonçai auſſi-tôt mon épée au travers du corps. Il tomba, en diſant : je ſuis mort. Je crus d'abord qu'il l'étoit; & j'allois jetter le corps dans la riviere, mais je m'apperçus qu'il reſpiroit encore. La compaſſion m'obligea d'aller chercher du ſecours, aux maiſons les plus voiſines. Ce fut la cauſe de ma perte : car s'il fût mort ſur le champ, on auroit ignoré qui étoit l'auteur du coup. J'avertis quelques perſonnes que je ren-

contrai, d'aller promptement le ſecourir, & je me retirai pour éviter d'être reconnu. Mais mon Ennemi n'eut pas la générosité de cacher mon nom en mourant. On ſçut le jour même, dans tous les endroits de Paris, que je m'étois battu, & que j'avois tué mon homme.

J'étois reſté néanmoins dans la Ville : mais mes amis me conſeillerent de ſortir, & de chercher une retraite. Comme il étoit à craindre qu'il n'y eût déja quelques ordres pour m'arrêter à la poſte, je pris le parti de me déguiſer en payſan ; & je me rendis dans cet équipage à l'Abbaie de Port-Roial, ſans avoir communiqué mon deſſein à perſonne. J'y fus bien reçu. Monſieur Arnauld y étoit encore. Je lui découvris mon malheur : il me fit des repri-

mandes ſeveres ſur l'action peu chrétienne que je venois de faire, & me cita quantité de paſſages de l'Ecriture & des Peres, pour me prouver qu'il n'eſt pas permis de donner la mort à ſon Prochain. C'eſt une vérité que je n'ignore pas, lui dis-je ; mais quel parti voulez-vous que prenne un pauvre Gentilhomme, dans les circonſtances où je me ſuis trouvé ? Vous ſçavez les loix de l'honneur. Je ſçais encore mieux les loix du Chriſtianiſme, répondit ſévérement Monſieur Arnauld. Vous aviez maltraité injuſtement votre adverſaire ; il ne falloit pas rougir de l'appaiſer par des ſoumiſſions. Si vous appréhendiez que cela ne vous fît quelque tort dans le monde, vous avez un moien d'éloigner de vous tout ſoupçon de lâcheté ; c'eſt de vous bien

battre à la guerre. C'eſt-là que la bravoure eſt permiſe. Le Monde, tout injuſte qu'il eſt, n'accuſera point de lâcheté un Officier qui évite les duels, ſi cet Officier fait ſon devoir, dans l'occaſion, pour le ſervice de ſon Prince & de ſa Patrie. On diſtingue aiſément la poltronerie d'avec la religion & la ſageſſe. Suppoſons qu'un homme de guerre, non ſeulement brave dans les combats & dans les ſiéges de Villes, mais honnête homme & bon Chrétien dans le cours de ſa conduite, vienne à refuſer un duel; il n'y aura perſonne qui n'interprête bien ſes motifs, & qui ne juge que ce qui l'arrête eſt le même ſentiment de Religion, qui eſt la régle de toutes ſes autres actions. Mais j'avoue qu'un Débauché, qui éviteroit de tirer l'é-

pée dans la même occasion, seroit soupçonné justement d'être un poltron & un lâche; parce qu'il n'est pas naturel de croire que l'amour du devoir le conduise alors, lui qui fait profession d'en violer ailleurs toutes les loix. L'importance est donc d'être honnête homme & Chrétien : on ne se trouve jamais exposé à l'infamie, parce que la probité & le Christianisme s'accordent toujours avec les droits du véritable honneur.

Voilà de quelle morale j'étois régalé tous les jours à Port-Roial. J'y passai plus de six semaines. Monsieur Arnauld y venoit souvent avec d'autres Ecclésiastiques, dont j'ai oublié les noms. Il y en avoit d'ailleurs quelques-uns, dans l'Abbaie, qui étoient regardés comme les

oracles du parti Jansénien, & qui menoient une vie très-reglée & très-édifiante ; ainsi je n'étois pas sans Compagnie.

Pendant ce tems-là, mes Amis s'emploioient de toute leur force, pour me faire obtenir ma grace. Si l'Evêque de Marseille, mon Oncle, eût été en France, j'aurois réussi plus facilement par son crédit ; mais le Roi, qui l'honoroit d'une parfaite confiance, l'avoit envoié en qualité d'Ambassadeur extraordinaire à la Cour de Pologne, pour travailler à faire élever sur le Trône le Grand Maréchal Jean Sobieski. Je trouvai néanmoins des protecteurs si puissans & si zélés, qu'ils vinrent à bout de persuader à sa Majesté, que mon affaire, n'étoit rien moins qu'un duel ; que j'avois été attaqué en revenant de la

chaſſe, & que j'avois tué mon Ennemi en me défendant. Comme le ſujet de notre querelle n'avoit été connu de perſonne, cette explication paſſa enfin pour conſtante; & j'eus la permiſſion de revenir à Paris. J'obtins, quelque tems après, mes Lettres d'abolition, avec les formalités ordinaires.

Fin du ſecond Livre.





MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE TROISIEME.

LE Comte de Rosambert continua de me raconter la suite de sa vie, c'est-à-dire le fameux duel où il eut encore le malheur de tuer un de ses Ennemis; sa fuite dans les Pays étrangers; ses diverses courses; son arrivée en Allemagne, où il se mit au service de l'Empereur. Il me fit la réla-

tion du ſiége de Vienne, auquel il avoit aſſiſté; de la priſe de Bude, & de la défaite de l'armée Ottomane. Enfin il pourſuivit ſa narration, juſqu'au tems de ſa vie où il étoit alors. Comme j'ai appris que toutes ces particularités ont été données au Public depuis ſa mort, je ne groſſirai point ces Mémoires par un récit qu'on peut trouver ailleurs. Il me ſuffit d'ajouter que le Roi, toujours inéxorable pour les duels, ne voulut jamais conſentir à lui faire grace. Il fit entendre ſeulement à Monſieur de Janſon, qui avoit été nommé à l'Evêché de Beauvais en 1679. & qui venoit alors d'être fait Cardinal par le Pape Alexandre VIII. qu'on ne feroit aucune recherche de ſon neveu, pourvû qu'il demeurât en France ſous un nom emprunté, & qu'il tînt une

conduite ſage & tranquille. Le Comte finit ſon récit, en me diſant que ſon deſſein étoit d'aller ſervir dans l'armée d'Italie, & qu'il eſpéroit que le Roi lui accorderoit de l'emploi. Il obtint en effet la Majorité d'un Régiment Etranger ; & il partit quelque tems après, pour aller joindre l'armée de Monſieur de Catinat. Mais, avant ſon départ, nous paſsâmes encore quelques mois à Paris, dans nos divertiſſemens ordinaires. Nous évitions le grand monde & les nombreuſes compagnies. Si nous rendions quelques viſites, c'étoit à des Religieux de mérite, ou à quelques beaux eſprits de Paris, dont la converſation pouvoit nous inſtruire. Nous allions voir aſſez ſouvent le Pere Bouhours, Jéſuite du Collége de Louis le Grand, qui

nous entretenoit avec cette politesse qui faisoit son caractere. Il nous fit présent de quelques-uns de ses ouvrages. Je dois dire ici, pour l'honneur de sa mémoire, qu'il ne manquoit jamais d'insérer dans nos conversations quelques réflexions de piété, & qu'il les tournoit si agréablement, que nous l'écoutions quelquefois plus d'un quart-d'heure, sans l'interrompre. Un jour qu'il nous avoit conduits dans la Bibliothéque, & que j'en examinois les livres, avec beaucoup d'attention, il me demanda pour quelle espece de livres j'avois le plus d'inclination ? Je lui répondis que j'aimois beaucoup un bon livre de Morale, où les détours du cœur humain fussent bien expliqués; les avantages de la vertu, & les douceurs d'une vie réglée, exposés dans tout leur

jour ; enfin un livre où ce qui peut faire le vrai bonheur de l'homme fût bien traité. Je suis charmé, me dit le Pere Bouhours, de vous voir dans un si bon goût. J'en conclus qu'infailliblement votre cœur est porté à la vertu ; que vous êtes maintenant un honnête homme, & que vous serez quelque jour un Saint. Je me mis à rire. Voilà, repris-je, un jugement bien flatteur pour moi. Mais, sçavez-vous, mon Pere, que ce n'est que par l'esprit que je pense si bien ; & qu'en même tems que j'estime la sagesse & la vertu, j'ai toutes les peines du monde à la pratiquer ? Cela n'est pas surprenant, répliqua le Pere Bouhours ; vous êtes jeune, la Nature a ses droits, il en coûte à votre âge pour la combattre ; trop souvent même elle triomphe

de la Religion & de la Raiſon. Mais, quelque ſupériorité qu'elle puiſſe prendre ſur ces deux régles de notre conduite, elle ne les effacera jamais entiérement dans un cœur tel que je viens de connoître le vôtre. Je vous défie, par exemple, continua-t-il, du caractere dont vous êtes, de vivre jamais tranquillement dans le déſordre : vous ſentirez malgré vous des remords ; & quand vous commettriez les plus grands crimes, votre cœur regrettera toujours la vertu.

Une connoiſſance très-agréable, que je fis encore par le moien du Comte de Roſambert, fut celle de Monſieur de Racine. Je n'ai guéres vû d'homme dont l'eſprit fût plus cultivé, & les manieres plus polies. Il nous dit qu'il devoit le caractere tendre & gra-

cieux qu'on admire dans ses Tragédies, à sa tendresse qu'il avoit pour sa Femme, & à celle dont elle étoit remplie pour lui : que lorsqu'il avoit à traiter quelque endroit tendre & touchant, il montoit à la chambre de cette chere Epouse, & qu'un moment de son entretien & de ses caresses lui mettoit le cœur dans la situation qu'il falloit, pour produire les plus beaux sentimens. Il nous lut quelques endroits de l'histoire de Louis le Grand, à laquelle il étoit chargé de travailler. Nous ne pumes refuser des éloges à la beauté du stile · mais il nous parut que les louanges du grand Monarque y étoient trop souvent répandues ; & nous jugeâmes que si cet ouvrage étoit un jour donné au Public, on ne le liroit, tout au plus, que comme un beau panégyrique.

Le Comte de Rosambert, aiant enfin obtenu l'emploi qu'il sollicitoit, partit de Paris pour se rendre dans le Piedmont, & me laissa beaucoup de regret de son éloignement. Nous nous promimes mutuellement de nous aimer toujours. Je n'aurois pas balancé à prendre le même parti, si j'en eusse eu la liberté; mais il falloit attendre nécessairement que le Noviciat de mon Pere fût expiré, pour mettre quelque arrangement dans mes affaires. Mon dessein étoit d'aller rejoindre ensuite mon Ami, & de faire mes épreuves militaires sous sa conduite. La Fortune en disposa autrement. Je ne le revis que plusieurs années après notre séparation, comme je le rapporterai dans le cours de ces Mémoires; & nous eumes, l'un & l'autre,

quantité d'avantures fâcheuſes à eſſuier dans cet intervalle.

J'appris du Pere Prieur des Chartreux, avec qui j'avois toujours entretenu un commerce de lettres, le tems où mon Pere devoit faire la Profeſſion religieuſe. Je me rendis en Province, pour aſſiſter à cette triſte cérémonie. Je voulois le voir avant qu'il prît le dernier engagement, & je fis tous mes efforts pour cela ; mais ſon parti étoit pris. Il me fit répondre qu'il m'étoit inutile d'y penſer, & que je n'aurois la ſatisfaction de le voir que le lendemain de la prononciation de ſes vœux. Il fallut en paſſer par-là. J'aſſiſtai donc à cette fête lugubre. L'Egliſe étoit remplie d'une foule de perſonnes de toutes les conditions, que la curioſité y avoit attirées. Je ne pus retenir

mes larmes, en voiant un Pere qui m'étoit si cher, avec un visage pâle, & déja défiguré par la pénitence : mais ce fut bien autre chose, lorsque je l'entendis prononcer la fatale Formule. Je sentis des déchiremens, qui m'obligerent de sortir du Chœur par une porte de derriere. Il étoit le seul qui ne paroissoit pas émû : sa piété & sa constance firent l'admiration de tout le monde, & l'on n'en parloit qu'avec étonnement. Ce jour sera toujours cher & douloureux à ma mémoire :

.... Quem semper acerbum,
Semper honoratum, sic Dii voluistis, habebo.

Il consentit le jour d'après à recevoir ma visite. Je me jettai à ses genoux, que je tins long-

tems embrassés. Il me fit relever d'un visage riant; nous nous assîmes. Le Pere Prieur, qui étoit avec nous, voulut que nous dînassions ensemble. Nous ne parlâmes, pendant le repas, que de la douceur d'une sainte solitude, & de la vanité des plaisirs du monde, quand on les compare à ceux que donne la vertu. Le Pere Prieur, qui étoit un homme de Dieu, nous raconta plusieurs traits édifians de quelques personnes de condition, qui avoient préféré, comme mon Pere, le service de Dieu aux avantages du siécle. Nous tombâmes ensuite sur l'histoire de saint Bruno. Comme j'avois quelque difficulté à croire les trois apparitions du Docteur, le Pere Prieur nous dit qu'il se trouvoit à la vérité des personnes qui doutoient de ce

fait; mais qu'après tout, ce n'étoit point ce qu'il y avoit de plus admirable dans la conversion de saint Bruno; qu'il y a quelque chose de plus grand, dans le changement du cœur & des inclinations d'un homme déréglé, que dans la résurrection d'un Mort: que cependant il ne falloit point aussi révoquer en doute tous les faits qu'on a de la peine à expliquer, & que Dieu a ses raisons pour permettre quelquefois les évenemens les plus extraordinaires. Là-dessus il nous rapporta une chose fort singuliere, qu'il avoit apprise récemment.

Dans une petite Ville de cette Province, nous dit-il, une Dame assez riche étoit demeurée veuve dans un âge peu avancé. Elle n'avoit qu'un fils qu'elle éleva dans la crainte de Dieu; & la

tendresse qu'elle avoit pour lui, l'empêcha de penser à un second mariage. Lorsque ce fils eut atteint un certain âge, elle le mit chez un Procureur, pour lui faire prendre une teinture des affaires. Ce jeune homme étoit si sage & si appliqué, que le Procureur prit une entiere confiance en lui. Un jour il lui mit entre les mains quelques papiers de conséquence, qu'il n'avoit pas le tems de serrer lui-même, & lui recommanda de les garder soigneusement. Pour les mettre en sûreté, le jeune homme les cacha dans un lieu secret de sa chambre. Quelque tems se passe, sans que le Procureur pense à redemander ses papiers; il les redemande à la fin. Les papiers ne se trouvent plus, le Procureur se plaint, gronde, menace; enfin voiant que rien

ne paroiſſoit, il fait ſaiſir le jeune homme, & le fait mettre en priſon. Il ne s'agiſſoit de rien moins que de la corde, c'étoit un vol domeſtique ; & d'ailleurs la fortune de quelques familles étoit attachée à ces papiers. La Mere, qui apprit le malheur de ſon fils, en fut inconſolable. Elle pria le Ciel, elle invoqua tous les Saints ; mais tout cela inutilement. Le fils de ſon côté proteſtoit ſon innocence, & juroit qu'il n'étoit coupable que d'un pur oubli : il ne pouvoit ſe ſouvenir de l'endroit où il avoit placé le dépôt qu'on lui avoit confié. Cependant, comme en Juſtice on n'a point d'égard à l'intention, le châtiment alloit ſuivre de près cette faute involontaire. La Mere affligée, ſortant de ſa maiſon pour aller ſolliciter le Lieutenant Général

en faveur de ſon fils, fait rencontre d'un homme fort bien mis, qui s'arrête à la conſidérer, & qui lui demande la cauſe de ſes larmes, qu'il voioit couler : elle lui raconte la triſte avanture de ſon fils. N'eſt-ce que cela, lui dit l'Inconnu ? Venez, je mettrai remede à tout. Il la fait rentrer chez elle, lui demande de l'encre & du papier, écrit une lettre qu'il lui donne pour le Lieutenant Général, en l'aſſurant qu'il étoit ſi fort de ſes Amis, qu'il ne lui refuſeroit rien en ſon nom. La Dame ſe rend auſſi-tôt chez ſon Juge ; il étoit ſeul dans ſon cabinet. On la fait entrer. Elle préſente ſa lettre. Le Lieutenant Général ne l'eut pas plutôt lûe, qu'il tomba évanoui. La Dame appelle du ſecours : les domeſtiques montent ; & voiant leur Maître dans

cet état, ils s'imaginerent que cette Etrangere venoit de l'assassiner. Ils commençoient déja à la maltraiter, lorsque le Lieutenant Général revenant à lui-même, & ouvrant les yeux, leur ordonna d'arrêter. Elle n'est pas coupable, leur dit-il ; mais voici une des plus étranges choses qui puissent arriver. Cette lettre, que vous me voiez dans les mains, est de mon Pere, qui est mort depuis dix ans. Je ne sçaurois me tromper, à son nom, ni à son écriture. Il me marque que je suis à la veille de faire, sans le sçavoir, une injustice qu'il veut empêcher ; que le fils de cette Dame est innocent, que la preuve en est aisée ; que ce pauvre jeune homme a placé les papiers, dans un endroit de sa chambre dont il ne se souvient plus. La lettre désigne

ſigne l'endroit. Allons voir ſur le champ, s'il eſt vrai que les papiers y ſont; nous n'aurons pas lieu de douter, après cela, que le Ciel ne ſe mêle de cette affaire. On ne perdit pas un moment pour aller chez le Procureur, & l'on trouva les papiers dans la chambre du jeune homme, à l'endroit que la Lettre avoit marqué.

Le Pere Prieur me parut fort perſuadé de la vérité de cette hiſtoire. Je ne la conteſtai point. Je quittai mon Pere à l'heure de Vêpres, après qu'il m'eut donné de ſages inſtructions pour ma conduite, & qu'il m'eut permis de l'aller viſiter de tems en tems.

La Comteſſe, qui étoit la ſeconde Epouſe de feu mon Grandpere, avoit toujours demeuré depuis ſa mort dans le Château qui commençoit à m'appartenir. Je

n'avois garde de lui propoſer d'en ſortir. Je voulois bien vivre avec elle, & avec ſes deux enfans qui étoient mes Oncles. Elle m'avoit reçu fort civilement à mon arrivée de Paris. Je l'avois aſſurée, de mon côté, de beaucoup de reſpect & d'attachement. Je m'occupai, les premieres ſemaines après mon retour, à viſiter pendant la matinée, les papiers, les contrats, & les vieux titres de la Maiſon. L'après-midi, j'allois à la chaſſe, ou bien je rendois viſite à mon Pere, & à mon Grand-pere maternel. Tant que ce train de vie dura, je fus fort tranquille : mais lorſque j'eus commencé à régler les comptes de mes Domeſtiques, & à entrer dans quelque détail de mes revenus & de la dépenſe de ma maiſon, la Brie me vint avertir un jour que Ma-

dame faisoit ses préparatifs pour se retirer avec ses enfans, & qu'elle alloit demeurer chez son Pere, qui possédoit une petite Terre à six lieues de chez moi. Ce changement me surprit. Cependant, comme je n'y avois point donné occasion, je me consolai sans peine; sur-tout quand j'eus fait réflexion qu'il étoit malhonnête pour la Comtesse, de former le dessein de me quitter sans m'en avoir rien communiqué. Je feignis d'ignorer ce qui se passoit, & je ne changeai rien à mes manieres ordinaires.

La veille du jour qu'elle avoit choisi pour son depart, elle vint à ma chambre avec ses deux enfans. Elle me remercia de toutes les honnêtetés que j'avois eues pour elle. Elle me dit que son Pere lui aiant témoigné qu'il se-

roit bien aiſe qu'elle allât demeurer avec lui, elle ne croioit pas pouvoir ſe diſpenſer de lui accorder cette ſatisfaction; que ſon deſſein étoit de partir le lendemain : qu'en ſe ſéparant de moi, elle n'en ſeroit pas moins diſpoſée à me vouloir du bien, ni moins ma très-humble ſervante.

Je lui répondis que ce départ précipité me ſurprenoit beaucoup : que tant que je ſerois au monde, elle ſeroit la maîtreſſe du Château, & de tout ce qui m'appartenoit : que j'aurois l'honneur de l'aller voir ſouvent chez Monſieur ſon Pere, & de lui marquer par mes ſoumiſſions le profond reſpect que j'avois pour elle : que pour ce qui regardoit la ſucceſſion de mon Grand-pere, & ce qui lui devoit revenir, à elle & à ſes enfans, nous n'aurions

tien à démêler ensemble, parce que j'en passerois par tout ce qu'elle voudroit. J'embrassai mes deux petits Oncles, & sur-tout le Chevalier, qui étoit un enfant fort aimable. Nous nous séparâmes, & c'est la derniere fois que j'ai vû Madame la Comtesse. Elle se retira de bonne heure, sous prétexte qu'elle vouloit partir le lendemain de grand matin. Elle étoit partie effectivement, lorsque je me levai.

Je fut aussitôt faire part à mon Grand-pere de ce qui s'étoit passé. Il n'y comprit pas plus que moi. Je demeurai à dîner chez lui. Sur les trois heures après midi, nous vimes Scoti arriver au grand galop, sur un de mes chevaux. Je le connoissois sage. Je craignis qu'il ne fût arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il vint aussi-tôt

me dire d'un air effraié, que depuis une heure il y avoit quatre hommes au Château, qui ſouhaitoient de me voir; qu'il croioit que c'étoit des gens de Juſtice; qu'impatiens de mon abſence, & dans la crainte que je ne tardaſſe plus long-tems, ils avoient montré un ordre du Conſeil d....... en vertu duquel ils avoient appoſé le ſcellé aux portes & aux fenêtres de tous les appartemens, à la réſerve de ma chambre & des offices; que tous mes domeſtiques s'étoient aſſemblés, pour convenir enſemble de ce qu'ils avoient à faire; & qu'avant que d'entreprendre aucune réſiſtance, ils avoient cru devoir me donner avis de ce qui venoit d'arriver.

Je pris conſeil de mon Grandpere, ne ſçachant à quoi attribuer un accident ſi bizarre. Il

me répondit qu'il falloit d'abord nous aſſurer du fait par nos yeux. Nous nous rendîmes au Château ſans différer. Les Huiſſiers, qui apprirent que j'arrivois, vinrent au-devant de moi avec un papier qu'ils me préſenterent, en me ſignifiant de bouche ce qu'il contenoit. C'étoit un ordre du Conſeil d...... qui portoit que dans le terme de huit jours, j'euſſe à ſortir du Château de Monſieur le Comte d.......... où je faiſois ma demeure ſans aucun droit; & une aſſignation à comparoître en Juſtice après les huit jours expirés, pour rendre compte des papiers & des meubles, qui étoient dans le Château lorſque j'y étois arrivé.

Surpris d'une telle incartade au-delà de ce qu'on peut penſer, je priai les Huiſſiers de m'expli-

quer ce que cela ſignifioit, & ce que le Conſeil d.... prétendoit par cette violence. Ils m'apprirent que la Comteſſe Belle-mere de mon Pere, me diſant né d'un mariage qui s'étoit fait contre les Loix du Roiaume, demandoit au nom de ſes enfans, non-ſeulement que je fuſſe déclaré illégitime, & exclus par conſéquent de l'héritage de mes Peres, mais encore qu'il me fût défendu de porter leur nom : qu'elle avoit préſenté ſa Requête au Conſeil d....... & qu'elle avoit obtenu par proviſion les deux Arrêts qu'ils m'étoient venus ſignifier : que c'étoit à moi de prendre des meſures, pour fournir mes moiens de défenſe.

Le Chevalier mon Grand-pere me dit que la réſiſtance ſeroit inutile, & qu'il falloit ſe ſoumettre. Je répondis aux Huiſ-

ſiers, que j'examinerois cette affaire, & qu'ils pouvoient ſe retirer. Il y en eut deux qui me firent entendre, qu'ils avoient ordre de demeurer. Dans l'embarras où j'étois, j'y conſentis. Nous entrâmes dans ma chambre, mon Grand-pere & moi; nous fîmes quantité de réflexions ſur une affaire ſi ſérieuſe & ſi peu prévûe. Mais, étant tous deux ſans expérience dans la chicane & les procès, nous réſolûmes qu'il ſe mettroit ſur le champ dans une chaiſe de poſte, pour aller conſulter les plus célébres Avocats de.... Il n'en rapporta que des déciſions fâcheuſes. Ils s'accorderent tous à répondre que le mariage étoit contraire aux Loix: que mon Pere avoit fait une faute irréparable, de ne l'avoir pas fait réhabiliter après ſon retour dans le

Roiaume : que les Ordonnances étoient poſitives ſur cette matiere ; & qu'enfin ma cauſe étoit très-mauvaiſe. J'écrivis à Paris. Les Avocats du Parlement répondirent de même. Cependant, pour ne pas paroître abandonner trop tôt mes droits, je mis ma cauſe entre les mains d'un Avocat fameux, qui m'aſſura de tout ſon zele. Je me retirai chez mon Grand-pere, pour attendre la déciſion d'une affaire ſi importante. Heureuſement j'avois mis en dépôt chez lui, en partant pour Paris, cinquante mille écus que mon Pere avoit apportés du lieu de ma naiſſance, & qu'il m'avoit laiſſés en ſe retirant chez les Chartreux. C'eſt preſque l'unique choſe qui me ſoit reſtée, des grands biens dont je me croiois le poſſeſſeur. La Comteſſe preſſa ſi vivement

nos Juges, qu'au bout de quatre ou cinq mois elle obtint un Arrêt, qui déclaroit ses enfans uniques héritiers de M. le Comte d...... & moi déchû de toutes mes prétentions. On m'accorda seulement, par grace, une pension de mille écus sur les biens qui m'étoient enlevés, & la permission de porter pendant, toute ma vie, le nom de Marquis de.... que j'avois conservé jusqu'alors. Je passe rapidement sur ce coup funeste, qui d'un des plus riches & des plus qualifiés Gentilshommes de ma Province, me rendi en un instant le plus misérable de tous les hommes. Les héritiers de la premiere Comtesse, ma Grand-mere, vinrent à la charge quelque tems après, & me dépouillerent, en vertu du même Arrêt, de ce que je possédois de ce côté-là.

J'évite, encore une fois, un souvenir qui m'eſt bien plus ſenſible à préſent, que ne me le fut le malheur même dans le tems qu'il m'arriva. Soit tempérament, ſoit force d'eſprit, j'en fus peu touché. La mort tragique de ma Sœur, la perte de ma Mere, la retraite de mon Pere, le récit des avantures du Comte de Roſambert; tout cela joint enſemble m'avoit inſpiré je ne ſçais quel dégoût de la vie, & un véritable mépris pour tous les biens qui dépendent de la fortune. Il n'en fut pas de même de mon Grand-pere. Le chagrin qu'il eut de cette diſgrace, joint à ſon grand âge, le conduiſit en peu de tems au tombeau.

Je me trouvai, ainſi, preſque ſans aucun bien qui pût m'attacher au monde. Cette penſée fail-

fit à m'y faire renoncer entiérement, pour ſuivre mon Pere dans la ſolitude. Je conſidérois que dans la ſituation où j'étois réduit, je ne pouvois m'attendre qu'à une vie fort agitée. L'honneur ne me permettoit pas de ſonger à prendre un établiſſement dans la Province ; il falloit la quitter néceſſairement, & ſortir même du Roiaume, pour cacher mieux l'affront que je venois de recevoir. Les malheurs du Comte de Roſambert me revenoient à l'eſprit : je n'avois point de goût pour cette multitude de courſes, & d'avantures bonnes & mauvaiſes, qui ſont inévitables à une perſonne qui s'expatrie. Je concluois donc, qu'après avoir perdu tous mes biens, le mieux étoit de ſacrifier à Dieu ma liberté, qui étoit preſque l'unique choſe qui me

restoit à lui offrir. La vie est si courte ! me disois-je à moi-même. Les plaisirs passent si vîte, & satisfont si peu ! D'ailleurs l'avenir est si obscur pour moi, & j'ai si peu de raison d'espérer une meilleure fortune ! Ah ! prenons pour partage les biens du Ciel, qui sont les biens certains ! Faisons-nous un mérite de notre choix, tandis qu'il peut être volontaire : car enfin, après bien des mouvemens & des agitations, il en faudra revenir-là. Vingt ou trente ans, quand je les supposerois passés dans les plaisirs, ne diminueront pas la nécessité de recourir un jour à Dieu. Pourquoi ne pas commencer, dès aujourd'hui, ce que je serai obligé de faire tôt ou tard ?

Pendant que j'étois dans ces irrésolutions, le Prince de la Tour-

Taxis passa par...... qui est une petite Ville, à deux lieues de l'endroit où j'étois. Il entendit parler de mon malheur. Peut-être lui fit-on un portrait avantageux de ma personne. Quoi qu'il en soit, il eut la générosité de s'intéresser à ma fortune, & de m'envoier son Ecuier pour m'offrir ses services. Il est vrai qu'il prétendoit appartenir à notre famille, & qu'il se faisoit honneur de cette parenté. Je fus le remercier moi-même de son attention. Il me fit un accueil très-honnête, il plaignit mon sort, & tâcha de m'exciter à passer au service du Roi d'Espagne, en me promettant sa recommendation. Il me pressa si fort, qu'il vint du moins à bout de m'ébranler. Je consentis à le suivre jusqu'à Bruxelles, en me réservant néanmoins à prendre mon parti lorf-

que nous y ſerions arrivés. Il m'offrit de m'attendre, ſi je n'avois point d'affaires qui me retardaſſent trop long-tems. Je ne lui demandai qu'un jour. Je l'emploiai à dire adieu à mon Pere, & à mettre en ſûreté les débris de ma fortune. Je convertis la meilleure partie de mon argent en lettres de change. Je diſtribuai, à quelques Domeſtiques qui ne m'avoient point quitté, les meubles qui me reſtoient, & tout ce que je ne pus emporter. La Briè fut le mieux partagé : je devois cette récompenſe à ſa fidélité, & à ſes longs ſervices. Il étoit trop âgé pour pouvoir me ſuivre : je lui donnai de quoi vivre doucement le reſte de ſes jours. Le pauvre homme étoit inconſolable de me voir partir ſans lui ; & lorſque je fus monté à cheval,

il jetta des cris qui m'attendrirent.

Je rejoignis le Prince de la Tour, accompagné du ſeul Scoti. Nous arrivâmes heureuſement à Bruxelles. Je ne tardai point à lier connoiſſance avec pluſieurs Officiers Eſpagnols, qui m'offrirent de l'emploi. Ils connoiſſoient mon nom. J'avois plus d'un Parent, qui tenoient un rang diſtingué dans les armées de leur Maître. Mais, après y avoir mûrement penſé, je ne crus pas pouvoir, avec honneur, porter ſitôt les armes contre la France. Je rappellai la délicateſſe du Comte de Roſambert, qui avoit quitté le ſervice de l'Empereur, lorſque la guerre fut déclarée entre la France & l'Empire; & je réſolus de l'imiter. On parloit en ce temslà d'un armement conſidérable,

que le Prince d'Orange faiſoit en Hollande, pour paſſer en Angleterre. Quoique ce Prince ſe gardât bien de déclarer ſes deſſeins, perſonne ne doutoit qu'il n'eût en vûe de profiter des troubles de ce Roiaume, pour ſe mettre, s'il pouvoit, la Couronne ſur la tête. Il y étoit appellé par le Peuple & par la plus grande partie des Seigneurs, que le Roi Jacques n'avoit point aſſez ménagés. Sa maiſon étoit remplie ſans ceſſe de ces Anglois mécontens, qui non-ſeulement l'excitoient par la facilité qu'ils lui faiſoient voir dans cette entrepriſe, mais qui lui fourniſſoient même de grands ſecours d'argent, pour accélérer les préparatifs, Je n'entrerai point dans un détail ſuivi de cette fameuſe expédition, à laquelle j'aſſiſtai. Il s'en eſt fait tant de rélations,

que le Public en eſt aſſez inſtruit. J'y ajoûterai ſeulement quelques circonſtances, dont j'ai été témoin, & qui ſerviront à faire connoître davantage le génie du Roi Jacques, & celui du Roi Guillaume.

Je me rendis à la Haye, vers le mois d'Avril de l'année 1688. J'avois eu ſoin de prendre, à Bruxelles, des recommendations auprès de pluſieurs perſonnes diſtinguées à la Cour de Hollande. Ainſi je n'eus pas de peine à me faire introduire chez le Prince, à qui je fis offre de mes ſervices. Il les accepta avec beaucoup d'honnêteté; & il me promit de penſer à moi dans la diſtribution qu'il devoit faire de quelques emplois. Il ſe ſouvint de ſa promeſſe, huit jours après. M'aiant apperçu dans ſon antichambre,

où j'étois à me promener avec un Gentilhomme Anglois, il me fit appeller. Je ſuis informé, me dit-il, de votre naiſſance & de vos bonnes qualités. Si vous voulez vous attacher à moi, je vous offre la Lieutenance de mes Gardes, en attendant que vous me donniez occaſion de faire pour vous quelque choſe de plus. Je le remerciai très-humblement de tant de bonté, & je lui proteſtai qu'il n'auroit jamais lieu de ſe repentir de cette marque de confiance. J'entrai dès le lendemain en exercice. Mon zele & mon aſſiduité me firent diſtinguer du Prince, dans la foule de ceux qui cherchoient ſes bonnes graces, comme s'ils euſſent déja prévû le bonheur qui devoit l'accompagner. Quinze jours avant celui qu'il avoit marqué pour le départ de

la Flotte, il m'ordonna de passer en Angleterre, pour y porter plus de quinze mille exemplaires d'une espéce de Manifeste qu'il avoit fait imprimer à la Haye. Je devois les envoier dans les Villes principales, à l'adresse de certaines personnes qui étoient dans les intérêts du Prince, & qui se chargeroient de les répandre à la premiere nouvelle de son débarquement. Il rendoit compte aux Anglois, dans cette Déclaration, du motif qui l'obligeoit d'entrer dans leur Pays à la tête d'une armée. C'étoit l'affection qu'il avoit pour eux, le zele de la Religion, & l'envie de les délivrer des violences sous lesquelles ils gémissoient. Il protestoit qu'il ne feroit aucun quartier aux Ennemis de la Religion & de la tranquillité publique; mais qu'il accorderoit

toutes ſortes de ſecours & de protection à ceux qui aimoient la paix & le véritable bien de la Patrie.

J'exécutai heureuſement ma commiſſion ; après quoi je me rendis ſur la Côte, pour attendre l'arrivée du Prince. Je ne ſçavois pas préciſément où le débarquement ſe devoit faire, parce que cela n'avoit point encore été réſolu avant mon départ de Hollande. Mais j'appris bientôt que la Flotte, après avoir été retardée quelques jours par les vents, avoit enfin abordé à Tolbai & à Lime dans le Comté de Dorſet. J'y fus joindre le Prince. Le Manifeſte fut auſſitôt répandu de tous côtés, & produiſit des effets incroiables. L'armée Hollandoiſe, qui n'étoit que de treize ou quatorze mille hommes, tant Cavalerie

qu'Infanterie, se trouva grossie tout d'un coup par la désertion de la plus grande partie des troupes du Roi. Mylord Churchil, si célébre depuis sous le nom de Duc de Malborough, le Prince Georges de Dannemarc, le Duc d'Ormond, & quantité d'autres Seigneurs de la premiere distinction, se rendirent à notre Camp. Ce fut par eux que le Prince apprit que le Roi son Beaupere s'étoit avancé, dans le dessein de combattre, jusqu'à Salisbery; mais qu'intimidé par la désertion de son armée, & craignant d'être trahi par le peu qui lui restoit d'Officiers & de soldats, il s'étoit hâté de reprendre le chemin de Londres.

Le lendemain nous vîmes arriver des Députés de la part du Roi, pour proposer un accom-

modement. Le Prince répondit qu'il alloit à Londres, & qu'on traiteroit plus facilement lorſqu'il y ſeroit arrivé. Cette réponſe obſcure & générale acheva d'épouvanter le Roi Jacques. Il prit le parti de s'embarquer pour ſe retirer en France : mais, aiant eu le malheur d'être repouſſé ſur la Côte par les vents contraires, il fut arrêté, comme chacun ſçait, à Feversham. On en donna avis auſſitôt au Prince, qui tint un Conſeil extraordinaire de ſes plus fideles ſerviteurs, pour prendre des meſures ſur une affaire ſi délicate. Dès qu'il fut fini, il envoia ordre à ceux qui avoient arrêté le Roi, de le reconduire à Londres, & de le traiter avec tout le reſpect dû à la Majeſté Roiale. Il dépêcha, en même tems, quantité de Couriers de divers côtés. Sur

le

le ſoir, il fit venir chez lui en particulier le Général Warnef Hollandois, pour lequel il avoit beaucoup de confiance. Il eut avec lui un entretien d'un quart d'heure, au bout duquel il m'appella lui-même par mon nom, & m'ordonna d'entrer. Il ſçavoit que j'étois dans ſon antichambre : je me préſentai. Alors, nous prenant par la main le Général Warnef & moi, il nous mena au fond de ſon cabinet, & nous fit aſſeoir à ſes côtés. Je vous connois, nous dit-il tout bas, pour des gens d'honneur, & qui m'êtes affectionnés ; ainſi je ne vous recommande point de me ſervir avec zele & avec diſcrétion, dans une affaire où il y va du tout pour moi. Le Roi doit être reconduit à Londres. Ceux, qui l'ont empêché de paſſer en France, ont mal

entendu mes intérêts ; mais c'eſt une faute dont j'eſpére tirer avantage. Je veux le faire mener à Rocheſter, & l'y faire garder, mais à vûe ſeulement, pour ſauver les apparences. Je vous ai choiſis tous deux pour cela ; & vous ſerez les ſeuls qui aurez mon ſecret. Je lui donnerai quelques-uns de ſes Gardes ordinaires, auxquels il croira pouvoir ſe fier ; mais le plus grand nombre ſera de mon choix. Il ne manquera pas de faire de nouvelles tentatives pour ſe ſauver, & d'emploier pour cela les Gardes qui ſeront de ſa connoiſſance. Vous ne ferez pas ſemblant de vous en appercevoir ; & vous lui laiſſerez le tems de ſe rendre à la mer. Alors vous courrez ſur ſes traces, & vous marquerez beaucoup de regret de ſa fuite. Vous concevez main-

tenant l'importance de ce projet, continua le Prince ; c'eſt aujourd'hui l'unique moien de rendre la paix à cet Etat. Le tems décidera du reſte. Allez, exécutez fidélement mes ordres, & comptez ſur ma reconnoiſſance.

En ſortant du cabinet, nous rencontrâmes Milord. . . . . ., qui nous attendoit. Il vint à nous d'un air myſtérieux, & nous aiant tirés à l'écart, il nous dit : Je ſuis du Conſeil ; je ſçais de quoi le Prince vous a entretenus. Voulez-vous lui rendre un ſervice ſignalé ? Soiez ſi attentifs au tems de l'évaſion du Roi, qu'il ne puiſſe vous échapper. Vous prendrez alors vos Gardes, pour l'arrêter à quelques lieues de Rocheſter ; & ſi quelqu'un de ſa ſuite fait la moindre réſiſtance, comme cela ne peut manquer

d'arriver, vous ferez main-basse sur toute la troupe, sans l'épargner lui-même. Mais, repartis-je, le Prince ne nous a point donné cet ordre. Ne voiez-vous point, reprit Mylord...., que ces sortes de services ne s'exigent point; & que dans une occasion comme celle-ci il faut entendre à demi mot? Je crus que Milord.... ne nous parloit pas ainsi sans un ordre secret; & je lui engageai ma parole de servir fidélement le Prince. Cependant j'ai sçu, depuis, que loin d'être autorisé, il s'étoit attiré l'indignation de son Maître, en lui découvrant, après la fuite du Roi Jacques, la noire commission dont il nous avoit chargés.

Nous nous rendimes à Londres, avec les Gardes que le Prince avoit marqués. Le Roi y étoit

arrivé. Nous lui déclarâmes respectueusement que le Prince souhaitoit qu'il se retirât pour quelque tems à Rochester ; qu'il le prioit d'y consentir, & de trouver bon que nous eussions l'honneur de l'y accompagner. Il nous répondit qu'il le feroit volontiers, puisque cela étoit nécessaire, & qu'il étoit prêt à partir quand on voudroit. Nous sortimes de Londres, le dix-sept du mois de Novembre. Le Prince y fit son entrée le lendemain. Rochester n'est qu'à vingt-cinq milles de Londres. C'est une petite Ville assez agréable, & le Château étoit en assez bon état pour servir de logement à sa Majesté. Nous fimes la garde à sa porte ; comme s'il eût été au Palais de Saint James. Il sortoit peu, parce qu'il sentoit bien qu'il n'avoit que les apparences de la

liberté. Il fut d'abord aſſez ſolitaire, perſonne ne ſe préſentant pour lui rendre viſite; mais lorſqu'on ſçut dans la ſuite, qu'il pouvoit voir librement tous ceux qui ſe préſentoient, ſa chambre fut toujours pleine de ſes plus fideles Serviteurs, qui venoient l'entretenir; les uns publiquement, les autres en ſecret. Ce fut dans les premiers jours, que j'eus l'honneur de lui parler plus particuliérement. Ce Roi déplorable étoit dans une agitation, qui faiſoit connoître l'état de ſon ame. Il me répéta pluſieurs fois: Vous verrez que tout ceci ſe terminera à quelque choſe de funeſte. Les Anglois ſont irrités; j'avoue que je n'ai pas gardé aſſez de meſures, & que le zele de la Religion m'a fait faire des fautes conſidérables. Une autre fois, il me dit: Mais,

vous qui êtes François, pourquoi prenez-vous parti contre moi pour mes Ennemis ? On ne me hait point en France. Non, Sire, lui repartis-je, on ne hait point votre Majesté en France ; & de tous les François, je suis un de ceux qui ont le plus de respect pour Elle : mais vous sçavez, Sire, qu'on n'est pas le maître de sa fortune, & que souvent, sans l'avoir prévû, on se trouve assujetti aux nécessités les plus fâcheuses. Les grands Rois ne sont pas les seuls, dont la fortune est exposée à de grands malheurs. Il voulut sçavoir par quel accident je me trouvois en Angleterre, & dans le poste que j'occupois. Je lui racontai toute mon histoire : il l'écouta attentivement, & m'en parut touché.

J'avoue qu'en faisant réflexion

ſur l'infortune d'un ſi grand Roi, que je voiois non-ſeulement à la veille de perdre une Couronne qui lui appartenoit légitimement, mais dans l'appréhenſion même de ſe voir arracher la vie par ſes propres Sujets, je commençai à trouver qu'il y avoit quelque choſe de honteux & de barbare dans la commiſſion dont je m'étois chargé. Cette penſée ſe fortifia tellement dans mon eſprit, qu'elle m'occupoit ſans ceſſe. Tuer un Roi ! me diſois-je : faire le perſonnage d'un lâche aſſaſſin ! Non, je ne veux point me deshonorer par une action ſi infâme. Je puis bien être le plus malheureux de tous les hommes, mais je ne me rendrai point le plus déteſtable de tous les Scélérats. Mais d'un autre côté, trahirai-je la confiance d'un Prince qui m'honore

de ſon amitié, & qui ſe repoſe ſur ma parole ? Puis-je même l'entreprendre avec ſûreté ? Ce n'eſt pas ma fortune ſeulement qui en dépend, ma vie y eſt peut-être attachée : car où me retirer, ſi je manque à la promeſſe que j'ai faite à Milord..... qui m'a parlé ſans doute de la part du Prince d'Orange ? Tous les Ports d'Angleterre ſont gardés. Si je demeure dans le Pays, éviterai-je le ſoupçon d'avoir révélé ſon ſecret ? La crainte que je ne le révele ſuffira pour lui faire déſirer ma mort, quand il aura lieu de croire que j'ai refuſé d'exécuter ſon deſſein.

Dans le tems même que je ſentois le plus vivement ces remords, mon aſſocié, le Général Warnef, venoit quelquefois me donner diverſes indices, que le

Roi ſongeoit à la fuite. Il me conſultoit ſur les meſures que nous avions à prendre, pour ne pas manquer notre coup. Je l'écoutois avec une peine extrême ; & je tâchois toujours de lui ôter cette penſée de l'eſprit, en l'aſſurant que j'étois auſſi attentif que lui, & que je n'avois pourtant rien découvert. Warnef étoit un bon Hollandois, zélé juſqu'à la fureur pour le Prince d'Orange : il étoit, d'ailleurs brave & entreprenant. Milord...... nous avoit jugés tous deux propres à l'exécution de ſon projet, parce qu'étant Etrangers, nous n'avions aucun lien qui nous attachât à la perſonne du Roi, ni aucune raiſon par conſéquent de le ménager. Cependant je répondis mal à ſon eſpérance. Je réſolus de riſquer tout, & ma vie même, plutôt que de ſouiller

mes mains par le meurtre d'un Roi innocent. Voici de quelle maniere je me tirai d'un ſi mauvais pas. J'écrivis ces mots ſur un papier : » Fuyez, grand Roi, le » plus promptement que vous » pourrez. Vous êtes mal gardé, » vous pouvez fuir. S'il arrive » qu'en fuiant vous ſoiez pour- » ſuivi, ne ſongez pas à vous » défendre ; il y va de votre vie.

Je mis ce billet dans les Heures du Roi, ſur ſon Oratoire, au moment qu'il y alloit faire ſa priere ; & je me retirai, ſans qu'il eût pu m'appercevoir. Je craignois qu'il ne fît paroître trop d'inquiétude, & que cela ne donnât ſujet à Warnef de ſe défier de quelque choſe ; mais il fut aſſez maître de ſon viſage, quoique je m'apperçuſſe de ſon embarras. Le ſoir, je fis entendre à

Warnef, qu'un Courier de la part du Prince d'Orange m'avoit apporté ordre de me rendre à Londres, mais apparemment pour en revenir le même jour. Je pris la poste, le lendemain de grand matin. Je passai par Londres sans être reconnu : je m'étois précautionné contre ce péril, en préparant ce que j'avois à répondre au Prince, si j'eusse eu le malheur d'être arrêté. J'aurois pu éviter de passer par Londres, en suivant le dessein que j'avois de me rendre à Southampton, où je sçavois qu'une partie de la Flotte, qui avoit apporté le Prince, s'étoit retirée. Mais deux raisons m'obligerent de prendre ce détour : la premiere étoit la crainte que Warnef ne se doutât de ma fuite, & qu'il n'en donnât avis au Prince, s'il eût appris du Cour-

rier que je n'eusse pas pris le chemin de la Capitale L'autre raison, qui m'avoit paru encore plus nécessaire, étoit que les Officiers de la Flotte de Southampton auroient pu se défier de moi, dans un tems où tout étoit suspect, s'ils ne m'eussent pas vû arriver par la grande route de Londres. Je fis une diligence si extraordinaire, que j'entrai le soir du même jour à Southampton. Je dis aux Officiers que j'allois à la Haye par ordre du Prince, pour une dépêche de la derniere importance, & de laquelle dépendoit tout le succès de son entreprise; qu'il falloit me mettre en mer sur le champ, avec le meilleur voilier qu'ils eussent dans la Flotte. Je leur recommandai de se hâter, en leur promettant de faire valoir auprès du

Prince le zele qu'ils auroient pour ſon ſervice. J'étois connu de la plûpart, à cauſe de l'emploi que j'occupois. Ils étoient bien éloignés de croire que je puſſe les tromper. Le Vaiſſeau ſe trouva prêt à minuit. Je partis ſur le champ, & nous abordâmes heureuſement à la Brille, après une navigation de dix-huit heures. J'oubliois de dire, que j'avois laiſſé Scoti à Rocheſter. Je m'y étois cru obligé, pour mieux tromper Warnef. J'avois donné ordre, à ce fidele Valet, de ſe rendre le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible à Cologne, où il auroit de mes nouvelles à la Poſte.

Ce fut en effet le chemin que je pris, en arrivant à la Brille. Je paſſai par Utrecht & par Nimegue, que je voulus voir avant que de quitter la Hollande. J'avois vû

Amſterdam, Leyden, Rotterdam, & pluſieurs Villes charmantes de ce beau Pays, pendant le ſéjour que j'avois fait à la Haye.

J'arrivai à Cologne, le jour de Noël de l'année 1688. Cette Ville avoit un nouveau Maître, dans la perſonne du Prince Clement de Baviere ; les Habitans étoient encore dans la joie, que ces changemens inſpirent. Je le reconnus, en entrant dans la Ville, par les tableaux & les autres ornemens que je vis ſur les portes de la plûpart des maiſons, & par diverſes troupes de Maſques que je rencontrai dans les rues. C'eſt ainſi que ces Peuples, bons & naturels, donnent des témoignages de leur zele & de leur attachement pour leurs Princes. Je pris mon logement à la Poſte même,

afin que Scoti eût moins de peine à me trouver. Je l'attendis trois ſemaines entieres ; & je commençois à m'impatienter de ſon retardement, lorſque je le vis entrer dans ma chambre. Ce pauvre Garçon qui avoit des ſentimens plus relevés que le commun des gens de ſa ſorte, & qui m'aimoit tendrement, parce qu'il me regardoit en quelque façon comme ſon Eleve, ne pouvoit me marquer aſſez la joie qu'il avoit de me revoir. Il eut, pendant un quart d'heure, la bouche collée ſur ma main. Enfin je lui demandai comment il s'y étoit pris, pour ſortir d'Angleterre. Il me dit qu'on n'y avoit été aſſuré de mon évaſion, que quatre jours après ; qu'auſſi-tôt que Warnef l'eut appriſe, il l'avoit fait mettre en priſon, où il avoit demeu-

ré trois jours ; qu'on lui avoit fait, dans cet intervalle, mille questions ſur les motifs de ma fuite, & ſur le lieu de ma retraite ; mais qu'aiant toujours répondu qu'il l'ignoroit, & qu'il étoit celui qui en ſouffroit davantage, puiſque je l'avois abandonné ſeul & ſans ſecours dans un Pays étranger, on lui avoit rendu la liberté. Il me raconta que peu de jours après, le Roi Jacques s'étoit ſauvé de Rocheſter pendant la nuit, accompagné de ſon fils le Duc de Berwick ; que le Général Warnef l'avoit pourſuivi ; mais que ce Roi infortuné avoit été heureux dans ſa fuite, & que graces à ſes guides il avoit gagné le bord de la mer, ſans mauvaiſe rencontre ; que tous les Seigneurs d'Angleterre s'étoient accordés avec le Peuple, pour offrir la Couronne

au Prince d'Orange ; que la tranquillité paroiſſoit entiérement rétablie dans ce Roiaume, & qu'il en étoit ſorti ſans peine, dans un Vaiſſeau qui l'avoit apporté juſqu'à Rotterdam, d'où il avoit pris auſſitôt le chemin de Cologne.

Je demeurai encore quelques jours dans cette Ville, pour donner à Scoti le tems de ſe repoſer. J'y appris de quelques Officiers Allemans, qui y étoient à faire des recrues, que la Diette de Ratiſbonne avoit déclaré la France & le Cardinal de Furſtemberg Ennemis de l'Empire ; que le Prince Herman de Bade avoit approuvé le réſultat de la Diette au nom de l'Empereur ; & que ſelon les apparences, la guerre recommenceroit bientôt entre les deux Couronnes. Cette nouvelle me chagrina. Mon deſſein, en

entrant en Allemagne, étoit d'aller servir dans l'armée Impériale, contre les Turcs. Je craignis que l'Empereur, dans la vûe de pousser plus vivement le Roi Très-Chrétien, ne prît des mesures pour conclurre la paix avec les Infideles; ce qui auroit dérangé tous mes projets, car j'étois dans la résolution de ne porter jamais les armes contre la France. Cependant, quelques jours après, je lûs dans les nouvelles publiques, que le Prince Louis de Bade avoit été envoié sur le Danube, pour faire tête aux Turcs. Je me hâtai de me rendre à Vienne avant l'ouverture de la Campagne, dans l'espérance d'y obtenir de l'emploi. Je trouvai cette Ville dans une agitation extrême, causée par les grands préparatifs qu'on faisoit pour la guerre.

L'Empereur Léopold, étant résolu de rompre avec la France, vouloit faire cette année un effort extraordinaire contre les Turcs, pour les contraindre à une paix qui lui fût avantageuse. On faisoit de toutes parts de nouvelles levées, & tout sentoit les approches d'une guerre sanglante. Je me logeai dans une Auberge Françoise, à l'enseigne du Lyon d'or.

Mon premier embarras fut à trouver un Protecteur, ou du moins quelque Officier Général, qui voulût accepter mes services. Je cherchai d'abord l'occasion de faire quelque connoissance à la Cour. Je m'étois mis fort proprement. Ma taille étoit remarquable ; & de longs cheveux blonds, qui me descendoient jusqu'à la ceinture, m'at-

tirerent aſſez les regards. Mais dans un pays comme la Cour, on eſt négligé lorſqu'on a le malheur de n'être connu de perſonne. Je m'imaginai que le jeu pourroit ſervir à me faire des Amis. On jouoit chez pluſieurs perſonnes de qualité ; mais aiant entendu dire que les plus grands Seigneurs alloient jouer chez le Comte de Caprara, je ne manquai pas de m'y trouver réguliérement. Je n'y fis pas de gain conſidérable, excepté celui de l'eſtime & de l'amitié du Comte de Vieneratſz, Membre du Conſeil Impérial, qui me donna bientôt des témoignages d'une bonté ſinguliere. Je lui avois gagné mille écus argent comptant, & deux mille francs ſur ſa parole. Il me dit, en ſortant, que ſi je voulois prendre la peine de venir à ſon Hôtel, &

monter avec lui dans ſon Caroſſe, il acheveroit de me ſatisfaire. Je lui répondis que les deux mille francs étoient une bagatelle, à laquelle je ne penſois plus depuis que nous avions quitté le jeu ; mais que je ne refuſois pas l'honneur de l'accompagner juſques chez lui. Il ne crut pas cette réponſe ſérieuſe. Nous montâmes en Caroſſe, & il fut fort ſurpris lorſqu'étant arrivés à la porte de ſon Hôtel, je le remerciai de l'honneur qu'il m'avoit fait, & je lui tirai ma révérence pour m'en retourner chez moi. Il me fit ſouvenir lui-même de mon argent : je perſiſtai à lui dire que ce n'étoit pas la peine, & que j'oubliois les dettes du jeu, dès que j'avois ceſſé de jouer. Et moi, me dit-il, je n'oublie jamais de paier ; je veux non-ſeulement

que vous veniez prendre ce qui vous est dû, mais que vous me fassiez avec cela le plaisir de souper avec moi. Il y auroit eu de la grossiéreté à refuser ; & d'ailleurs je ne desirois rien plus ardemment, parce que je prévoiois où cette liaison me pourroit conduire. J'entrai avec le Comte. Il commença par me compter les deux mille francs, qu'il me força d'accepter. Ensuite nous nous mîmes à table Il n'y avoit avec nous que ses deux fils, dont le plus jeune étoit Capitaine dans le Régiment du Baron de Rosech son Oncle, & frere du Comte. La conversation roula pendant quelque tems sur les agrémens de la France & de Paris. Les deux jeunes gens me firent surtout mille questions sur la Cour, & sur la personne du Roi Louis XIV ; sur le mérite

des Dames, & ſur la réputation qu'elles ont d'être galantes. Comme je relevois tout cela par de grands éloges, ils me demanderent comment j'avois pu m'éloigner d'un Pays pour lequel je marquois tant d'eſtime. Je leur appris le motif de mon voiage, c'eſt-à-dire, l'envie de ſervir l'Empereur contre les Infideles; & je leur dis en même tems, que ne connoiſſant perſonne dans l'armée Impériale, j'avois quelque peine ſur la maniere de m'y préſenter. Voilà mon fils, me dit le Comte, qui aura l'honneur de vous préſenter au Baron de Roſech, qui eſt mon frere; ou bien, ſi vous voulez être connu de Monſieur le Prince Louis de Bade, j'écrirai moi-même au Baron, afin qu'il vous introduiſe chez ce Prince. Je leur répondis que

que ces offres m'étoient trop honorables & trop avantageuſes pour être refuſées ; mais qu'il me ſuffiroit, pour la premiere Campagne, d'être préſenté à Monſieur le Baron de Roſech ; que je ne voulois ſervir d'abord qu'en qualité de Volontaire, & que je tâcherois, à la ſuite, de mériter par mes actions quelque choſe de plus.

J'eus, depuis ce tems-là, une entrée libre chez Monſieur le Comte de Vieneratſz ; & je fis particuliérement connoiſſance avec Monſieur de Mariener, ſon ſecond fils. Il étoit aimable, & il avoit l'eſprit aiſé & délicat. Il me fit connoître quantité de perſonnes de diſtinction, pendant quelques ſemaines que nous paſsâmes à Vienne. Je ne rapporterai qu'une avanture, de pluſieurs qui m'ar-

riverent avec lui ; pour donner une idée des plaiſirs Allemands, & de la Galanterie Germanique. Monſieur de Mariener aimoit une perſonne fort jolie, chez laquelle il me menoit fort ſouvent. Cette jolie perſonne avoit un autre Amant, qui étoit auſſi homme d'épée, & les deux Rivaux ſe rencontroient tous les jours paiſiblement & ſans jalouſie chez leur Maîtreſſe. Elle étoit ſi sûre de leurs inclinations pacifiques, qu'elle prenoit plaiſir quelquefois à les agacer l'un contre l'autre, & à leur ſuſciter quelque débat pour des bagatelles. Un jour que nous parlions de débauche de table, elle dit à mon ami Mariener, qu'elle ne le croioit pas ſi propre à la ſoutenir que Monſieur de Rollis ; c'étoit le nom du Rival. Il crut ſon honneur intéreſſé à

prouver ſa bravoure dans ce genre d'eſcrime, & porta ſur le champ le défi à Monſieur de Rollis. On convint des conditions. La Demoiſelle fut établie pour Juge, du conſentement des deux parties. Le champ de bataille fut marqué chez un Traiteur Allemand, nommé Vicklof. Le combat devoit durer huit heures, & les deux champions s'engagerent à ſe rendre enſuite chez la Demoiſelle, afin qu'elle pût juger de quel côté ſeroit l'avantage; ou s'il arrivoit que l'un des deux demeurât par terre, l'autre devoit ſe venir préſenter ſeul, pour rendre témoignage de ſa victoire. Je fus choiſi pour être ſpectateur du combat.

Le lendemain, qui étoit le jour deſtiné, Monſieur de Mariener vint m'éveiller à ſix heures

du matin. Allons, mon Ami, me dit-il en tirant mes rideaux, il n'y a point de tems à perdre ; il me tarde d'en venir aux mains. Je me levai, & je le priai de modérer un peu cette ardeur pour la gloire. La journée, lui dis-je, eſt aſſez longue ; & de la vivacité dont je vous vois tous deux, je prévois qu'il vous faudra bien moins que huit heures, pour terminer la bataille. Un peu de patience, s'il vous plaît, & tenons conſeil avant que d'aller à l'Ennemi. Votre entrepriſe eſt grande, continuai-je d'un ton grave, mais il faut qu'elle ſoit conduite avec prudence : qui ſçait ſi votre Ennemi, à l'heure que nous parlons, ne médite pas quelque ſtratagême, pour triompher plus aiſément de vous ?

Dolus, an virtus, quis in hoſte requirat ?

M'en voulez-vous croire ? Prenons le devant, & mettons tout en œuvre pour prévenir ſes coups & lui porter plus sûrement les nôtres. J'ai ouï dire à un Buveur des plus expérimentés de notre France, qu'une ſoupe aux choux priſe le matin, & une cuillerée d'huile d'olive avalée par-deſſus, rendoient une tête preſque invulnérable aux fumées du vin. L'artifice eſt innocent...... Me croiez-vous capable d'une pareille lâcheté ? reprit-il en m'interrompant. Vous voulez que je doive la victoire à quelqu'autre choſe qu'à moi-même, & à ma propre force. Non, je ſuis franc juſqu'avec mes Ennemis. Je ſerois bien flatté d'un avantage, dont je ne ſerois redevable qu'à votre ſoupe aux choux & à votre cuillerée d'huile d'olive. Allez, ajouta-t-il, je

croiois les François plus braves.

Il me dit quantité d'autres belles choses de même nature, & j'eus toutes les peines du monde à lui faire goûter mon conseil. Cependant, après lui avoir prouvé par plus d'un passage des Anciens que les plus grands Capitaines ont quelquefois usé de supercherie dans l'occasion, & que la gloire dépend moins des moiens que du succès, je le déterminai à suivre mes avis. Je fis accommoder sur le champ une soupe aux choux, que nous mangeâmes ensemble, & je lui fis avaler en ma présence une grande cuillerée d'huile. Nous partimes ainsi, armés jusqu'aux dents. Nous fimes rencontre de l'Ennemi, qui se promenoit fierement sur une place, en nous attendant. Je vis la fierté & l'espérance de

vaincre, briller dans les yeux des deux Combattans. Nous entrâmes chez Vicklof. Ils vouloient d'abord en venir aux attaques. Doucement, leur dis-je; je ſerai s'il vous plaît du premier choc. Commençons par déjeûner tous trois, ſans intérêt de parti, & puis je vous laiſſerai battre à votre aiſe. Le repas méritoit bien, en effet, que je ne demeuraſſe pas ſpectateur inutile. Lorſque nous eûmes fini, je me mis dans un fauteuil, à ſix pas de la table, qui fut en un inſtant chargée de bouteilles, auſſi-bien que le Buffet. J'avois conſeillé à Monſieur de Mariener d'en venir tout d'un coup aux raſades, ſans s'amuſer à eſcarmoucher avec de petits verres. Effectivement le poids du vin, ſe précipitant dans ſon corps graiſſé d'huile, paſſoit preſque

auſſi-tôt ſans faire d'impreſſion ; de ſorte qu'il étoit obligé à tous momens d'aller au baſſin, qui n'étoit pas éloigné d'eux. Ils burent d'abord la ſanté de l'Empereur & de toute la Maiſon Impériale ; celle du Prince Louis de Bade, celle de leur Maîtreſſe, & la mienne. Enſuite le combat commença ſérieuſement à s'échauffer. Leurs verres tenoient ſans exagération plus d'une demi-bouteille de France. J'étois attentif à tous leurs mouvemens ; & je conſidérois, dans leurs yeux & dans leurs diſcours, le progrès des effets du vin. Quelles réflexions ne fis-je point alors ſur l'extravagance des hommes, qui va juſqu'à leur faire trouver de la gloire à s'avilir par la perte volontaire de leur raiſon, & à ſe ravaller au-deſſous des bêtes, par

des excès si indignes d'eux ! Je formai intérieurement la sincere résolution d'éviter toute ma vie ces honteuses débauches, & je dois à ce spectacle la sobriété avec laquelle j'ai toujours vécu depuis. Le combat finit, après avoir duré environ deux heures : la langue du pauvre Rollis s'épaissit, ses yeux s'obscurcirent, il chancela quelque tems sur sa chaise, & sa main tremblante ne conduisoit plus qu'à peine le verre jusqu'à sa bouche. Enfin, voulant se lever pour quelques besoins, il tomba sur le plancher, & ne put venir à bout de se remettre sur ses jambes. Je lui offris mon secours ; il ne me répondit qu'en bégaiant, par quelques mots entrecoupés. Je fis plusieurs efforts pour le relever ; mais les voiant inutiles, je le laissai étendu tout de son long,

dans un profond assoupissement. Mariener, charmé de sa victoire, eut encore le courage de boire quelques rasades, assis sur le cadavre de son Ennemi, & de chanter ainsi le verre à la main. Il me fit promettre que j'attesterois ce dernier exploit à sa Maîtresse. Nous allâmes aussi-tôt chez elle : elle se divertit quelque tems aux dépens de Monsieur de Mariener, qui conservoit encore un reste de raison, & assez de force pour retourner chez lui sans secours. Je le fis mettre au lit, & je lui fis prendre un remede rafraîchissant. Cinq ou six heures de sommeil le rétablirent tout-à-fait.

Nous partimes de Vienne, pour aller joindre le Régiment de Rosech, qui avoit passé l'hyver à Novibazar, petite ville de la Servie. Cette Province étoit le théâ-

tre de la guerre. La Campagn s'ouvrit de bonne heure. L'armée ne fut pas plutôt aſſemblée, que le Prince de Bade s'avança vers les Infideles, en cherchant l'occaſion de les combattre. Il ſçavoit de quelle maniere il les falloit attaquer, depuis qu'il les avoit défaits l'année précédente dans la Boſnie, & il ſe preſſoit de profiter de l'avantage, que cette connoiſſance lui donnoit ſur ces Troupes mal diſciplinées. D'ailleurs elles étoient abbatues des pertes des dernieres Campagnes; il ne falloit pas leur laiſſer le tems de revenir de cette conſternation. Nous attaquâmes quelques petites Places, qui firent peu de réſiſtance; mais comme ce n'étoit que pour nous ouvrir le chemin, nous approchâmes d'une riviere qu'on appelle la Morave. Ce fut-

là que j'eus l'honneur de ſaluer, pour la premiere fois, Monſieur le Baron de Roſech, qui ſe rendit alors à ſon Régiment. Les Coureurs rapporterent qu'il étoit arrivé, à Jagodin, un corps de dix mille Turcs. Comme nous n'en étions éloignés que d'une lieue, le Prince de Bade fit avancer l'Armée pour les charger. Nous le fimes avec beaucoup de vigueur. Ils ſe battirent, d'abord, aſſez courageuſement; mais nous fûmes ſurpris de les voir tout d'un coup tourner le dos. Il y en eut un bon nombre de tués, dans la premiere attaque, & dans leur fuite. Nous demeurâmes maîtres de leur Camp, qu'ils avoie[nt] commencé à fortifier, & de ſoixante pieces de canon; ſans compter pluſieurs milliers de poudre, & d'autres munitions.

Monsieur le Prince de Bade, aiant appris de quelques Prisonniers Turcs, que le gros de l'armée ennemie n'étoit pas éloigné, & qu'elle étoit beaucoup plus nombreuse que la nôtre, tint conseil sur la marche que nous devions faire. La plûpart panchoient à nous fortifier dans le Camp où nous étions, en attendant le secours qu'on devoit envoier de la haute Hongrie. Mais le Prince, aiant tout consideré, jugea que quelque renfort qu'il pût recevoir, son armée n'égaleroit jamais celle des Turcs, qui grossissoit tous les jours; & qu'il valoit mieux en venir à une bataille, avant qu'ils eussent le tems de se fortifier davantage. Il fit revenir tout le conseil à son sentiment. Nous primes notre marche vers Nyssa, où les Infideles étoient

au nombre de quarante mille hommes. Nous n'étions tout au plus que dix-huit ou vingt mille. Cela ne nous empêcha point d'avancer avec beaucoup de résolution. Nous eûmes quelque peine à être informés exactement de la situation des Turcs ; ce qui nous obligea de demeurer sous les armes pendant un jour entier, en arrivant sur la Nyssave. C'est une petite riviere, que nous passâmes le soir ; & le lendemain, sur les sept heures du matin, nous nous préparâmes à la charge. Elle commença par l'aîle droite de notre petite Armée, que le Prince de Bade commandoit lui-même. J'étois derriere lui, au premier rang des Volontaires. Le Régiment de Rosech étant sur la premiere ligne, je n'étois pas loin de Monsieur de Mariener. L'Armée

Turque me parut mal diſpoſée ; ſoit par la faute du Seraskier qui ne paſſoit pas pour un grand homme de guerre ; ſoit par la ſituation du lieu, qui n'étoit pas avantageuſe au grand nombre, parce que nous étions reſſerrés entre la Nyſſave, & un grand foſſé, qui s'étendoit aſſez loin de l'autre côté. Enfin l'affaire s'engagea. Les Spahis, qui faiſoient le front de l'armée ennemie, plierent, & furent rompus à la premiere attaque. Les Janiſſaires, qui ſont les plus orgueilleux de tous les hommes, voiant ce déſordre, & que les Spahis ſe renverſoient ſur eux, firent de déſeſpoir une décharge ſur les Spahis mêmes, pour les animer ou pour les punir. Monſieur le Prince de Bade nous fit appercevoir cet avantage ; & nous en profitâmes ſi bien, que nous les

défimes entiérement. Le Seraskier fut un des premiers à fuir. Il ſe retira, avec le débris de ſon armée, du côté de Sophie, Capitale de la Bulgarie. Nous les pourſuivîmes l'eſpace d'une lieue ; mais le Prince fit donner des ordres d'arrêter, parce que nos Troupes étoient fatiguées de la marche des jours précédens. Après être ſortis heureuſement du combat, & avoir fait quelques actions, qui m'avoient attiré les regards du Général, j'eus le malheur d'être bleſſé, lorſque je m'y attendois le moins. Je revenois de la pourſuite des Fuiards ; & comme nous penſions n'avoir rien à craindre, parce que nous étions les maîtres du terrein, nous marchions ſéparés & ſans ordre. J'apperçus, moi ſixieme, dix Janiſſaires qui ſortoient d'une baſſe

cour, où ils s'étoient cachés. Nous piquâmes droit à eux, en criant : Arrête, arrête. Ils n'entendirent pas ſans doute notre langage ; mais jugeant bien qu'ils alloient être attaqués, ils ſe réunirent, le ſabre au poing, & nous attendirent de pied ferme. Nous avions, par bonheur, rechargé nos piſtolets ; nous les tirâmes à bout pourtant, voiant qu'ils nè faiſoient pas mine de ſe rendre, & nos ſix coups en mirent cinq par terre. Les cinq autres ne laiſſerent pas de nous allonger quelques coups de ſabre, dont un de mes Compagnons eut la tête fendue, & moi une large bleſſure à l'épaule, qui me découvroit juſqu'à l'os. Tout cela ſe fit en un inſtant. Nos ſix derniers coups eurent moins d'effet ; ils n'abbatirent qu'un Janiſſaire : mais une vin-

taine de nos gens, qui venoient par derriere, accoururent au bruit; & nous voiant bleſſés, ils mirent en pieces les quatre autres.

En retournant vers le champ de bataille, nous rencontrâmes Monſieur le Prince Louis de Bade, qui envoioit des ordres de tous côtés pour raſſembler ſes troupes. Il me fit un compliment fort honnête ſur ma bleſſure, & me conſeilla de ne pas différer à me faire panſer. Il ajoûta qu'il me reconnoiſſoit bien, & qu'il n'oublieroit pas ce qu'il m'avoit vû faire dans l'action. Je le remerciai de ſa bonté, & je lui dis que je ſouhaitois d'être guéri promptement, pour aller lui marquer mieux ma reconnoiſſance.

Niſſa ouvrit ſes portes au Vain-

queur, après quelques momens d'une vaine réſiſtance. Le Prince ne ſe contenta pas de ces divers avantages; il réſolut, avant que de finir la Campagne, de s'emparer de Vidin, derniere Place de la Servie, aux frontieres de la Bulgarie, pour la faire ſervir de barriere aux Turcs, & pour aſſurer ſes conquêtes pendant l'hyver. Il fit venir les munitions néceſſaires de Belgrade & de Jagodin; & après avoir laiſſé prendre quelques jours de repos à ſon armée, il s'achemina vers le Danube, aux bords duquel eſt ſitué Vidin. Je balançai ſi je devois être de cette expédition. Le Baron de Roſech, Mariener, & tous mes Amis tâchoient de m'en diſſuader. Ma bleſſure demandoit encore quelque tems pour être refermée, & mon Chirurgien me faiſoit garder un régi-

me qui m'avoit affoibli. L'amour de la gloire fut néanmoins le plus fort. Je ſuivis l'armée, dans l'état où j'étois. Vidin ne tint que quatre jours. Cette malheureuſe Ville fut priſe d'aſſaut, & la licence des ſoldats Allemands peut mieux s'imaginer que ſe décrire. J'entrai dedans, pendant qu'on la pilloit. J'y ſauvai la vie à l'Archevêque Grec, qui vint ſe jetter à mes genoux avec deux de ſes Neveux, & ſa Niéce, qui avoit à peine onze ou douze ans. Je les conduiſis hors de la Ville, dans un lieu de ſûreté. L'Archevêque avoit ſous ſon manteau un ſac plein de piéces d'or, dont il me pria d'accepter la moitié. Je la refuſai, en lui faiſant entendre par mes geſtes, que j'étois très-ſatisfait de lui avoir rendu ce petit ſervice. Le Prince mit enſuite ſes

troupes en quartier d'hyver, dans la Valachie & la Tranſylvanie, à la réſerve du corps d'armée qu'il laiſſa en Servie. Je réſolus de le ſaluer, avant ſon départ pour Vienne, où il devoit aller rendre compte à ſa Majeſté Impériale, des opérations de cette glorieuſe Campagne. Je priai le Baron de Roſech de m'introduire : j'avois encore le bras en écharpe. Cet illuſtre Prince me reçut le plus gracieuſement du monde ; il me donna des marques d'eſtime, qui alloient bien au-delà de mon mérite, & me fit préſent d'une Compagnie de Dragons dans le Régiment de Boſendam. Je lui répondis que l'honneur qu'il me faiſoit me coûteroit peut-être bien cher, parce qu'il m'alloit faire prodiguer ma vie pour m'en rendre digne. Il partit peu après

pour Vienne, accompagné du Baron de Rosech & de quantité d'autres Seigneurs. Monsieur de Mariener devoit aussi retourner à la Cour, & m'avoit déterminé à y aller passer l'hiver avec lui; mais il voulut absolument que nous demeurassions encore quelques semaines à Vidin, pour attendre que ma blessure fût entiérement guérie. Son amitié lui coûta la vie, & à moi la liberté.

Les Turcs, qui étoient répandus dans divers quartiers de la Bulgarie, voiant l'armée Impériale séparée, crurent pouvoir impunément faire leurs excursions ordinaires dans la Servie, où ils enlevoient tout ce qu'ils pouvoient trouver de Chrétiens, hommes & femmes, & les emmenoient dans une dure captivité. Lorsqu'on apprenoit qu'ils

avoient paru de quelque côté, on faisoit des détachemens des garnisons de Vidin, de Nisse, de Semendrie, & des autres Places voisines, pour leur donner la chasse. Cela réussit plusieurs fois fort heureusement. Monsieur de Mariener ne manquoit jamais de se trouver à ces petites attaques, & n'en revenoit pas sans s'y être acquis quelque honneur. Je me rétablissois pendant ce tems-là. Enfin je me crus en état d'entreprendre le voiage de Vienne. Nous primes jour pour le départ; tout étoit prêt, & nous avions fait nos adieux aux Officiers de la Garnison, lorsqu'on apprit qu'un parti de cinquante Turcs s'étoit avancé jusqu'à un petit Village appellé Crasted, qui n'étoit qu'à deux lieues de la Ville. Allons, mon Ami, me dit Ma-

riener ; il faut couper la tête à quelques-uns de ces coquins-là, quand notre départ devroit être reculé d'un jour. Je donnai les mains à tout ce qu'il voulut. Nous nous mîmes, avec quelques autres Officiers, à la tête de cent hommes du Régiment de Selkirk ; & sans autre précaution nous fondimes sur les Infideles, comme sur une conquête aiſée. On nous avoit trompés. Les Turcs, pour nous ſurprendre, avoient fait courir le bruit qu'ils étoient en petit nombre ; mais outre les cinquante, ils étoient plus de cinq cens derriere le Village, qui vinrent tomber ſur nous avec une horrible furie. Nous nous crumes tous perdus, & nous vimes bien qu'il n'étoit plus queſtion que de vendre chérement nos vies. Notre petite troupe

troupe fit des prodiges de valeur ; mais il fallut succomber au nombre. Je vis tomber, à mon côté, le malheureux Mariener. Sa mort me rendit furieux. Je me jettai, le sabre à la main, dans la plus épaisse mêlée. Le Ciel, qui vouloit me conserver la vie malgré moi, permit que ce qui devoit me la faire perdre mille fois, fut cause de mon salut. Je me trouvai tellement pressé par les Turcs, qui m'environnoient, que ne pouvant pas même lever le bras pour décharger mon sabre, ils me l'arrachèrent facilement. J'avois tué quatre de ces Infideles de ma main, sans compter ceux que j'avois blessés. Ils perdirent plus de deux cens hommes dans ce combat ; mais presque tous mes compa-

gnons périrent. Il n'y en eut que sept, qui furent faits prisonniers avec moi, deux desquels étoient si blessés, que les Turcs, désespérant de les sauver, les massacrerent à mes yeux.

Je fus présenté au Chef de cette Troupe. Mon air & mes habits lui firent juger que j'étois homme de qualité. Il me retint pour sa proie ; & il permit seulement à ceux, qui m'avoient amené, de prendre tout l'argent qu'ils trouverent dans ma poche. Ils ne me laisserent que mon mouchoir, & quelques livres que je portois ordinairement sur moi. On me lia les mains, & l'on me mit sur un cheval, qu'un Turc conduisit par la Bride. Je fus mené dans cet équipage, à Sophie, dans la maison d'Elid

Ibezu, à qui j'appartenois; & je fus enfermé ſeul dans une chambre fort obſcure.

Fin du Tome I.





